

A L'ÉTRANGER: Algérie, 4,50 DA; Maroc, 4,50 dir.; Tunisie, 600 m.; Allemagne, 2 DM; Autriche, 18 sch.; Belgique, 30 fr.; Canada, 1,75 \$; Antilles/Réunion, 7,20 F; Côte d'Ivoire, 425 F CFA; Danemark, 10 kr.; Espagne, 166 pes.; G.-B., 60 p.; Grèce, 150 dr.; Irlande, 50 p.; Italie, 1.700 L.; Liban, 0,400 DL; Luxembourg, 30 f.; Norvège, 12 kr.; Pays-Bas, 2,25 fl.; Portugal, 130 esc.; Singapour, 335 F CFA; Soudan, 12,50 cs.; Suisse, 1,60 f.; USA, 1,50 \$; USA (West Coast), 2 \$.

CHRONIQUE DE 1789 L'ANNÉE SANS PAREILLE

Juillet 1789

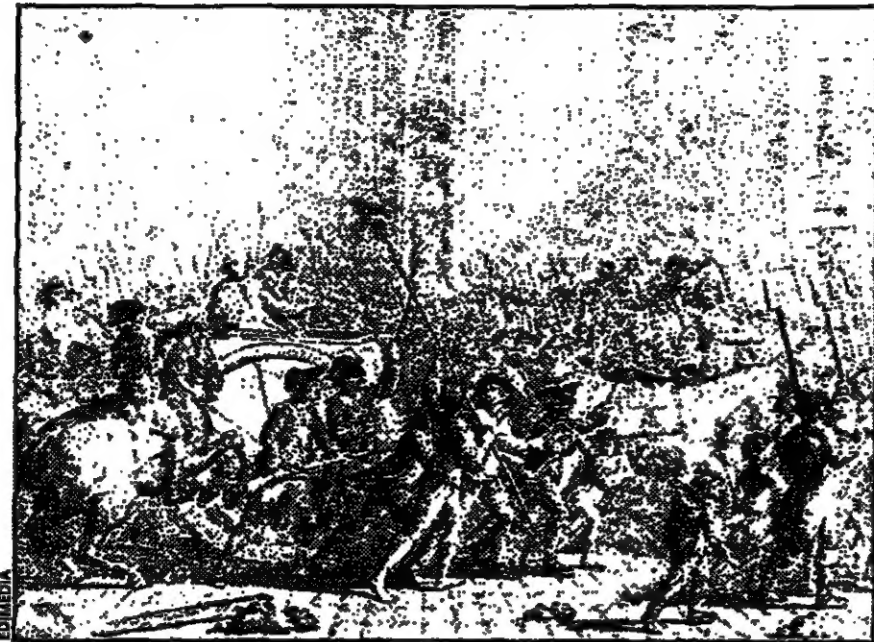
Les brigands arrivent ! Qui les a vus ? tout le monde et personne. Qui sont-ils ? nul ne sait très bien. Mais la chose est sûre : ils arrivent. Dans la deuxième quinzaine de ce mois de juillet 1789, la rumeur, comme un feu de broussaille, court la campagne française, semant la peur et la panique. C'est le complot des aristocrates, disent certains. Pas du tout, répliquent d'autres, c'est le complot des révolutionnaires. En vérité, ni l'un ni l'autre, mais un phénomène incontrôlé qui se nourrit, au début des moissons, de la crainte de la famine et de l'insurrection de Paris... L'occasion, en tout cas, pour les paysans de s'armer et de se joindre au mouvement national.

par MICHEL WINOCK

LA Grande Peur est le mot que les historiens ont inventé pour désigner les troubles qui ont affecté les campagnes, dans la seconde quinzaine du mois de juillet 1789, et qui ont révélé la puissance de l'imaginaire collectif, soudainement débridé. L'anno de la peur, diront aussi pendant longtemps les paysans de l'Aquitaine, en évoquant 1789. Ailleurs, on a parlé d'« alarme », d'« effroi », de « terreur panique », qui s'est emparée de la population des bourgs et des villages dans les jours qui ont suivi la prise de la Bastille. Un bruit a traversé le pays : les brigands attaquent. Des bandes de plusieurs milliers de personnes ont été vues ici et là ; des témoins confirment : on s'affole ; on sonne le tocsin ; certains font leurs dernières prières ; on se réfugie dans les bois ; on se cache où l'on peut... Mais le résultat le plus clair est qu'on s'arme, qu'on organise l'autodéfense, et qu'au-delà de son propre village on se porte vers les autres communes pour prêter main-forte. « Grande Peur » peut-être, nous dit Georges Lefebvre, son historien, mais aussi immense ardeur, progrès de l'esprit national, préface de la levée en masse.

Le phénomène est étrange, difficile à saisir, souvent mal interprété. L'alarme souvent vient de la ville, et pas forcément de Paris. Par exemple, à la nouvelle du renvoi de Necker, un soulèvement se produit à Nantes. Là-dessus, une onde de panique parcourt la ville : des dragons arriveraient par la route de Montigny pour mater le mouvement. Alors, des armes sont distribuées, le pont de Pirmil est placé sous bonne garde, des cavaliers battent la campagne jusqu'au lac de Grandlieu. Cette sortie en force jette elle-même la frayeur dans les environs : prend-on ces bourgeois nantais pour des « brigands » ? Craint-on qu'ils viennent prendre les blés encore disponibles ? Toujours est-il qu'à partir de la nuit du 20 au 21 juillet la panique se répand au sud de la Loire, de proche en proche, de Clisson à Cholet, de Cholet à Montigné, et à travers les Mayennes... A peu près au même temps, le Maine est gagné, la peur, cette fois, venant on ne sait d'où : Chartres ? Dreux ? Nonancourt ? Laigle ? De Bonnétable, où elle est repérée, elle gagne surtout vers l'ouest : Mamers, Ballon, La Flèche... A Ballon, le 23 - « jeudi fou » - un lieutenant de maire au Mans ainsi que son gendre sont massacrés par des paysans attroupés. Autre foyer de diffusion : la Franche-Comté, à partir de laquelle la peur va gagner progressivement la Méditerranée, courant le long des vallées, contournant les montagnes, soufflant bientôt comme le mistral. Dans le Clermontois, en Champagne, dans le Sud-Ouest encore, on assiste à la propagation rapide, de paroisse en paroisse, de cette fièvre - car c'est une fièvre, on le saura bientôt - que les vies et les propriétés sont menacées par les « brigands ».

Qui répand la rumeur ? Tout le monde et chacun : des voyageurs, des médecins, des curés, les employés des messageries... Voici Rochechouart, dans l'actuelle Haute-Vienne. Nous sommes le matin du 29 juillet. Un cavalier arrive par la route de Chabanais ; il vient de Champagne-Mouton, où il a vu, dit-il, égorger femmes, vieillards et enfants, le pays mis à feu et à sang ; il se hâte vers Oradour-sur-Vayres, pour y défendre les siens. Il crie : « Soutenez-



Le 23 juillet 1789, Bertier de Sauvigny, intendant de Paris, est conduit au supplice, place de Grève (photo ci-dessus). Face au pillage de ses châteaux, la noblesse n'a plus de choix : elle émigre.

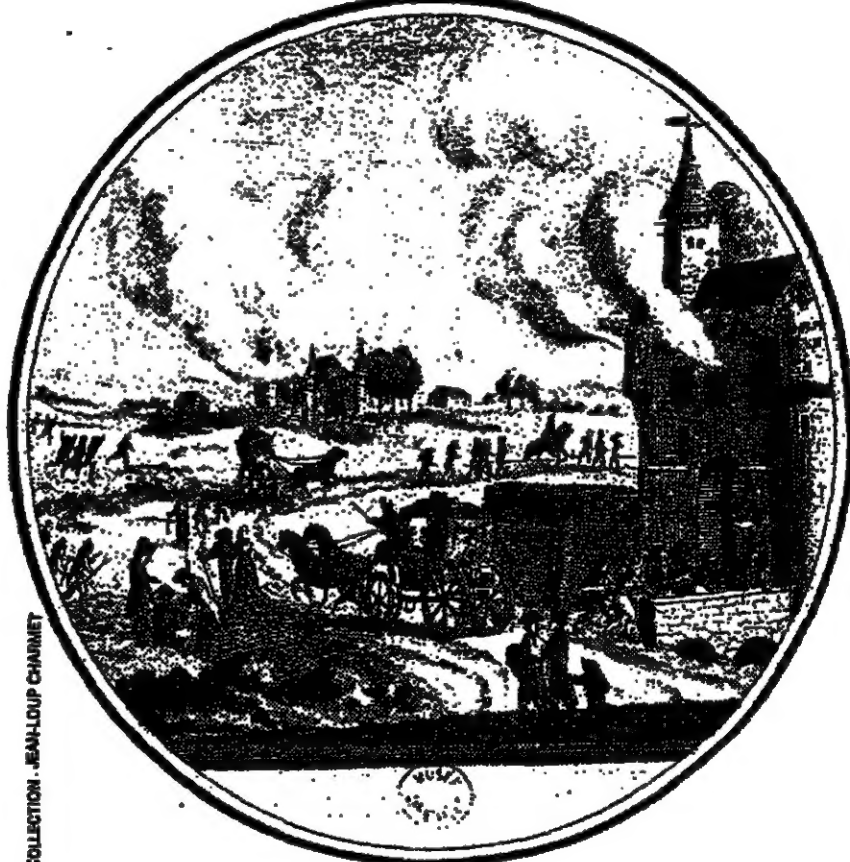
Cependant, les autorités s'en mêlent. Dans la crainte d'une attaque imminente, elles informent elles-mêmes les villages du danger : les municipalités et les comités envoient des exprès, des circulaires imprimées ; les autorités d'Ancien Régime, juges royaux et subdélégués, entendent aussi faire preuve de vigilance, invitent les curés à sonner le tocsin, expédient des lettres alentour... et les autorités militaires ne sont pas de reste. La rumeur frappe parfois à la borne du scepticisme. Mais gare à celui qui prendrait la menace à la légère ! Le colporteur du message, fort déprimé de n'avoir pas été pris au sérieux, se répand en accusations contre celui qui a voulu faire la sourde oreille. C'est le cas de Limoges, où un moine de Rochechouart est venu alerter l'intendant d'Alois. Celui-ci, goguenard, accueille le prêtre en plaisantant, et, comme il était à table, lui offre de prendre une côtelette : « Les brigands vous en donneront le temps ». Mais l'autre, piqué au vif, raconte incontinent à travers la ville que d'Alois veut la livrer, au point que celui-ci doit prendre des mesures à son corps défendant. Le même, le lendemain, recevait un architecte qui, cette fois, annon-

Babeuf : « A mon arrivée [à Paris], on ne s'entretenait que d'une conspiration dont le comte d'Artois et d'autres princes étaient les chefs. Il ne s'agissait [de] rien moins, pour eux, que de faire exterminer une grande partie de la population parisienne. »

çait l'arrivée de « quarante mille Espagnols » ! Car aux brigands s'ajoutait ici et là la peur des soldats étrangers, depuis les pandours jusqu'aux Polonais ou aux Anglais.

La panique nourrit la panique. Ces mouvements de foule, ces armements, ces déplacements déconcertent. Ceux qui marchent contre les brigands sont pris pour des brigands, les rumeurs s'amplifient, les langues brodent à l'infini. Il suffit d'un rictus : un vagabond, un étranger à longue barbe, des contrebandiers, un homme surpris par la pluie et qui demande asile, la fumée des mauvaises herbes qu'on brûle, les jeux du soleil qui miroitent dans les vitres d'un château, le bruit d'un carrosse dans la nuit... On fait peur du moindre indice. L'autodéfense est à son comble. Une certitude sans preuve s'insère dans les esprits : tout le monde a vu ou entendu des « brigands », ou vu ou entendu celui ou celle qui a vu ou entendu les « brigands ». Rien ne peut ébranler la crédulité publique dans ces temps de tradition orale : le bouche-à-oreille transmet l'alarme sans réserve, sans méfiance, grossissant à chaque relais le contenu de la rumeur.

TRES vite, un peu partout, l'arrivée soudaine de ces « brigands » est interprétée comme le fruit d'un complot. Sur le coup, on parle du complot aristocratique. A Paris, le renvoi de Necker a éveillé tous les soupçons. Menée par les princes, une contre-offensive armée contre l'Assemblée est attendue : il s'agit ni plus ni moins que de « faucher Paris ». Le prince de Condé et le comte d'Artois doivent rentrer dans la capitale à la tête de nombreuses troupes



pour amener le peuple à résipiscence. Babeuf, dans une lettre du 23 juillet, écrit : « A mon arrivée [à Paris], on ne s'entretenait que d'une conspiration, dont M. le comte d'Artois et d'autres princes étaient les chefs. Il ne s'agissait [de] rien moins, pour eux, que de faire exterminer une grande partie de la population parisienne... »

L'EMIGRATION des princes après le 14 juillet confirme la thèse : ils reviennent avec des régiments étrangers. L'aristocratie veut se venger ! Elle enrôle donc des milliers d'hommes sans aveu dans Paris et les grandes villes. Il s'agit pour elle d'affamer le peuple, de couper le blé en herbe, de faire passer les grains à l'étranger, afin de provoquer une immense colère contre l'Assemblée nationale et l'abbaye. On cite des faits à l'appui. Par exemple, au château de Quincey, en Franche-Comté, un baril de poudre a explosé dans une resserre, qui a fait plusieurs tués et de nombreux blessés parmi les soldats de la garnison de Vesoul, lesquels, mêlés à des habitants du lieu, étaient venus se faire servir à boire. Il est probable qu'un des hôtes improvisés et épris de boisson s'était rendu dans la resserre pour retirer le plein moni d'une lumière qui fit tout le mal. Mais une seule version s'impose, celle du guet-apens contre le Tiers Etat ! Des meneurs, en divers endroits, savent aussi chauffer les esprits en faisant circuler de faux placards du roi. Quand il est révélé que les « brigands » n'ont fait des ravages que dans les imaginations, on met encore au compte du « complot aristocratique » la fausse rumeur qui a bouleversé tant de lieux : on a joué aux paysans un mauvais tour et on leur a fait perdre une journée de travail.

L'idée du complot fait florès aussi chez les adversaires de la Révolution. L'événement s'étant montré défavorable aux tenants de l'Ancien Régime, ceux-ci s'employaient à démontrer - à qui le crût possible - que la Grande Peur a été machinée par les états-majors parisiens en vue de l'armement général de la population.

Arthur Young s'entend dire, le 25 septembre, à Turin, par un ommensal, que les atrocités commises ont résulté d'« un plan formé par quelques meneurs de l'Assemblée nationale, avec l'argent d'un grand personnage ». Autrement dit, le duc d'Orléans. Le raisonnement est simple : les événements étant simultanés dans toutes les provinces, toute spontanéité est exclue, il faut bien qu'il y ait complot. Dès l'été 1789, cette interprétation « diabolique » est donc émise ; elle devient une « vérité historique » pour l'école contre-révolutionnaire. Le dix-neuvième siècle la répète. En 1910, Edouard Forestié, « lauréat de l'Institut », entend prouver une fois pour toutes, dans un ouvrage consacré à la Grande Peur de 1789, que celle-ci a été « le résultat d'un complot organisé pour qu'elle éclatât au même instant dans toute la France ». Organisé par qui ? L'auteur reprend la dénonciation du duc d'Orléans, expédiant ses courriers à travers le pays pour susciter l'épouvante et encourager l'armement du peuple. Mais ce n'est qu'un nom, et derrière ce nom il y a un parti : le duc d'Orléans « était le prisonnier des loges, qui l'avaient mis à leur tête probablement sans lui faire connaître leur dessein... ». Tout devient clair. La franc-maçonnerie a fomenté dans l'ombre la désorganisation du royaume, semé la panique, continuant l'œuvre entreprise par elle depuis « près d'un demi-siècle » : étendre ses ramifications, coloniser l'Assemblée, distiller partout son

qui défie la raison par leur complexité. La où l'historien se perd, noyé dans une documentation contradictoire, elle utilise la puissance émotive de la causalité unique et occulte. Tout devient lumineux, du moment qu'on a élucidé ce qui est tramé dans l'ombre. Le « complot aristocratique » ne manque pas de fondement, si l'on entend par là une volonté délibérée des grands vaincus de 1789, au premier rang les privilégiés, de ne pas rendre les armes. Mais, en juillet 1789, au moment où la première émigration commence, cette volonté n'est ni active ni organisée. La Cour elle-même, en provoquant la démission de Necker, est sans plan ; elle improvise.

Le complot parisien et franc-maçon peut lui aussi se prévaloir de quelques corrélatifs, même si quelques illustres frères ont versé dans la contre-révolution. Mais la thèse est fautive : dans sa spontanéité, le peuple de France ne désavouerait jamais ses maîtres traditionnels. Le ver n'est pas dans le fruit de l'Ancien Régime, mais dans la tête malade des sectateurs conjurés. Il est d'un grand réconfort de ne voir dans la Révolution qu'un mouvement « concerté par une minorité de gens habiles, dissimulant leurs intentions sous des dehors trompeurs ». On se console ainsi de l'effondrement de l'autorité royale et on innocente ses responsables visibles : le duc d'Orléans lui-même n'est qu'un jonot manipulé par l'entreprise souterraine qui a juré de débarrasser la France de la royauté et de la religion catholique.

Lefebvre a tenté d'éclaircir l'événement en le replaçant dans le contexte inquiétant de 1788-1789 : la faim, l'appréhension de la famine, les émeutes, les errants... La tension monte depuis des mois à cause des mauvaises récoltes et du prix du pain, qui atteint son point culminant en juillet. Bien des habitants des campagnes en souffrent comme ceux des villes. La faim de la réglementation du commerce des grains, décodée en 1787, est sans doute à terme facteur de

Un dixième de la population est composé de mendiants permanents... Population menaçante qui s'accroît un peu avant les moissons et entretient l'inquiétude des fermiers.

progrès, mais dans l'immédiat elle touche ces gens hantés par le manque. Près d'un dixième de la population est composée de mendiants permanents. Certains parcourent les campagnes, quémandant de ferme en ferme. Population flottante, qui se confond avec tous les migrants de l'intérieur, travailleurs saisonniers, colporteurs, rouliers, charlatans, manœuvres d'ours, chaudronniers ambulants, chômeurs de toute espèce, tout un monde qui s'attarde dans les cabarets, qui force les clôtures des champs, qui prend gîte dans les granges. Population menaçante qui s'accroît avant les moissons, coupant le grain à peine mûr, glanant avant même que le blé ne soit en gerbe, entretenant l'inquiétude du fermier. Certains de ces errants sont de vrais criminels, comme ces « sommers » de Picardie qui razzient les cultivateurs, en clouant à leur porte un paquet d'allumettes soufrées et le chiffre du chantage à l'incendie. Devant ces faits, la maréchaussée, trop peu nombreuse, est impuissante. L'isolement, le défaut d'information, l'interdiction de porter des armes : autant d'éléments qui renforcent l'insécurité des campagnes. La peur des « brigands » n'est pas tombée de la lune.

Pourtant, il y a du chemin de la peur à la panique. Une conjonction particulière favorise celle-ci : que l'insurrection parisienne ait lieu au moment de la récolte. Les mesures de sécurité qui s'ensuivent donnent l'idée que Paris et les grandes villes se sont purgées de leur population criminelle, une véritable armée de mercenaires qui s'offre aux chefs de l'aristocratie vaincue et en mal de revanche ! La crise politique intensifie les effets de la crise économique. Il suffit partout d'une étincelle pour faire monter la frayeur. Mais, cette fois, l'émotion populaire cesse d'être locale. Une solidarité s'est créée entre les communes voisines, entre les villes et les villages environnants, et les « Vaincus ou mourir ! » et autres devises des milices en formation annoncent un patriotisme guerrier, tous sentiments dont les nobles et le haut clergé vont être victimes.

La Grande Peur a fait peu de morts, mais elle est mieux qu'un avorton d'événement : au cours de ces journées folles, les paysans se sont joints de manière active au mouvement national. L'armement des campagnes, déjà commencé au printemps, s'est accéléré. Le régime seigneurial est définitivement condamné.

Sur France-Culture, à 19 h 30, du lundi au vendredi, MICHEL WINOCK commente avec un historien chaque épisode de cette chronique de 1789.

Jeu 11 août : « La Grande Peur », avec Jacques Solé.
Vend 12 août : « La nuit du 4 août », avec Jacques Solé.

Demain : la nuit du 4 août

La préparation du cessez-le-feu dans le Golfe

L'Iran rappelle son exigence de voir l'Irak puni en tant qu'« agresseur »

A neuf jours de la date du cessez-le-feu dans le Golfe, la « machinerie de la paix » est désormais en marche. Le secrétaire général des Nations unies a publié, le mercredi 10 août, la liste des vingt-quatre pays ayant accepté de participer aux groupes d'observateurs militaires pour l'Iran et l'Irak (voir encadré). Arrivés à Bagdad et à Téhéran (le Monde du 11 août), les deux premiers détachements de bérets bleus — composés chacun de cinq officiers — ont commencé de préparer leur mission de contrôle du cessez-le-feu.

Sur le terrain comme dans les eaux du Golfe, aucune activité militaire n'a été signalée depuis quarante-huit heures par les deux belligérents. Toutefois, l'Iran a fait état du survol, mercredi matin, par des avions irakiens, dans le nord et le sud du pays, de plusieurs villes, Behbahan, Gachsaran, Ahvaz et Bandar-Khomeini. Selon Téhéran, ces avions ont « franchi le mur de son avant de s'élancer ». L'Iran a protesté, mercredi, « dans les termes les plus forts » auprès du secrétaire général de l'ONU contre « cette violation de l'espace aérien ». Téhéran a, en outre, fait état du départ pour le front de volontaires « afin de défendre les frontières internationales ».

A Bagdad, la population a continué de célébrer l'annonce du cessez-le-feu et la « victoire irakienne ». 9 090 coups de canon avaient été tirés, mardi, à l'occasion. En effet, 101 coups de canon ont tonné à cinq reprises dans la journée lors des prières de l'islam, à Bagdad et dans dix-sept autres provinces du pays. La présidence de la République a été contrainte de demander aux habitants de s'abstenir d'utiliser des

armes à feu et de se limiter à des « manifestations de joie inoffensives ».

L'Iran a fait savoir clairement, mercredi, qu'il n'avait pas renoncé à son exigence de voir l'Irak puni en tant qu'« agresseur » et a brandi de graves menaces s'il n'obtenait pas justice sur ce point. C'est M. Rafsanjani lui-même, commandant en chef de l'armée par intérim, qui a tenu à faire ce rappel.

« Il était très clair pour nous que nous voulions (...) la justice et le châtiment de l'agresseur, qui a violé tous les principes », a déclaré M. Rafsanjani, à Téhéran, lors d'une conférence sur la défense et l'agression.

« Aujourd'hui, a-t-il ajouté, nous acceptons la résolution de l'ONU sur le cessez-le-feu avec l'espoir (...) que le comité chargé de déterminer les responsabilités sera sérieux. Si nous avons cette impression qu'on nous a menti sur ce point, cela pourrait avoir de graves conséquences pour la région ».

« Justice doit être rendue »

La résolution 598 du Conseil de sécurité, que l'Iran a acceptée le 18 juillet, prévoit, outre un cessez-le-feu dans le Golfe, une enquête indépendante sur les responsabilités dans le déclenchement du conflit. Téhéran avait auparavant refusé cette résolution tant que l'Irak n'aurait pas été désigné comme étant l'agresseur.

M. Rafsanjani a souligné que l'Iran avait mené une guerre défensive pour obtenir justice. « Cette justice (...) doit être rendue ».

Au cours de cette même conférence, un responsable iranien, M. Kharrazi, a estimé que l'Irak « responsable du déclenchement du conflit », doit « verser des indemnités ». De son côté, l'Irak, manifestement pressé de sonder les intentions iraniennes, a envoyé depuis le début de la semaine un de ses cargos, le *Khawla*, à la porte du détroit d'Ormuz. Il compte, selon des sources bien informées dans la région, le faire entrer dans le Golfe dès l'entrée en vigueur du cessez-le-feu.

Entre-temps, les capitales des cinq membres permanents du Conseil de sécurité et l'ONU sont le terrain d'une vaste campagne diplomatique menée par le Comité arabe des Sept (Arabie saoudite, Koweït, Maroc, Jordanie, Tunisie, Irak, Yémen du Nord), chargé par la Ligue arabe de suivre l'évolution du conflit irako-iranien.

Dans ce cadre, le chef de la diplomatie saoudienne, le prince Saoud Al Fayçal, se trouve depuis quarante-huit heures aux Etats-Unis, alors que le secrétaire général de la Ligue arabe, M. Chadi Kibbi, s'est rendu au siège des Nations unies. De son côté, le ministre koweïtien des affaires étrangères, le cheikh Sabah Al Ahmad As-Sabah, s'est envolé pour Moscou, accompagné du ministre d'Etat irakien aux affaires étrangères, M. Saadoun Hamadi.

Les pays arabes sont les premiers concernés par la campagne diplomatique irakienne. Bagdad, qui multiplie les initiatives diplomatiques, a délégué des émissaires dans plusieurs capitales arabes pour obtenir le soutien de ses pairs dans ses négociations — qui risquent de s'avérer difficiles — avec l'Iran. A Moscou, l'agence Tass s'en est prise aux Etats-Unis, en les accusant de continuer à vouloir jouer les « gardiens » du Golfe en se retirant pas leur flotte de guerre.

A Paris, on indique dans les milieux autorisés que la France n'exclut pas un « retrait progressif » de sa force d'intervention navale du Golfe dans l'hypothèse où la circulation maritime serait « rétablie et confirmée » dans cette région.

Cette « décision politique », qui appartient au président Mitterrand, est liée à l'évolution réelle de la situation sur le terrain et à l'amélioration éventuelle du « climat local » que favorisent certainement l'application d'un cessez-le-feu et des négociations de paix entre l'Irak et l'Iran, soulignent-on dans ces milieux. A cet égard, ajoute-t-on, « les choses sont en bonne voie ». — (AFP, AP, Reuters.)

Moscou s'est appliqué pendant le conflit à préserver ses relations avec les deux belligérants

MOSCOU de notre correspondant

L'Union soviétique a réussi le tour de force, pendant les huit années de guerre entre l'Iran et l'Irak, de préserver ses relations avec les deux belligérants, tout en accordant un soutien militaire considérable à Bagdad et en se rapprochant sensiblement de Téhéran à partir de 1987. L'URSS a de plus renforcé assez nettement ces dernières années sa présence dans le Golfe, en développant ses relations avec le Koweït, pays auquel elle fournit des équipements militaires, et en établissant des relations diplomatiques avec le Sultanat d'Oman, l'Emirat des Etats arabes unis (EEAU) et, tout récemment, avec le Qatar. Une petite partie des exportations pétrolières koweïtienes est également protégée par des navires soviétiques. Des contacts exploratoires ont enfin eu lieu avec l'Arabie saoudite, en particulier lors de la visite à Riyad, en février dernier — la première depuis un demi-siècle — d'un haut fonctionnaire du ministère soviétique des affaires étrangères.

L'URSS, qui est liée depuis 1972 à l'Irak par un traité d'amitié et de coopération, renouvelé en 1987 alors que les combats faisaient rage avec l'Iran, a assuré à Bagdad 80 % de ses fournitures d'armes pendant le conflit à partir de 1983, date à laquelle l'Irak remportait d'importants succès militaires. Le Kremlin avait suspendu son aide au début du conflit mais le soutien de Moscou à Saddam Hussein s'est également traduit par une aide économique, comme par exemple en 1985 l'octroi d'un crédit de 2 milliards de dollars à un faible taux d'intérêt.

La présence militaire américaine

L'Union soviétique semble toutefois avoir eu comme souci, pendant toute la durée du conflit, que les combats ne tournent pas définitivement à l'avantage de l'un des adversaires. Selon des sources diplomatiques occidentales, Bagdad a permis, voire même encouragé, la livraison de matériel militaire à l'Irak par des pays relevant de son influence, comme la Corée du Nord, le Vietnam, la Bulgarie, la Pologne ou l'Allemagne de l'Est.

Mais c'est à partir de juillet 1987 et l'arrivée de navires militaires américains dans le Golfe que Moscou a commencé à équilibrer davantage ses relations avec les deux belligérants. Les positions de Téhéran et de Moscou sur la présence militaire américaine dans le Golfe coïncident et les deux pays réclament leur départ. La *Pravda* qualifiera même cette présence d'« acte indigne d'une

grande puissance ». L'URSS ne cessera également, à partir de ce moment, de proposer l'envoi d'une flotte placée sous l'autorité des Nations unies, proposition qui recueillera le soutien de l'Iran mais qui sera rejetée par les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la France et la RFA. Bagdad constatera d'ailleurs avec inquiétude et irritation ce rapprochement de Moscou avec Téhéran.

C'est également en juillet 1987 que l'Union soviétique a voté, après des mois de tergiversations, la résolution 598 du Conseil de sécurité de l'ONU, appelant les deux belligérants à un cessez-le-feu immédiat. Signe de son souci de ménager ses relations avec les deux adversaires, le Kremlin a cependant toujours refusé d'appuyer une nouvelle résolution du Conseil de sécurité en faveur de sanctions contre l'Irak pour la non-application de la résolution 598, malgré les demandes pressantes des Etats-Unis. Plusieurs pays arabes accusent d'ailleurs l'URSS de ne pas vouloir l'application de la résolution 598.

Le Kremlin a toujours exprimé sa crainte que la guerre s'étende aux pays voisins. C'est la raison pour laquelle Moscou avait condamné, en octobre 1987, l'attaque par un missile du terminal pétrolier de Koweït.

Le Kremlin s'est félicité de l'annonce du cessez-le-feu et a rendu à cette occasion un hommage appuyé au secrétaire général de l'ONU, M. Javier Perez de Cuellar. Moscou s'est également réjoui que Bagdad et Téhéran aient accepté d'engager des conversations directes à Genève, à partir du 25 août. « Tout ce qui sera demandé à l'URSS par la communauté internationale et par l'ONU, Moscou fera son possible pour y participer », ont fait savoir les Soviétiques.

L'URSS va probablement demander aux pays arabes, maintenant que les hostilités dans le Golfe sont terminées, leur soutien en faveur d'un retrait de la flotte américaine de la région. Un commentateur de l'agence Tass diffusé le mercredi 10 août, lors de l'arrivée à Moscou du ministre koweïtien des affaires étrangères et du ministre d'Etat irakien aux affaires étrangères, reprochait aux Etats-Unis de chercher à jouer les « gardiens » du Golfe. « Qui a autorisé une puissance à assumer arbitrairement, sans tenir compte des Nations unies, le rôle de gardien et de protecteur de toute une région ? », demandait l'agence soviétique.

(Interim.)

La Croix-Rouge internationale n'a pu recenser la totalité des prisonniers

GENÈVE de notre correspondante

Le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) a, depuis le début de la guerre du Golfe, enregistré 50 182 prisonniers de guerre irakiens détenus en Iran et 19 284 prisonniers de guerre iraniens détenus en Irak. On souligne toutefois dans les milieux proches du CICR que ces deux chiffres ne représentent pas la totalité des prisonniers de guerre capturés de part et d'autre, mais seulement ceux dont la capture a été notifiée à Genève par les belligérants. On ignore le nombre des prisonniers qui, pour diverses raisons et contrairement aux conventions de Genève, ne l'ont pas été par l'un ou l'autre camp.

Les délégués du CICR ont régulièrement visité jusqu'à présent en Irak quinze camps et six hôpitaux militaires. Ils se sont rendu compte qu'un certain nombre de prisonniers — et même de camps — leur ont été dissimulés. Les visites ont été interrompues le 10 octobre 1984 à la suite d'une émeute dans le camp de Gorgan qui avait fait six morts

parmi les prisonniers irakiens et cinquante-six blessés auxquels les délégués avaient été empêchés par la force de porter secours. L'interdiction des visites a duré jusqu'au 4 janvier 1986, mais une délégation du CICR est toujours restée en fonction à Téhéran.

En Irak, le CICR a pu visiter les prisonniers dans dix camps et trois hôpitaux. Il a dénoté, comme dans le cas de l'Iran, « des violations graves et répétées » du droit international humanitaire (le Monde du 12 mai 1983). On a la certitude à Genève que les délégués, pas plus qu'en Iran, n'ont eu accès à tous les prisonniers.

Enfin, le CICR a procédé, depuis le début des combats, à treize opérations de rapatriement de grands blessés et de malades graves, dont ont bénéficié 693 irakiens et 613 iraniens. L'article 118 de la troisième convention de Genève (1949) stipule que, immédiatement après la fin des hostilités, les prisonniers de guerre doivent être rapatriés. Le CICR s'est déclaré « disponible » pour superviser cette opération.

I. V.

Les vingt-quatre pays participant à la force d'observation

New-York, Nations unies (AFP). — Vingt-quatre pays ont contribué à la force d'observation chargée de superviser le cessez-le-feu prévu pour le 20 août entre l'Irak et l'Iran, a annoncé le mercredi 10 août le porte-parole du secrétaire général des Nations unies, M. François Giumfari.

Voici la liste des pays dont les officiers formeront le groupe d'observateurs militaires des Nations unies pour l'Irak et l'Iran (GOMNUII) : Argentine, Australie, Autriche, Bangladesh,

Canada, Danemark, Finlande, Ghana, Hongrie, Inde, Indonésie, Irlande, Italie, Kenya, Malaisie, Nouvelle-Zélande, Nigeria, Norvège, Pologne, Sénégal, Suède, Turquie, Yougoslavie, Zambie.

Le commandant en chef du groupe d'observateurs n'a pas encore été nommé. Selon l'agence Tass, ce devrait être le général yougoslave Slavko Jovic. Le secrétaire général de l'ONU, n'a pas encore décidé où serait établi le quartier général du GOMNUII.

La rivière des Arabes

(Suite de la première page.)

Après la chute des Ottomans, l'Irak exige un nouveau tracé puis conclut, en 1937, un compromis avec l'Irak. Mais, en avril 1969, le chah Mohamed Reza dénonce ce traité et refuse que les navires iraniens soient dorénavant contraints sur la voie d'eau — en signe d'allégeance à Bagdad — de battre pavillon irakien et d'être pilotés par des irakiens. A l'époque, à bord de petites embarcations qui relient plusieurs fois par jour une rive à l'autre, les « passeurs » usent d'une

astuce pour être en règle avec les autorités des deux pays. Ils changent prestement de drapeau au milieu du fleuve...

En novembre 1971, l'Irak et l'Iran rompent leurs relations diplomatiques après l'occupation par l'armée du chah de trois îlots stratégiques dans le détroit d'Ormuz. Abou Moussa, Grande et Petite Tumb. Le 6 mars 1975, c'est la surprise. Un accord favorable à l'Irak est annoncé à Alger à l'issue et en marge du premier sommet de

l'OPEP. Apparemment réconciliés, le chah d'Irak et le vice-président irakien — déjà homme fort du régime — M. Saddam Hussein se donnent l'accolade sous l'œil ravi du président Houari Boumedienne, qui en tirera quelque prestige. Selon l'article 2 de l'accord d'Alger, le tracé frontalier passe désormais au milieu du Chatt-Al-Arab — « selon la ligne du thalweg » — et non plus sur la rive iranienne du fleuve. Ce tracé, souligne l'accord, est « intangible, permanent et définitif ».

En échange de cette importante concession de Bagdad à l'Irak, qui n'en demandait pas tant — Téhéran se serait contenté dans l'immédiat d'une liberté d'usage, sans souveraineté, dans la partie orientale du fleuve — le chah s'engage à cesser toute aide à la guérilla kurde du général Mustapha Barzani. Promesse tenue : le souverain iranien lâchera les insurgés kurdes, victimes une fois de plus de la raison d'Etat. L'accord d'Alger confirme aussi les frontières terrestres — 1 200 kilomètres — fixées en 1914.

M. Saddam Hussein ne s'est jamais pardonné d'avoir dû, en position de faiblesse du fait de la rébellion kurde, brader la souveraineté de l'Irak sur le Chatt-Al-Arab, qu'il tient pour un droit historique. Il en fit une question d'orgueil personnel et national. Pour l'Irak, il est vrai, la garantie d'une liberté d'accès au Golfe suppose un contrôle permanent de son unique débouché maritime, le Chatt-Al-Arab, entre l'île de Fao et Bassorah, la légendaire cité de Sindbad le Marin devenue le seul grand port du pays. L'Irak, pour qui le Chatt-Al-Arab est un fleuve frontalier, rétorque que son souci de sécurité n'est pas moins légitime, dans une région — le nord du Golfe — abritant ses terminaux pétroliers et ses raffineries.

« Droits inaliénables »

Le 17 septembre 1980, coup de théâtre. Après plusieurs mois d'une tension accrue entre les deux voisins, le président Saddam Hussein dénonce unilatéralement l'accord d'Alger. « Le Chatt-Al-Arab, déclare-t-il, doit être irakien et arabe, de nom et de fait ». Cinq jours plus tard, c'est la guerre.



L'armée irakienne envahit le Koweït, occupe Khorramshahr et encercle Abadan. Le 24 septembre, Bagdad, en position de force, fixe comme conditions d'un cessez-le-feu la reconnaissance de ses « droits légitimes » sur le Chatt-Al-Arab et le retour à un « contrôle arabe » des îles du détroit d'Ormuz.

Le cessez-le-feu attendra huit ans. Mais la position de l'Irak est aujourd'hui inchangée. M. Saddam Hussein a tenu à le rappeler, le samedi 6 août, en même temps qu'il acceptait l'application de la résolution 598 du Conseil de sécurité. « Il est normal, a-t-il souligné, que nous jouissions des droits de navigation dans le Chatt-Al-Arab et le Golfe dès l'instauration du cessez-le-feu, conformément à nos droits inaliénables et aux lois internationales ».

Autrement dit, étant par définition « inaliénables », ces droits sont pas négociables. En conséquence, l'Irak, qui s'est vu interdire la navigation dans le Golfe par l'Iran pendant huit ans ce qui l'a obligé à exporter son pétrole via l'Arabie

soudite et la Turquie et à importer son matériel de guerre via le port jordanien d'Aqaba, — entend bien récupérer son droit dès le 20 août. Pour la première fois dans l'histoire de l'ONU, ses observateurs seront chargés d'une « mission navale » en patrouillant dans les secteurs névralgiques du Chatt-Al-Arab. Seul bémol dans la position de Bagdad : M. Saddam Hussein ne revendique plus explicitement la totalité du fleuve comme « irakien ».

A l'ONU, on se vent néanmoins optimiste. M. Gouling, proche collaborateur du secrétaire général, estimait, mardi, que « la question de la frontière internationale ne devrait pas poser de problème majeur, même dans le Chatt-Al-Arab » (le Monde du 11 août). En tout cas, treize ans après l'accord d'Alger, l'histoire se répète : l'Irak et l'Iran se disputent une nouvelle fois la « Rivière des Arabes », tandis que, au nord, les Kurdes redoutent déjà de faire les frais de la paix.

JEAN-PIERRE LANGELLIER.

Recrudescence des activités militaires contre les Kurdes

La fin escomptée des hostilités entre l'Irak et l'Iran suscite des inquiétudes chez les organisations kurdes qui dans les deux pays revendiquent la reconnaissance de leurs droits nationaux. Non seulement les armées des deux pays sont désormais disponibles pour des missions de mise au pas de leurs provinces kurdes respectives, mais surtout la fin de l'état de guerre risque de priver de leur base arrière des organisations qui les trouvaient depuis le début de la guerre sur le territoire du pays ennemi. Les Kurdes d'Irak n'ont pas oublié que c'est la signature des accords d'Alger en mars 1975 qui a entraîné en quelques jours l'effondrement du principal de leurs mouvements, celui du Parti démocratique du Kurdistan (PDK) de Mustapha Barzani.

La reprise de la guérilla consécutive à la dénonciation de ces accords et au début des hostilités a assuré, avec le soutien de l'Iran, aux deux principales organisations kurdes d'Irak, qui contestent le régime d'autonomie mis en place en 1974, le contrôle sur de vastes régions « libérées » : le PDK de Mesud Barzani, le fils du fondateur du parti est implanté dans le nord du Kurdistan d'Irak à la frontière turque, tandis

que l'Union des patriotes du Kurdistan de Jalal Talabani contrôle la partie sud du Kurdistan, à la frontière iranienne. Accusant ces organisations d'être la cinquième colonne des avancées iraniennes, Bagdad n'a pas hésité récemment à employer l'arme chimique contre ses propres citoyens kurdes.

Selon le PDK, les troupes irakiennes s'efforceraient depuis le 30 juillet de déloger les « combattants kurdes » des régions frontalières de la Turquie et de l'Irak avant l'entrée en vigueur du cessez-le-feu le 20 août. Plus de quatre cents kurdes auraient franchi la frontière irako-turque pour fuir des combats dont les échos sont entendus depuis huit jours par les villageois du côté turc de la frontière. Accusant l'Irak d'employer des armes chimiques, le PDK a demandé à l'ONU d'arrêter cette « extermination planifiée ».

En Iran, une vaste offensive gouvernementale aurait été repoussée lundi 8 août dans le nord-ouest du Kurdistan iranien selon un communiqué du Komala, branche armée scioniste du parti communiste iranien, engagée dans la lutte armée depuis 1983. Dans une lettre adres-

sée à M. Perez de Cuellar, M. Abdul Rahman Qassemlou, secrétaire général du Parti démocratique du Kurdistan iranien, qui lutte pour l'autonomie depuis 1979, a appelé le secrétaire général de l'ONU à la « vigilance pour que la guerre entre l'Irak et l'Iran ne s'achève pas au détriment du peuple kurde », soulignant que « tant que les revendications légitimes du peuple kurde ne seront pas satisfaites, l'ensemble de l'Irak et les frontières irano-irakiennes ne connaîtront pas la paix ».

A Ankara, le porte-parole des affaires étrangères a exprimé sa conviction que l'arrêt de la guerre du Golfe allait rendre plus difficile les actions terroristes dans le sud-est du pays : les autorités ont toujours mis le soutien logistique dont jouit le Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK) partisan d'un Etat kurde indépendant marxiste-léniniste, sur le compte de la poursuite de la guerre du Golfe et de l'existence de « zones libérées kurdes » aux frontières irakiennes de la Turquie : l'aviation turque les a bombardées à plusieurs reprises durant la guerre avec la bénédiction de Bagdad.

MICHEL FARRÈRE.

Peur

Demain : la nuit du 4 août

Proche-Orient

Après la décision du roi Hussein sur la Cisjordanie

Les Jordaniens d'origine palestinienne sont inquiets pour leur propre avenir

AMMAN
de notre envoyée spéciale

« Une bonne chose mais un mauvais moment. » Chez les Palestiniens de Jordanie, cette réaction revient comme un leitmotiv et cache mal leur sentiment que la décision du roi Hussein de rompre tous les liens avec la Cisjordanie n'est pas en faveur des Palestiniens et de l'OLP.

Il s'agit encore sous le choc d'une rupture que beaucoup ont du mal à croire définitive et c'est l'inquiétude qui domine chez eux, tant pour leur propre avenir en Jordanie que pour celui des Palestiniens de l'intérieur. « Certes, affirme un responsable, qui veut garder l'anonymat, comme la majorité des Palestiniens rencontrés à Amman, c'est politiquement une bonne chose pour l'OLP, mais un fardou supplémentaire pour les habitants de Cisjordanie et de Gaza, qui souffrent déjà depuis huit mois (...). C'est un coup dur porté à l'infatigable, qui va ajouter aux multiples problèmes qu'affrontent les Palestiniens dans les territoires occupés. »

« C'est une occasion donnée à Israël d'accroître encore son emprise sur la Cisjordanie et Gaza », affirme un autre, qui ajoute : « Si, par cette décision, le roi veut tester la capacité de l'OLP, il sera perdu. Mais, en attendant, il nous laisse face à des charges de gestion que nous n'avons jamais pratiquées de notre vie. »

Royant d'un geste fataliste la mention « député » sur sa carte de visite, un représentant de la Cisjordanie au Parlement jordanien, qui vient d'être dissous, dit pour sa part : « Si, dans les territoires occupés, la politique c'est l'OLP, la vie quotidienne c'est la Jordanie. Les écoles, les hôpitaux, l'agriculture, l'état-civil, c'était l'administration jordanienne. Comment pourrions-nous faire pour remplacer tout cela ? » Si cette mesure se voulait positive, le divorce n'aurait été que politique, affirme un jeune Palestinien, mais, comme cela, il ne fait pas de doute que le roi veut faire pression sur l'OLP et freiner le soulèvement. »

Le licenciement est moins de deux semaines de 21 000 fonctionnaires et employés des institutions jordaniennes prive mensuellement la Cisjordanie et Gaza d'une rentrée de près de 5 millions de dollars. La présence administrative de la Jordanie permettrait aussi de distribuer par le ministère des territoires occupés, aujourd'hui supprimé, environ 80 millions de dollars d'aide provenant d'autres pays mais qui transitaient par ce canal. Pour l'instant aucune mesure n'a été décidée en ce qui concerne les exportations de la Cisjordanie vers la Jordanie, qui représentent une somme d'environ 100 millions de dollars par an, soit 8 % du PNB dans les territoires occupés. Mais chacun y voit une arme, à double tranchant d'ailleurs, qui restera entre les mains du roi Hussein.

La crainte de devoir choisir

Les Palestiniens de Jordanie, intimement liés à ceux de l'autre rive et soucieux de leur sort, ne sont pas rassurés non plus quant à leur propre avenir. Les assurances répétées données par le roi Hussein sur l'égalité de traitement de tous les Jordaniens au sein du royaume, quelle que soit leur origine, convalescent d'autant moins la majorité des Palestiniens que les rappels à l'unité sont comme une menace à leurs oreilles : « La rupture officielle entre les deux rives du Jourdain a donné aux Transjordaniens les plus hostiles à la présence palestinienne l'occasion d'exprimer plus librement leur ressentiment. » Il est des signes révélateurs comme, déjà, les nombreuses histoires qui se veulent drôles et concernent dans certains cercles les Palestiniens. Le fait qu'on affirme tout à coup dans les milieux officiels jordanien, bien que sans référence précise, que la communauté palestinienne représente moins de 40 % de la population jordanienne, ne contribue pas à rassurer cette communauté. Comme l'affirme une jeune femme : « Il faudrait choisir entre nous accusés de faire trop d'enfants [la Jordanie est le deuxième pays au monde après le Kenya pour le taux de croissance démographique, 3,9 % par an] et affirmer que nous sommes minoritaires. »

La principale question qui hante les esprits de la majorité des Palesti-

niens de Jordanie est celle qu'a posée clairement le roi Hussein du choix entre l'allégeance palestinienne ou l'allégeance jordanienne. Beaucoup se demandent déjà s'ils vont devoir répondre individuellement à la question : êtes-vous Palestinien ou Jordanien ? Voulez-vous un passeport jordanien ou un simple document de voyage ? Et dans ce cas, s'interrogent-ils, devons-nous partir ? Où pourrions-nous aller ? A cette question, il n'y a d'ailleurs pas de réponse type, tant la communauté palestinienne de Jordanie est diverse. La simple idée qu'ils pourraient être placés devant un choix en

Pour l'année prochaine, aucune aide arabe n'a été décidée, puisque le sommet arabe n'a pas renouvelé les engagements d'assistance financière qui avaient été pris pour dix ans en 1978 à Bagdad en faveur des pays de la confrontation, chaque pays recevant devant désormais négocier de façon bilatérale avec les éventuels donateurs. Or on remarque dans les milieux palestiniens que l'OLP pourrait faire valoir auprès de l'Arabie saoudite que la Jordanie s'étant déchargée des territoires occupés, l'aide n'est plus aussi nécessaire. Certains interprètent d'ailleurs le fait que le roi Hussein



quelque sorte impossible provoque une immense malaise chez les Palestiniens, désignés ainsi plus ou moins publiquement comme des citoyens pas tout à fait comme les autres.

Les moyens de pression de l'OLP

Pour l'instant, l'attitude adoptée par les responsables palestiniens est la retenue : attendre, voir jusqu'où ira le roi Hussein et comment l'OLP révélera le défi. Mais on n'en évoque pas moins de façon feutrée les possibilités de rétorsion de la centrale palestinienne, en particulier sur l'économie déjà malade de la Jordanie. Les transferts de trois cent cinquante mille expatriés, la plupart d'origine palestinienne, ont représenté environ 800 millions de dollars en 1987, soit 15 % à peu près du produit national brut jordanien. Cette source de revenus est devenue d'autant plus précieuse que l'aide arabe s'est raréfiée au fil des années et que, en 1987, seule l'Arabie saoudite a payé sa contribution prévue par le sommet de Bagdad pour les pays de la confrontation, soit 584 millions de dollars.

ait décidé de maintenir le salaire d'environ deux mille employés des institutions religieuses comme un signe à destination de Ryad.

Les dépôts des Palestiniens dans les banques jordaniennes sont aussi un moyen d'action qui pèse car les réserves de la Banque centrale sont au plus bas et la Jordanie n'a en caisse que de quoi financer quelques semaines d'importations. Un économiste s'interroge sur le sort de la monnaie jordanienne, qui a toujours cours dans les territoires occupés.

Il est de fait que les trois quarts de l'économie jordanienne sont aux mains de Palestiniens et, même si l'on peut penser que beaucoup, parmi les riches familles installées de longue date, ont fait leur choix en faveur de la Jordanie, il suffirait de faire peu de choses pour déstabiliser un système économique très fragile, puisque dépendant presque totalement des rentrées extérieures.

« En rompant ainsi unilatéralement les liens entre les deux rives du Jourdain, le roi Hussein, explique un bon connaisseur de la scène jordanienne, a ouvert la boîte de Pandore. » Avant-il véritablement beaucoup d'autres choix ?

FRANÇOISE CHIPPAUX.

Asie

JAPON : la visite du prince Sihanouk

Tokyo souhaite jouer un rôle dans le règlement du conflit cambodgien

TOKYO
de notre correspondant

Longtemps en retrait sur les dossiers politiques, même régionaux, le Japon sort progressivement de sa réserve, et la situation au Cambodge est perçue à Tokyo comme le terrain privilégié, et prioritaire, sur lequel doit s'exercer son influence diplomatique. La visite qu'effectuera actuellement le prince Sihanouk dans la capitale japonaise (le Monde du 9 août) est symptomatique de cette volonté nouvelle des Japonais d'assumer un rôle politique à la mesure de leur puissance économique dans la région.

Au cours des entretiens que le prince a eus avec le premier ministre, M. Takeshita, puis avec le ministre des affaires étrangères, M. Uno, Tokyo a confirmé le soutien entier qu'il apporte à l'ancien chef d'Etat khmer. M. Takeshita a notamment déclaré : « Seul le prince Sihanouk est capable de jouer un rôle central et majeur dans le processus de paix au Cambodge. » Le Japon a proposé de former des parades du prince (ingénieurs, instituteurs, médecins et spécialistes) pour la reconstruction du pays. Il a, d'autre part, accepté de participer à la conférence internationale de paix proposée par le prince, qui réunirait, outre les cinq membres permanents du Conseil de sécurité, le Japon, l'Inde et l'Australie, les six pays de l'ASEAN (1), le Laos, le Vietnam et les quatre parties cambodgiennes.

Cette conférence aurait pour mission de définir le rôle d'une commission internationale de contrôle chargée de surveiller le retrait des troupes vietnamiennes et des élections libres. Le prince a proposé au Japon de faire partie des six pays (deux non-alignés, deux du monde libre et deux socialistes) qui composeraient cette commission. Le Japon ne s'est cependant pas engagé sur cette autre initiative du prince Sihanouk. Selon le porte-parole du ministère des affaires étrangères, il pourrait jouer un rôle « non militaire » au sein de cette commission le jour où ses responsabilités seraient clairement définies.

Qualifiant d'« inhumain » le régime des Khmers rouges, M. Uno a déclaré que « leur retour au pouvoir devrait être évité ». « Ce qui ne signifie pas, devait préciser son porte-parole, qu'un nouveau gouvernement au Cambodge doit éliminer tous les éléments khmers rouges », laissant ainsi la porte ouverte au gouvernement de coalition quadripartite proposé par le prince Sihanouk. « Le retrait complet des troupes vietnamiennes est une condition indispensable à une solution politique. Mais, en même temps, il faut éviter un retour du régime inhumain des Khmers rouges », avait, pour sa part, déclaré M. Takeshita.

Au cours d'une conférence de presse, le prince Sihanouk a d'autre part évoqué la possibilité d'une alliance de ses troupes avec l'armée pro-vietnamienne de M. Hun Sen afin de contrer la force militaire des Khmers rouges, après le retrait des troupes vietnamiennes.

Ménager la Chine

M. Takeshita, qui doit se rendre à Pékin à la fin août, a précisé qu'il évoquerait la question des Khmers rouges lors de ses entretiens avec les dirigeants chinois. Conscients que c'est une question particulièrement sensible, les Japonais ne semblent pas vouloir exercer de pressions trop fortes sur Pékin, qui, à leurs yeux, a déjà accompli un premier pas, le 1^{er} juillet, en déclarant que les membres du nouveau gouvernement de coalition devraient être approuvés par chaque composante (admettant implicitement l'éviction de Pol Pot et de son groupe).

Pour le prince Sihanouk, les Japonais ont manifesté une « compréhension totale » de sa position. Cette visite a surtout été l'occasion pour le Japon de confirmer son attitude à l'égard du problème cambodgien. Depuis le sommet de l'ASEAN à Manille, en décembre dernier, puis au cours de ses deux visites en Europe et enfin au sommet de Toronto, le Japon a toujours évoqué cette question, se faisant implicitement l'avocat des sihanoukistes. En juillet, lors de la réunion à Bangkok des ministres des affaires étrangères de l'ASEAN, M. Uno avait annoncé que son pays était prêt à assumer le rôle politique dans la région et à concourir à un règlement pacifique du conflit cambodgien.

Pour la première fois, à l'occasion de la visite du prince Sihanouk, les Japonais ont donc pris une position anti-Pol Pot, alors que, jusqu'à pré-

sent, pour ménager la Chine, ils se contentaient de dénoncer les crimes du régime sans se prononcer sur l'avenir.

Pour les Japonais, le règlement du problème cambodgien comporte deux phases distinctes : le retrait des troupes vietnamiennes et l'autodétermination. A leurs yeux, tout dépendra des entretiens que doivent avoir en novembre M. Hun Sen et le prince. Ils craignent, partageant en cela les vues du prince, qu'à la faveur du retrait vietnamien les Khmers rouges ne reprennent le pouvoir, « justifiant » un éventuel et cette fois durable retour des troupes de Hanoi.

Le Japon entend donc user de son « influence morale et économique », selon l'expression d'un haut fonctionnaire, pour faire avancer une solution de compromis. Les Japonais, qui n'ont pas la même marge de manœuvre que les Etats-Unis ou la Chine (les aides de nature militaire leur étant interdites par la Constitution), mais qui se sentent plus libres que l'ASEAN, souhaitent prendre des « initiatives plus concrètes, mais encore à la phase d'étude », en faveur du Cambodge (le Japon apporte actuellement une aide alimentaire aux réfugiés cambodgiens qui se trouvent à la frontière thaïlandaise).

La position plus claire des Japonais à l'égard du Cambodge ne devrait pas, selon Tokyo, détériorer ses relations avec le Vietnam. Depuis l'intervention de ce dernier au Cambodge, le Japon a suspendu son aide économique à Hanoi. Dans une récente interview à l'agence Kyodo, le ministre des affaires étrangères vietnamien, M. Nguyen Co Trach, avait cependant fermement incité les Japonais à ne pas se mêler du problème cambodgien.

PHILIPPE PONS.

(1) Thaïlande, Malaisie, Singapour, Indonésie, Philippines et Brunei.

L'opposition armée au régime militaire ne cesse de s'étendre en Birmanie

(Suite de la première page.)

Il faut dire que des éléments inquiétants sont apparus ces dernières heures. Des informations ont fait état d'unités militaires dans plusieurs régions qui ont refusé d'ouvrir le feu sur des manifestants, ou de désertions de soldats. Des hauts fonctionnaires, habituellement peu communicatifs avec les étrangers, ont fait ouvertement état de leur honte face à une telle violence. Le patriarcat bouddhiste, personnalité influente dans un pays où le bouddhisme est religion d'Etat, a lancé à la radio un appel au calme, demandant à la population d'« exprimer ses revendications dans le cadre de la loi ». Mais il a également pressé

le gouvernement d'« d'accorder autant que possible à ces revendications ». De nombreux bonzes participent aux manifestations.

Certes, l'armée paraît toujours disciplinée et aux ordres du régime. Mais certains diplomates en poste à Rangoun n'hésitent plus aujourd'hui à envisager un « coup d'Etat légal » par lequel le Parti du programme socialiste (parti unique) destituerait le général Sein Lwin, voire même un putsch militaire. Ce qui pourrait donner au régime militaire un certain répit face à des opposants de plus en plus déterminés, et de plus en plus nombreux.

P. de B.

Diplomatie

M. Mitterrand se rendra aux Etats-Unis fin septembre

Le président de la République se rendra à Washington pour une visite officielle de travail, le 29 septembre prochain, à l'invitation du président Ronald Reagan, a annoncé mercredi 10 août l'Elysée. M. Mitterrand sera accompagné de son épouse, précise le communiqué de la présidence de la République.

De source informée à Paris, on indique également que M. Mitterrand devrait s'exprimer auparavant à la tribune de l'ONU, le 28 septembre, pour la deuxième fois depuis 1983. Il devrait également être fait docteur honoris causa de l'université de New-York, qui fêtera son centenaire.

De son côté, le porte-parole de la Maison Blanche, M. Martin Fitzwater, a indiqué à Washington que le but de cette visite est de discuter notamment d'« importantes questions concernant l'alliance atlantique ». Cette visite constitue « la continuation de la tradition d'étroites consultations entre les Etats-Unis et les dirigeants français », a ajouté M. Fitzwater.

Le secrétaire général de l'ONU présente un plan de paix pour le Sahara occidental

Le secrétaire général des Nations unies, M. Javier Perez de Cuellar, devait remettre, le jeudi 11 août à New-York, aux représentants du Maroc et du Front Polisario, un plan de paix pour le Sahara occidental qui devrait aboutir au règlement d'un conflit qui dure depuis douze ans.

Ce plan prévoyait l'instauration d'un cessez-le-feu au Sahara occidental suivi de la tenue d'un référendum d'autodétermination du peuple sahraoui. Pour assurer la crédibilité de ce référendum, les responsables de l'ONU ont prévu que les préparatifs de cette consultation dureront environ six mois.

Les forces et l'administration marocaines seraient gelées, et non pas retirées comme le demandait le Polisario, durant les opérations de référendum, qui seront conduites par l'ONU. Environ deux mille personnes seraient chargées de la bonne marche du référendum et, au besoin, du maintien de l'ordre pendant le déroulement de la consultation, dont la date reste à fixer. — (AFP.)

M. de Boisseffre nommé représentant de la France auprès du Conseil de l'Europe

M. Pierre Nérard Le Monnier de Boisseffre, diplomate et écrivain, a été nommé représentant de la France auprès du Conseil de l'Europe à Strasbourg, avec rang d'ambassadeur, en remplacement de M. Jacques Huyghe des Etages, a annoncé, le mercredi 10 août, le ministère français des affaires étrangères.

[Né le 11 juillet 1926, M. de Boisseffre a été notamment directeur de la Radiodiffusion française (1964-1968), conseiller culturel à Londres (1968-1971) puis à Bruxelles (1971-1977) et membre de la délégation française à la conférence générale de l'UNESCO en 1978. Il a également été ambassadeur de France à Montevideo de 1981 à 1984 et à Bogota (Colombie) de 1984 à aujourd'hui.]

Pékin et Séoul vont échanger des missions commerciales

TOKYO
de notre correspondant

Les relations entre la Corée du Sud et la Chine vont connaître un nouveau développement : les deux pays viennent en effet de décider d'ouvrir dans leurs capitales respectives des bureaux de représentation commerciale. Ces deux organismes doivent entrer en activité avant l'ouverture des Jeux olympiques, le 17 septembre. La Chine a aussi annoncé sa participation à la Foire commerciale de Séoul qui aura lieu à la fin d'octobre.

Le commerce entre les deux pays s'opère jusqu'à présent de manière indirecte, via Hongkong. Il s'élève cette année à 1,5 ou 2 milliards de dollars, et il est déjà supérieur au

montant de celui de la Chine et de la Corée du Nord. L'ouverture de bureaux de représentation laisse présager un rapide accroissement des échanges directs. Déjà, Chinois et Sud-Coréens travaillent à un projet de compagnie maritime, sous forme de « joint-venture », dont les bateaux navigueraient sous le pavillon d'un pays tiers (les deux pays n'entretenant pas de relations diplomatiques). Deux compagnies maritimes de Hongkong (Vigour Line Shipping Enterprises et Fair Weather Shipping Co.), appartenant en sous-main à des intérêts chinois, assurent actuellement une bonne partie du transport entre la Corée et les ports de la Chine.

La Chine et la Corée envisagent en outre de commencer un échange de touristes après les JO. Ces échanges doivent débuter par l'envoi de vingt étudiants sud-coréens en Chine et de vingt autres en URSS. Des négociations pour l'obtention des visas dans le cadre de ces visites touristiques sont actuellement en cours.

Dans un développement plus instancé encore, une délégation d'industriels sud-coréens de l'armement pourrait être invitée à une Foire de l'armement qui se tiendra à Pékin en novembre, vient d'annoncer le quotidien sud-coréen Chung Ang.

Ph. P.

BENNETON

Graveur-Héraldiste

Papier à lettre - Cartes de visite - Faire-part de mariage

Chaquettes gravées

75, bd Malesherbes - Paris 8 - tél. : (1) 43.87.57.39

GÉREZ VOTRE PORTEFEUILLE SUR MINTEL

LE MONDE DE LA BOURSE

Pour suivre en direct l'évolution de chacune de vos valeurs et le montant global de votre portefeuille

BOURSE

36.15 LEMONDE

Europe

TCHÉCOSLOVAQUIE : à l'approche du vingtième anniversaire de l'intervention des forces soviétiques

La presse concentre ses attaques sur Alexandre Dubcek

A l'approche du vingtième anniversaire de l'invasion de la Tchécoslovaquie, dans la nuit du 20 au 21 août 1968, la presse tchécoslovaque concentre ses attaques sur l'homme qui présida au « printemps de Prague ».

Alexandre Dubcek. Dans un article publié, le mercredi 10 août, le quotidien du PC, *Pravda*, se montre particulièrement sévère à son égard, lui reprochant d'avoir « trahi les principes du marxisme-léninisme » et « pris

clairement le parti des forces opportunistes de droite ». Antoine Spire, journaliste, qui s'est récemment rendu en Tchécoslovaquie, a pu rencontrer Alexandre Dubcek dans sa retraite de Bratislava.

TÉMOIGNAGE

Une visite au reclus de Bratislava

Le quartier résidentiel est silencieux et si on ne savait pas que la situation de la Tchécoslovaquie est économiquement catastrophique, surtout pour les citoyens ordinaires, on pourrait se croire à Copenhague à Valence.

Rien ne distingue la villa de Dubcek de ses voisins mais chacune de ces demeures étale sans ostentation un luxe qui aurait suffi à qualifier de bourgeois. Lorsque nous avons sonné pour la première fois à la porte de Dubcek, une petite femme boulotte, blonde, vêtue d'un ensemble bleu roi, est apparue à la fenêtre. Anna Dubcek nous a conseillé d'avancer plus loin sur la colline. Alexandre était avec son chien, parti faire un petit tour avant la tombée de la nuit. Mon guide connaissait l'histoire traditionnelle des promesses de l'homme qui incarne le printemps de Prague. Et il m'entraîne dans une longue balade où nous fûmes amenés à passer le long des dachas des principaux dirigeants du parti slovaque. Husak ? Sa maison est à quelques centaines de mètres de celle de Dubcek et, à franchement parler, elle n'est pas très différente. Son architecture est peut-être un peu plus austère et imposante, mais sans doute le regard de l'observateur est difficilement objectif. Magnifiques serpens sur les boudes du Danube, quêtes inutiles dans un café à la vue imprenable où Alexandre Dubcek aurait l'habitude de boire sa bière, avant de retourner, bredouilles, sonner une deuxième fois au portail du « grand homme ». Hélas ! toujours rien.

Il nous a fallu patienter encore une bonne demi-heure, évitant de se faire repérer par d'éventuels flics en civil, avant d'être enfin introduits sans le saint des saints. Compréhensif sans doute que nous ne nous léserions pas d'attendre, M^{me} Dubcek nous autorise à traverser le jardin et à pénétrer dans une maison pour la moins avenante. En montant l'escalier qui conduit à la cuisine, on peut avoir le regard attiré par les bois de cerisier qui décoraient les murs et prouvaient que nous étions chez un chasseur émérite. Dubcek nous a même confié que Leonid Brejnev lui avait offert un fusil il y a maintenant vingt ans et qu'il l'avait toujours gardé, ne serait-ce que comme souvenir d'un pénible passé.

Mais c'est dans sa cuisine que j'ai découvert Alexandre Dubcek. Sur

une table de formica, devant lui, deux énormes transistors, antennes tendues vers le ciel, crachotaient le programme de *Voice of America*. On y diffusait la version tchèque de l'interview qu'il venait de donner à *Time* Life. Anna Dubcek continuait à s'affairer autour de sa vaisselle pendant qu'Alexandre, suspendu à la radio, nous intimait l'ordre de garder le silence. Il ne voulait pas perdre une miette de ce précieux entretien retransmis par la radio américaine. La joie de l'ancien secrétaire général du Parti communiste tchécoslovaque faisait plaisir à voir. Périodiquement, il appelait son épouse surprise de lui pour qu'elle cessât de tourner dans la cuisine et qu'elle prêtât toute son attention à cette interview.

Le col d'une chemise à rayures bleues et rouges grand ouvert, le pantalon sport bien serré, Dubcek donnait l'impression de porter allègrement ses soixante-sept ans. Une fois la retransmission terminée, on put commencer à discuter. Il refuse catégoriquement d'être enregistré au micro de Radio France pour ne pas donner l'impression au monde entier qu'il multiplie les interviews. « Plus un mot à l'extérieur avant deux ou trois mois, m'explique-t-il. Cela fait partie de ma tactique. Je ne veux pas me disperser. »

Admiration pour Gorbatchev

De la conversation qui suivit, je conserve l'impression d'une prudence calculée, d'une retenue très politique et d'une langue de bois qui n'avait pas grand-chose à envier à celle des officiels de son pays. C'est de Gorbatchev que nous avons d'abord parlé, Dubcek lui voue une admiration sans borne. Soutien inconditionnel. Si officiellement rien n'est dit pour rapprocher la « perestroïka » du printemps de Prague, l'ancien secrétaire du Parti communiste tchécoslovaque voit que les deux mouvements vont dans le même sens, que la reconstruction du système économique et la démocratisation de la société sont aujourd'hui à l'ordre du jour à Moscou comme elles l'étaient à Prague il y a vingt ans. Seulement Gorbatchev se heurte à de fortes résistances dans la société civile soviétique qui n'adhèrent pas à la vision que l'Union soviétique. Pourtant Dubcek croit

au succès de Gorbatchev, même s'il faut du temps pour « transformer l'essai ». Lui au moins peut être sûr qu'aucun char étranger ne viendra interrompre le processus engagé. Quant aux conditions dans lesquelles la « glasnost » et la « perestroïka » pourraient être diffusées dans l'Europe de l'Est, il faut certainement être patient, surtout en Tchécoslovaquie où la démocratisation s'est emparée de la majorité du peuple, qui ne croit plus à un changement possible et s'est dégoûté de la politique. Pour Dubcek, l'intervention du 21 août demeure une tragédie aux conséquences incalculables. On a brisé là un mouvement exceptionnel qui, d'un même pas, allait de l'avant pour donner au peuple de nouveaux droits et rectifier les erreurs passées, entorses aux traditions démocratiques tchèques.

Dubcek, qui parle russe aussi bien que tchèque ou slovaque, garde une affection très grande pour l'Union soviétique où il a vécu au Tadzhikistan de 1925 à 1938. Mais, à ses yeux, le printemps de Prague a été dramatiquement incompris par les « camarades soviétiques ». Ce qu'il souhaitait avant tout aujourd'hui, c'est qu'on rende justice au rôle qu'il a joué et qu'on le réintègre lui et ses camarades dans le Parti communiste tchécoslovaque avec tous les honneurs qui leur sont dus. Depuis avril 1987, il vit plus tranquillement et apparemment sans surveillance étroite. Il n'en a pas été de même auparavant, et jusqu'en 1982, il a travaillé dans sa profession d'origine, au département forestier de Bratislava. Il a surveillé des machines et retrouvé ce qu'était sa fonction sociale dans les premières années du socialisme tchèque.

Décalage

Resté dans la réserve pendant plus de vingt ans, il n'a voulu compromettre personne et sait que d'autres camarades ont subi des conditions de vie plus éprouvantes. Ses enfants ont pu achever leurs études universitaires, mais ont des difficultés à trouver du travail. Impossible de ne pas penser ici à Jiri Hajek, son ancien ministre des affaires étrangères, dont le fils a été contraint d'émigrer en Norvège pour pouvoir obtenir de suivre des cours à l'université. Aujourd'hui, en parfaite condition physique, Dubcek

BIBLIOGRAPHIE

Le cri d'une Roumaine exilée

Marie Mailat, poétesse roumaine originaire de Transylvanie, a trouvé refuge à Paris il y a deux ans. Après avoir publié deux livres, nouvelles et poésie, dans son pays — tout en exerçant le métier de chroniqueur littéraire, voici que son premier roman paraît en français grâce à l'excellent travail du traducteur Alain Paruit. Bien sûr, Paul Goma, Vigil Tanase, Oana Orles, d'autres encore avaient réussi à faire connaître au public vivant du bon côté de notre Vieux Continent l'immense tragédie qui frappe la Roumanie, enclavée au milieu d'une Europe de l'Est en pleine mutation. Pourtant, le récit de Marie Mailat s'impose aujourd'hui car, depuis les témoignages des auteurs que nous venons de citer, la situation en Roumanie se détériore chaque jour davantage.

La décade de Luca Marel, intellectuel charismatique et vaguement dissident, frappé sauvagement par les navires de la police secrète du président, permet à deux de ses amis, une femme, Magda Iova, et un homme, Emil Corman, de se rencontrer à l'hôpital où les deux avaient achevé leur vieillesse. Mailat avait eu le tort de rédiger un journal intime relatant la condition inhumaine faite à ses compatriotes, et d'informer les médias européens de l'imposition d'un « conducteur » qui détruit villages et trésors architecturaux pour bâtir à leur place la cité fantasmagique du futur. Magda et Emil s'aiment, ils souhaitent avoir un enfant ; mais avant, ils doivent donner une tombe décente au martyr ! Malgré leurs efforts, son corps sera découpé sur la table

de dissection de l'hôpital. Peu après, Magda, prise en filature par la police, connaît le sort de Luca Marel. Elle mourra en silence, car il est défendu de pleurer, mais ce silence fait plus mal au lecteur que tous les cris des habitants du pays réunis. Cette histoire, qui s'inspire d'un fait réel (1), se déroule à Târgu Muresh, une petite ville de Transylvanie où Hongrois et Roumains, juifs et Allemands se retrouvent tous piégés par un système inhumain. Petits bureaucrates et chômeurs, femmes du monde, femmes perdues, infirmières, vendeuses, ouvrières n'ont que trois obsessions : ne mourir, se voir et, suprême utopie, fuir n'importe où, fuir la Roumanie et « l'effet Tchernobyl ».

Les messages politiques résonnent parfois de nulle à la qualité esthétique de certaines œuvres. Mais surgissent quelquefois, dans le vie d'une nation, des moments cruciaux où son essence même se trouve mise en question. C'est le cas aujourd'hui de la Roumanie. Alors, l'insoutenable légèreté d'être et d'écrire s'efface devant cet insoutenable effort pour exister dont témoigne la passion de Marie Mailat.

EDGAR REICHMANN.

* Marie Mailat, *S'il est défendu de pleurer, roman traduit du roumain par Alain Paruit, éditions Robert Laffont, 200 p., 95 F.*

(1) Au début des années 80, le journal intime d'un intellectuel, l'ingénieur Ursu, a été confisqué par la police secrète ; arrêté, libéré, il avait encore une fois disparu ; son corps fut rendu à la famille, par la police, horriblement mutilé.

TURQUIE

Reprise du procès des membres de l'organisation d'extrême gauche Dev Yol

Le procès des membres de l'organisation d'extrême gauche Dev Yol (Voie révolutionnaire), interdite en 1980 lors du coup d'Etat militaire de l'ex-général Evren, a repris mercredi 10 août à Ankara. Dev Yol est considérée comme l'une des principales organisations responsables du terrorisme qui sévissait à gauche comme à droite à la fin des années 70. Accusés d'avoir commis eux-mêmes des actes terroristes, une soixantaine de 723 inculpés sont toujours en prison. Les autres figurent au procès comme prévenus libérés ou vivant en exil. Une dizaine seraient morts en prison, certains

des suites de tortures subies sous l'état de siège.

Pour la première fois depuis le début de la procédure, il y a huit ans, la parole est à la défense. Lors de la dernière audience, en mai dernier, le procureur militaire du tribunal chargé de juger les personnes inculpées sous l'état de siège avait terminé la lecture de son réquisitoire, qui n'occupait pas moins de 10 000 pages. Il avait réclamé la peine de mort contre 74 des inculpés, des peines allant de cinq à quinze ans de prison pour une partie des autres, et demandé la relaxe pour environ 200. — (AFP.)

IRLANDE DU NORD : la nouvelle vague de violences

La révolte d'Ardoynne la catholique

Un membre de l'Armée nationale de libération irlandaise a été tué, mercredi 10 août, lors de l'attaque d'un poste de contrôle de l'armée britannique dans le sud de l'Ulster. Ce nouvel incident survient alors que la presse britannique s'interroge sur la signification de la récente vague d'attentats déclenchée par l'IRA, qui a fait six morts et plusieurs dizaines de blessés depuis le 1^{er} août en Irlande du Nord et sur le continent. Elle masquerait, selon le *Times* de Londres, une sourde lutte entre les dirigeants républicains, dont une partie seraient convaincus de l'échec de la lutte armée. Prévue de longue date, la récente série d'attentats aurait été soigneusement préparée par l'aile dure de l'IRA pour montrer qu'il fallait encore compter avec elle. La dernière nuit de violences qu'a connue Belfast, le 9 août, prouve qu'elle dispose toujours d'un soutien dans les ghettos catholiques les plus pauvres, toujours prêts à aller « casser du brit ».

BELFAST de notre envoyé spécial

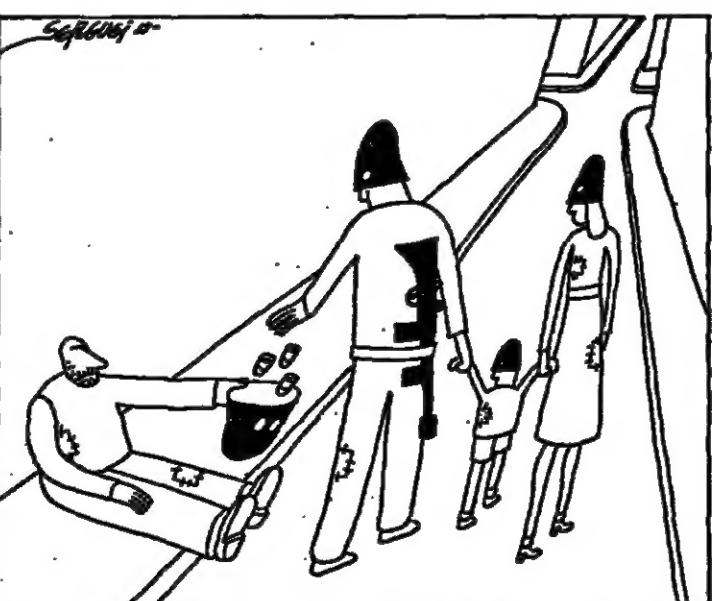
« Tant que l'Irlande ne sera pas libre, la seule attitude possible sera celle de la révolte. » Inscrit sur une échelle, *Waffles* (l'Aboyeur) donne un dernier coup de pioche à la nouvelle fresque murale qui « orne » le centre du quartier face à la permanence du Sinn Féin. Les couleurs toutes fraîches du combattant de l'IRA, brandissant son arme, suront du mal à sécher sous la pluie qui tombe en rafales.

Ardoynne est un lieu fait pour la tragédie. Avec son immense inscription à la peinture blanche qui s'étale comme un défi dans l'axe de l'entrée principale : « *This is free Ardoynne* ». Avec son allure de camp, ses rues et ses habitations trop rectilignes, balaayées par les caméras d'un poste de police de la Royal Ulster Constabulary (RUC), perché sur une butte, et transformé en forteresse informe de béton et de tôles ondulées. Avec sa ligne de démarcation, la mal nommée *Peace Line*, constituée d'une rangée de logements murés et de palissades d'acier, avec une population qui compte près de 70 % de catholiques, Ardoynne survit avec son ballet

d'hommes en arme, d'hélicoptères qui ne réveillent même plus les enfants, les fouilles au petit matin dans des maisonnettes abruptes de sommeil et de bière. Communauté butée, écorchée, soudée par « force », rabâchant de foyer en foyer les mots de Bobby Sands : « *Ils ne peuvent mettre une corde autour du cou d'une idée*. »

Sur le mur extérieur de la permanence du Sinn Féin, le « mémorial » — une plaque de marbre scellée — rappelle les noms des personnes originaires du quartier tuées depuis le début des « troubles » à la fin des années 60 : presque une centaine de morts, membres de l'IRA avec leur grade gravé, femmes, enfants.

Une vingtaine de familles franchissent tous les jours la porte grillagée du local du Sinn Féin pour se plaindre de l'état de leur logement, d'un retard de paiement des indemnités de chômage. Assis derrière un comptoir, le vieux Sam, le visage barbu et placide, note consciencieusement sur un grand registre les réclamations. Derrière lui, punaisé sur le mur, un grand poster « *IRA calls the shots* » rappelle que les lieux ne sont pas qu'un bureau de bienfaisance. L'IRA veille invisible sur Ardoynne, mais se nourrit de la



mière d'une population qui lui est tout acquise. Ce qu'exprime laconiquement un habitué du quartier : « *Un chômeur de plus, et c'est l'IRA qui récupère une recrue... payée par la Couronne* ! »

La machine infernale

A quelques minutes d'Ardoynne, *New Lodge*, autre enclave catholique de Belfast-Ouest, six mille habitants, 80 % de catholiques. Les gosses accumulent au milieu d'un terrain vague des morceaux de vieux pneus, des planches, des traverses, tout ce qui pourra être brûlé pour la prochaine manifestation. A la permanence du Sinn Féin, une jeune femme vêtue d'un long manteau triste demande timidement de l'argent pour payer le passeport de son enfant qu'elle a décidé d'envoyer

aux Etats-Unis. Le père, membre présumé de l'IRA, purge une peine de prison. Son allocation de chômage lui a été momentanément coupée.

Jeans fendus aux genoux, Rita et Digger, son mari, ont à peine vingt-cinq ans et deux enfants. Endetté, le couple touche 65 livres par semaine de l'office du chômage. Sans voiture, comme la plupart des habitants d'Ardoynne, ils descendent rarement en bus dans le centre-ville. Rita n'a jamais visité la Chaussée des Géants, à une heure de voiture de Belfast, où chaque Irlandais vient se ressourcer. Digger envisage d'aller travailler en Angleterre.

Pour joindre les deux bouts, Ardoynne tire les ficelles de la débrouille. De nombreux voisins de Rita bricolent les compteurs électri-

ques. Pour faire face à cette hémorragie d'énergie, la compagnie du gaz a fait installer chez les mauvais payeurs des compteurs à gaz à tiroir dans laquelle il faut glisser quelques pence pour faire rouler la bouilloire du thé.

Caméra, judas, couloir d'accès grillagé, l'entrée du « *Highfield* », un des sept clubs d'Ardoynne, est sévèrement filtrée. Le pub à l'inconfort et le parfum de malsain des saloons. Au mur, encadré, le « *Roll of Honour* », le « martyrologe » de l'IRA. Près du bar, une affiche annonce une « grande fête de la Charité ». Jeux de fléchettes, billards et copes de bière, mélodies des Beatles en sourdine détonnent difficilement l'atmosphère. Un homme claudique sur une béquille. Seul le barman se concentre avec des gestes amoureux sur la préparation de la Guinness. Bridie et Maura sont assises dans la pénombre. Agée de trente-sept ans, Bridie se souvient du vieux Ardoynne des années 60, où plusieurs familles s'entassaient « à seize-dix-sept personnes » dans un deux-pièces cuisine. Une seule école dans le quartier, un unique bulletin de vote par logement. « *Une catholique ne pouvait pas trouver de travail. Depuis que nous nous sommes soulevés, nous avons pris conscience que nous étions chez nous en Irlande. Nous avons conquis des droits... et des salles de bains*. » Bridie ne voit pas de solution à l'engrenage de la violence, sauf « si les protestants abandonnent leurs prérogatives ». Le départ des « *Brits* » et la réunification de l'Irlande ? « *Il y aurait tout d'abord un bain de sang, pendant un mois peut-être. Après, tout serait fini* », ajoute cette mère rebelle.

Plus âgée, Maura, fille d'un émigré italien, a été chassée dans son enfance avec sa famille du quartier pauvre protestant de Shankill. La nuit, elle rêve qu'elle traverse Shan-

kill Road « le canon d'un fusil sur la tempe ». « *Pour moi, explique-t-elle, les gens naissent sans religion. Ici, à Belfast, l'avenir d'un individu est décidé avant sa naissance*. »

« Y a-t-il une vie avant la mort ? »

Vers 2 heures, la lumière brille encore chez Ding-Dong, un grand diable au cheveux ras, une croix gammée tatouée sur l'avant-bras. Un carton de boîtes de bière largement entamé est posé sur la moquette. D'origine protestante, Ding-Dong a en un ancle abattu par l'IRA. C'était un membre de l'UDA, la milice protestante loyaliste. Son père s'était marié avec une catholique : à sa mort, les loyalistes ont empêché la famille d'assister à l'enterrement. Ding-Dong a tellement « souffert » que, aujourd'hui, « *il ne croit plus en rien* ». Une seule certitude pour lui : « *marité à une catholique, il lui est impossible de se reloger dans un quartier protestant. Ardoynne ne lui fait pas sentir sa « différence* ».

Snorer, lui, a eu un oncle tué par les loyalistes. Postier de nuit, il travaille dans une administration où la plupart des employés sont catholiques parce que les salaires y sont « *très bas* ». Snorer fait la distinction entre les protestants ultras, « *membres des milices, qui n'hésitent pas à tuer, recrutés, hélas ! dans les quartiers pauvres* », les protestants, qui participent aux « *marques* » par esprit de tradition, enfin les protestants « *ordinaires* » qui « *acceptent sa compagnie* ».

Patricia, la femme de Snorer, qui n'a pas bronché jusqu'ici, recroqueville dans sa robe noire, explose soudain. Bien que « *profondément nationaliste* », cette litane macabre l'écoeure : « *Y a-t-il une vie avant la mort à Belfast ?* »

RÉGIS GUYOTAT.

Politique

M. Le Pensec n'exclut pas de se rendre en Nouvelle-Calédonie avec M. Rocard avant la fin du mois d'août

M. Louis Le Pensec, ministre des DOM-TOM, a réaffirmé le mercredi 10 août que le dialogue FLNKS-RPCR associant aussi le représentant de l'Etat, qui a eu lieu ces derniers temps à Nouméa, pourrait « se poursuivre à Paris la semaine prochaine ».

Si ces entretiens ont lieu dans ces délais et aboutissent à un accord, le ministre des DOM-TOM n'exclut pas de pouvoir se rendre aux côtés du premier ministre avant la fin du mois d'août en Nouvelle-Calédonie.

La réunion du FLNKS, d'où devraient sortir les positions qu'il défendra finalement, se poursuivait jeudi. Sur place encore, le haut-commissaire, M. Bernard Grasset, s'est rendu mercredi à Canala, sur la côte est, et dans les tribus voisines. Dans cette zone marquée par de graves incidents il y a quelques semaines encore, M. Grasset a entendu les doléances et répondu aux questions de la population. Il a rencontré des militants indépendantistes et des partisans résolus de la Calédonie française. Le haut-commissaire a souvent été interrogé sur les

délais et les modalités d'indemnisation des nombreux dégâts provoqués par les troubles, dont un premier bilan a été dressé.

A New-York, le comité spécial de décolonisation de l'ONU a adopté, mercredi, à l'unanimité, au terme d'une courte séance, un projet de résolution qui encourage toutes les parties « à poursuivre leur dialogue et à s'abstenir d'actes de violence ». Pour la première fois depuis 1987, aucun représentant du FLNKS n'était présent devant le comité, et les débats ont été particulièrement modérés, ont souligné divers observa-

Le temps et le reste

Les jours qui viennent seront décisifs pour la concrétisation de l'accord dit de Matignon conclu le 26 juin dernier entre toutes les parties prenantes en Nouvelle-Calédonie. Faute de commencement perceptible de ce « passage à l'acte » ardemment souhaité par le premier ministre, la dynamique de Matignon ne pourrait que s'essouffier, voire sombrer dans la déliquescence. Plusieurs paramètres requièrent l'attention et décrivent l'évolution ou la stagnation du problème néo-calédonien. La sanction sera un succès ou un échec personnel pour M. Rocard.

Le facteur temps. — Déjà quelque peu malmené par des effets d'annonce suivis de débuts de mises en œuvre difficiles, d'invitables délais et des aléas de la discussion politique, en particulier au sein du FLNKS, le « plan de paix » du 26 juin ne peut plus, sans s'enliser, demeurer dans sa phase actuelle de réécriture partielle et de préparation de sa traduction référendaire.

Il est vrai que les problèmes de calendrier, souvent invoqués, n'ont pas eu jusqu'à présent que des incidences négatives sur le cours des choses. Bien au contraire. Le gouvernement s'est servi comme d'une arme légère mais persuasive du « facteur temps » auprès de M. Jean-Marie Tjibaou, responsable

des FLNKS, qui a fait de même à l'égard d'une partie de ses amis : il faut faire vite pour que les paroles deviennent des actes politiques et administratifs, des indemnités, une amnistie.

Mais cette stratégie du sablier, réversible par définition, entre maintenant dans sa seconde phase et la menace du « trop tard » remonte maintenant vers M. Tjibaou — tel est l'enjeu de la réunion du bureau politique du FLNKS qui durait encore le jeudi 11 août — et vers le premier ministre. Menace plus politique que strictement « technique » dans ce dernier cas, la fameuse date du 25 septembre (c'est aussi celle du premier tour des élections cantonales) pour le référendum peut sans doute être transgressée sans inconvénient majeur. Pas longtemps. On reconnaît dans l'entourage de M. Rocard qu'un référendum hivernal est difficilement envisageable. Quant à étirer le calendrier jusqu'à la zone des municipales de 1989, ce serait, par excellence, l'indice de l'enlisement.

Le contenu de la loi référendaire. — Le 25 septembre ou un peu plus tard, l'étape référendaire est de toute façon conditionnée par la mise au point consensuelle du texte actuellement soumis aux deux tiers du gouvernement avant de l'être aux

autorités calédoniennes et au Conseil d'Etat. Sur un point décisif, l'amnistie, l'avant-projet est pour le moment une coquille vide. Ce blanc devra être rempli au terme des discussions politiques qui doivent avoir lieu à Paris et que le ministre des DOM-TOM imagine — conviction ou optimisme de commande — pour la semaine prochaine.

Un autre chapitre important, la définition du corps électoral appelé à se prononcer ultérieurement, sur place, sur l'indépendance éventuelle du territoire, reste dans la copie du gouvernement inchangé et conforme à la lettre de l'accord du 26 juin.

Le FLNKS finira-t-il par s'en contenter, quitte à reporter avec succès ses exigences sur la date de ce scrutin d'autodétermination ? S'en tiendra-t-il au risque de faire capoter l'ensemble du dispositif, à ses exigences de restriction accrue du corps électoral, qui pourraient du reste entrer en contradiction avec le respect de la Constitution ? Telle est probablement une des inconnues majeures de la situation présente.

MICHEL KAJMAN.

Le bréviaire du candidat en huit cents fiches

« Ne soyez pas mégalomane »

On connaissait déjà la précision de l'apprenti bricoleur, l'ABC du baccalauréat ou les dix principes de la réussite aux grandes écoles. La collection des manuels de la culture en tranches, du savoir en fiches techniques et du prêt-à-appliquer, vient de s'enrichir d'un très sérieux Guide de la communication institutionnelle, publique et électorale conçu, avec un sens aigu de l'à-propos, par Majeure, une agence de conseil en communication grenobloise, à l'usage des candidats aux élections cantonales et municipales.

En « huit cents fiches, deux mille citations, mille adresses utiles, deux cents tableaux stratégiques », mêlant à de savantes digressions sur la théorie de la communication, des conseils d'un élémentaire bon sens, ce bréviaire balise jusqu'à la caricature le parcours du candidat, l'impact de l'opposition ou du soutien de la presse.

Parce que, aujourd'hui, « agir, c'est communiquer », affirment les auteurs de ces précieuses fiches, rien de ce qui est « verbeux » ne doit être laissé au hasard : depuis l'aménagement d'une permanence électorale à l'organisation d'une soirée « chansons françaises » avec le club du troisième âge, en passant par la conception de tracts, d'un journal municipal, ou l'animation d'une équipe de militants dévoués.

Rappelant, à toutes fins utiles, ce qui distingue la communication de la propagande, et le cadre législatif dans lequel s'exercent les fonctions d'élu, les fiches offrent parfois un petit

précis de démocratie : « La campagne électorale est une compétition, et non une guerre », « Méfiez-vous de vos certitudes », « Ne soyez pas mégalomane ». Une liste de « ce qu'il faut éviter à tout prix », « la fausse facture, le paiement en liquide, la délégation totale de signature ». Un portrait du trésorier de campagne idéal est d'ailleurs dressé — « discret, honnête, n'aimant pas dépenser l'argent », — le secrétaire doit avoir « la mémoire et un bon caractère », et les militants doivent maîtriser parfaitement la méthode, de la classe enthousiaste à la fin d'un meeting...

Quant à la panoplie du parfait candidat, elle comprend même le lot de citations éternelles, de Mémorables à Nietzsche, sans oublier les indispensables Coluche, Bernard Shaw, André Malraux ou Saint-Exupéry qui porteront l'envoie sur la famille, la religion, l'art, le sciences ou la vie politique. Notons en effet que les grand-messes RPR (le Christophe Colomb fut le premier socialiste. Il ne savait pas où il allait. Il ne savait pas où il se trouvait et tout cela aux frais des autres) et que Alexandre Sanguinetti réjouira les fins de banques socialistes orthodoxes : « La cantine, c'est le vichysme des temps de paix ».

P. R.-D.

* Guide de la communication institutionnelle, publique et électorale. 3 vol. 1 850 F. Majeure. Agence Rhône-Alpes, 2, rue de Belgrade, 38000 Grenoble. Tél. : 76-87-35-35.

Communication

En augmentation de 6,9 %

La redevance rapportera quelque 500 millions de francs de plus au service public

Le gouvernement semble avoir entendu les demandes pressantes de M. Jack Lang et de Mme Catherine Tasca : la redevance télévision augmentera en 1989 de 6,9 % si le Parlement en accepte le principe lors du vote du budget. Cette augmentation, confirmée le mercredi 10 août au ministère de la communication, portera la redevance à 541 F pour les propriétaires d'un récepteur couleur et à 356 F pour les détenteurs d'un poste en noir et blanc.

Même si l'augmentation d'une taxe parafiscale n'est jamais très populaire, les deux ministres se chargent de la communication la jugent nécessaire pour « doter » le service public de l'audiovisuel et stopper sa « dérive » publicitaire. Une chaîne publique comme Antenne 2 est financée à 70 % par la publicité, ce qui n'est pas sans conséquences sur une politique de programmes à la recherche de la plus grande audience pour concurrencer les télévisions privées.

M. Tasca et M. Lang souhaitent que A2 et FR3 retrouvent leurs missions de service public, se distinguant mieux des chaînes privées. L'augmentation de la redevance vient appuyer cette volonté politique. L'augmentation de 6,9 % devrait permettre d'effacer les effets de la baisse de la redevance décidée en 1986 par le gouvernement de M. Chirac. Le ministre de la culture et de la communication de l'époque, M. François Léotard, estimait que la privatisation de TF1 devait logiquement s'accompagner d'une diminution de la pression fiscale. Il avait alors supprimé la taxe sur les magnétoscopes et baissé de 6,5 % le montant de la redevance. Les 8,2 milliards de francs collectés en 1986 étaient tombés à 7,3 milliards en 1987 et à environ 7,2 milliards en 1988.

La redevance TV en Europe

Pays	Publicité sur chaîne publique	Redevance (1987) sur poste couleur (FF)
France	Oui	596 F
RFA	Oui	600 F
Belgique	Non	850 F
Danemark	Non	1 070 F
Espagne	Non	Non F
G.-B.	Oui	580 F
Grèce	Oui	Inclus dans fact. électricité
Irlande	Oui	620 F
Italie	Oui	500 F
Pays-Bas	Oui	590 F
Suède	Oui	740 F
Suisse	Non	916 F

La croissance de l'empire de M. Murdoch

L'acquisition de Triangle aggrave l'endettement de son groupe

Annulé en plein mois d'août, le nouveau coup de poker de M. Rupert Murdoch secoue fortement le petit monde de la communication. L'achat, pour 3 milliards de dollars, des éditions Triangle fait désormais de News Corporation un des géants américains du magazine au même titre que Time Inc., Condé Nast ou Hearst. De plus en instaurant la main sur le plus gros hebdomadaire de télévision américain, TV Guide, M. Murdoch dispose d'un atout de poids pour faire de ses six stations de télévision (Fox TV) un grand réseau national concurrent de ABC, CBS et NBC. News Corp. qui contrôle 70 % de la presse australienne, possède en Angleterre le Times, le Sun et News of the World, s'apprête à lancer quatre chaînes de télévision par satellite au-dessus de l'Europe, est devenu le plus grand groupe de communication mondial.

Mais la politique d'expansion continue de M. Murdoch commence à susciter nombre d'interrogations dans les milieux financiers. En cinq ans, l'homme d'affaires a multiplié par quatre la taille de son groupe en achetant coup sur coup la Twentieth Century Fox, les stations de télévision de Metromedia, l'éditeur Harper and Row et aujourd'hui Triangle. Après cette dernière acquisition, l'endettement de News Corp. devrait s'élever à quelque 7,6 milliards de dollars alors que la capitalisation boursière du groupe n'atteint que 5,2 milliards de dollars. Une disproportion que les observateurs de Wall Street jugent alarmante.

Jusqu'à présent, les acquisitions de M. Murdoch dégageaient assez

de cash flow pour couvrir largement les frais financiers, gagner la confiance des banques et générer de nouvelles lignes de crédit pour d'autres acquisitions. Mais cette remarquable mécanique est en passe de se gripper. Le réseau de télévision Fox a annoncé en juin 80 millions de dollars de pertes, beaucoup plus que prévu. De même, le remarquable santé de l'empire de la presse britannique (environ 200 millions de dollars de cash flow annuel) risque d'être entamée par l'ouverture de la télévision européenne par satellite. Avant d'être rentables, les quatre chaînes de M. Murdoch devront convaincre les téléspectateurs de s'équiper en antennes paraboliques et dépenser pour cela d'importants budgets de promotion.

Ces perspectives rendent les banquiers de M. Murdoch plus prudents. Le consortium qui financera l'achat de Triangle ne consentira qu'un crédit de 1,6 milliard de dollars. Pour trouver le complément (1,4 milliard de dollars), M. Murdoch doit se résoudre à vendre certains actifs. Il se débarrasse déjà des 6,8 % qu'il détient dans l'agence de presse Reuters pour 200 millions de dollars et a mis en vente une partie de son parc immobilier à Los Angeles, Londres et en Australie pour 500 millions de dollars. Mais, pour boucler son financement, le géant de la communication pourrait céder les 20 % qu'il détient dans le capital de Pearson, éditeur du Financial Times et nouveau propriétaire des Echos.

JEAN-FRANÇOIS LACAN.

Le sort de la Metro Goldwyn Mayer

M. Kerkorian cherche de nouveaux acheteurs pour le célèbre studio

M. Kirk Kerkorian n'a pas réussi son opération financière sur la Metro Goldwyn Mayer (le Monde du 13 juillet). L'homme d'affaires Burt Sugarman et les deux producteurs de Color Purple, Peter Guber et Jo Peters, qui devaient acheter 25 % de la célèbre compagnie hollywoodienne, ont brusquement rompu les négociations. M. Kerkorian ne touchera pas les 100 millions de dollars sur lesquels il comptait pour racheter son autre société de production, United Artists.

Il semble que, après avoir examiné de plus près ce qui restait de la Metro Goldwyn Mayer, les acheteurs aient jugé l'addition trop lourde. Le grand studio — deux fois vendu et racheté en vingt ans par

M. Kerkorian, avec de solides plus-values — ne possède plus qu'un catalogue de vingt-cinq films. Le reste (trois mille cinq cents titres) est entre les mains de M. Ted Turner. Certes, la MGM peut toujours se prévaloir de son célèbre « lion rugissant », mais le logo n'annonce plus autant de succès que par le passé. Le studio a certes produit récemment Willow, le dernier film de George Lucas, mais il est très nettement distancé au box office par les films de Paramount, Disney ou Twentieth Century Fox.

Surtout, la MGM semble très affaiblie par le départ des principaux responsables de production et le licenciement de quelque cent trente employés. Des coupes claires

que la direction affirmait nécessaires après la grève de cinq mois des scénaristes qui a asphyxié les studios hollywoodiens. Mais certains analystes estiment que la plupart de ces licenciements ont été décidés par M. Kerkorian pour faciliter la vente de la MGM.

Le milliardaire américain affirme poursuivre les négociations avec d'autres acheteurs potentiels. La MGM intéresse notamment Sony et Philips. Les deux firmes phonographiques cherchent en effet à racheter, pour appuyer le lancement de leur disque compact vidéo, un grand studio qui leur fournirait à la fois un catalogue de films et une image de marque dans le cinéma.

J.-F. L.

Fondateur de la société des Océanistes

Le RP Patrick O'Reilly est mort

Le RP Patrick O'Reilly est mort le 6 août dernier, à l'âge de quarante-huit ans. Ce père mariste a consacré toute sa carrière à l'étude des mondes de l'Océanie. Fondateur avec le pasteur Maurice Leenhardt de la Société des océanistes, membre de l'Académie des sciences d'outre-mer, chevalier de la Légion d'honneur, il a publié des travaux sur Tahiti, Wallis et Futuna, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides (aujourd'hui Vanuatu), la Nouvelle-Guinée et les Îles Salomon.

Dans ses recherches sur la Nouvelle-Calédonie, il a notamment étudié chez les Canaques la conception mythique de leurs relations avec la terre : cet attachement profond est au cœur du problème canaque aujourd'hui encore. Avant la Seconde Guerre mondiale, il avait dirigé la Réunion des étudiants, ce centre situé au 104, rue de Valenciennes, qui avait fréquenté le jeune François Mitterrand, alors étudiant à Paris. Le président de la République a adressé un télégramme de condoléances aux proches de M. O'Reilly.

P. de B.

● Vacances terminées pour M. Rocard. Les vacances en Suède de M. Michel Rocard se sont terminées le mercredi 10 août au soir. Avant son départ, le premier ministre a rencontré le chef du gouvernement suédois, M. Carlsson. L'entretien, selon ce dernier, a porté sur les questions économiques internationales, la situation générale en Europe, le souhait de la Suède de se rapprocher de la Communauté économique européenne.

● M. Soisson chez M. Barre. — M. Jean-Pierre Soisson, ministre du travail, rendra visite, à la fin du mois d'août, à M. Raymond Barre, dans la ville de ce dernier à Saint-Jean-Cap-Ferrat (Alpes-Maritimes). M. Soisson, ministre d'ouverture dans le gouvernement Rocard, est un bariste convaincu. M. Barre ne l'avait pas dissuadé d'entrer dans ce gouvernement. M. Barre a indiqué, le jeudi 11 août, qu'il s'agit d'une « pure et simple rencontre de vacances ».

● Le trophée du civisme. — Le Centre d'information civique a annoncé, récemment, que la commune de Bailleul (Nord) a remporté le « trophée du civisme », lors du second tour des dernières élections législatives. Cette distinction, qui récompense la plus forte mobilisation électorale dans les villes de plus de 9 000 habitants, a été remise à la municipalité socialiste, qui a enregistré un taux de participation de 83,3 % lors de ce scrutin.

Les centristes et l'extrême droite

M. Barrot invite l'opposition à changer son attitude face au FN

M. Jacques Barrot, secrétaire général du CDS, invite l'opposition, dans un entretien accordé à Paris-Match, daté 19 août, à « clarifier son attitude » face au Front national. « Nous allons élaborer une charte municipale qui sera la base de nos alliances. Les adeptes de la ségrégation et de l'exclusion du point de vue de l'action sociale et de l'urbanisme devront choisir (...) Les élections municipales vont permettre la clarification des positions vis-à-vis des extrêmes. La droite à l'égard de l'extrême droite, le PS par rapport au PC », déclare-t-il.

Le 31 juillet dernier, M. Le Pen avait souhaité des listes communes RPR-UDF-FN aux élections municipales. Le 5 août, M. Pasqua avait affirmé qu'il n'y aurait, au RPR, « ni accord national ni accord local avec le Front national », mais, avait-il ajouté, « si dans telle ou telle ville, certains de nos amis considèrent qu'ils doivent prendre un ou deux membres du FN sur leurs listes, ce sera à eux d'apprécier la situation et ensuite de l'expliquer ».

M. Yvon Briant (CNI) : le FN n'a aucune envie de s'allier à la droite modérée

M. Yvon Briant, secrétaire général du Centre national des indépendants et paysans (CNI), qui a récemment soumis aux élus-majors des partis de l'opposition — « du CDS jusqu'au Front national » — un projet de charte commune (le Monde du 6 août), estime, dans un entretien accordé au Quotidien de Paris du mercredi 10 août, que « l'union de la droite est indispensable pour constituer un pendant conservateur, libéral, ou polo social-démocrate, qui s'organise depuis 1984, autour du PS ».

Expliquant la défaite de M. Jacques Chirac à l'élection présidentielle par « la division et la culpabilisation de la droite », M. Briant souhaite l'union de la « droite modérée » avec le Front national, à condition que ses dirigeants « évitent le terrible soupçon qui pèse sur eux, de racisme et d'antisémitisme ». « S'ils refusent, précise l'ancien député, je souhaite que les candidats locaux du Front national s'engagent sur ces thèmes. Et qu'ainsi l'union de l'opposition se réalise sur le terrain ». Selon M. Briant, les dirigeants du Front national n'ont en réalité « aucune envie de s'allier à la droite modérée » pour « ne pas dévaloriser leur fonds de commerce ». Leurs « appels à l'union » ne sont, ajoute-t-il, que « pure tactique ».

Un appel solennel à l'opinion le 5 octobre prochain

Cinq mille handicapés mentaux aux Tuileries

Cinq mille handicapés mentaux clameront, le 5 octobre prochain, dans le jardin des Tuileries à Paris : « Dites-moi bonjour ! ». L'Union nationale des associations de parents d'enfants inadaptés (UNAPEI), qui regroupe six cent cinquante familles, organisera cette journée d'action au lendemain de la rentrée parlementaire pour démontrer à l'opinion et aux pouvoirs publics le rôle économique et social joué par les handicapés mentaux dans la société.

Le nouveau gouvernement a pourtant multiplié les gestes significatifs envers les handicapés. Le président de la République a adressé un message aux deux mille participants du dernier congrès de Marseille, les 11 et 12 juin dernier. Par ailleurs, la création d'un secrétariat d'Etat aux personnes handicapées confié à M^{me} Catherine Trautmann puis à M. Michel Gillibert a été bien accueillie. « Ces gestes traduisent une volonté politique, remarque M. Gobet. Mais nous attendons des mesures concrètes. »

L'intégration par le travail

La première mesure indispensable concerne l'épargne. Il s'agit, pour la personne handicapée, de constituer, à partir des revenus de son travail, un pécule lui permettant de subvenir à ses frais d'hébergement. Toutefois, cette épargne ne doit pas servir de prétexte à la collectivité pour se désengager en refusant la suite d'accorder certaines allocations. Autre revendication de l'UNAPEI : la création de quinze mille places dans les centres d'aide par le travail, les CAT, très appréciés par les familles de handicapés mentaux. « Le CAT est une structure qui contribue à l'épanouissement, à la promotion personnelle et sociale de la personne handicapée », affirme M. Gobet. L'UNAPEI demande aussi la planification de trois mille nouvelles places par an dans les CAT afin de répondre au flux de jeunes handicapés âgés de vingt ans qui quittent une structure d'enseignement pour un centre de travail.

Longtemps méconnus, parfois contestés, les CAT semblent la solution idéale pour l'UNAPEI. Ils permettent aux handicapés de travailler, de bénéficier d'un encadrement psychologique et de réduire le coût

qu'ils représentent pour la collectivité. Sans ces centres d'aide par le travail, les handicapés devraient retourner dans leurs familles au risque d'y perdre leurs acquis professionnels, être placés dans des foyers ou dans des structures hospitalières souvent psychiatriques, comme il y a trente ans. « Les CAT sont uniques en Europe, dit M. Gobet. En les confortant maintenant en France, on prépare l'avenir. »

L'UNAPEI réclame aussi des maisons d'accueil pratiquant des activités d'éveil pour prendre en charge les personnes gravement atteintes. En réponse au problème des handicapés âgés dont le vieillissement est souvent précoce, l'association propose un système de mise à la retraite progressive.

L'UNAPEI n'ignore pas que toutes ses revendications se heurtent à des problèmes budgétaires, mais pense que ceux-ci pourront être résolus : « Le gouvernement doit montrer qu'il est prêt à des sacrifices pour faire des handicapés, une de ses priorités nationales », affirme M. Gobet. L'argument économique n'est pas tout. Le sauvetage de certaines valeurs, comme la tolérance et l'acceptation de l'être différent, n'est pas moins importante.

THIERRY BILLARD.

MÉDECINE

Aux Etats-Unis

Une nouvelle molécule anti-SIDA est expérimentée sur une cinquantaine de malades

Pour la première fois, une molécule qui a été synthétisée par génie génétique pour lutter spécifiquement contre le SIDA est expérimentée sur l'homme. L'Institut national contre le cancer (Washington) a annoncé, le mercredi 10 août, que cette expérience venait de commencer sur une cinquantaine de malades.

La molécule utilisée, le s-CD4, est une reproduction de synthèse du récepteur (CD4) des cellules blanches - les lymphocytes T4 - qui sont les premiers cibles du virus du SIDA et bloquer ainsi la région sur laquelle se fixent habituellement les lymphocytes. Ceux-ci sont responsables de la défense immunitaire de l'organisme. Ce qui explique que, lorsqu'ils sont contaminés par le virus, le malade dépourvu de défense est victime de nombreuses infections qui peuvent entraîner la mort.

Le s-CD4 utilisé a été synthétisé par génie génétique par le laboratoire Genetech Inc. (San Francisco). D'autres firmes étudient actuellement une molécule s-CD4 : Smith Kline and French (Pennsylvanie), Biogen (Massachusetts) et Genelabs (Californie).

Jusqu'à présent, les traitements utilisés chez les patients atteints de SIDA faisaient appel à des médicaments différents : inhibition de la multiplication du virus, comme l'AZT, ou stimulation du système immunitaire. Ici, on espère pouvoir neutraliser le virus dans le sang avant qu'il n'ait pu infecter ces premières cellules-cibles.

(Publicité)

S.M.S.

MUTUELLE "Santé, Mutualité, Solidarité"

appartenant à la F.N.M.F.

11, rue du Docteur Heulin - 75017 PARIS

COMPLÉMENT MALADIE

Pour les personnes handicapées, leur famille et les professionnels des établissements (nouveaux tarifs).
100 % du ticket modérateur + forfaits (optique, dentaire, soins blancs, prothèse auditive et fauteuil roulant).

ÉPARGNE-HANDICAPS

Ce contrat d'épargne est destiné à permettre aux personnes handicapées de se constituer une épargne.
Il est le garant de leur autonomie financière et leur assure des moyens d'existence supplémentaires.

(1) 42.28.41.46

Un camp de jeunes dans le Marais poitevin

Écologie franco-allemande

SAINT-HILAIRE-LA-PALUD de notre envoyé spécial

Le quartier général du « premier camp écologique franco-allemand » a été installé à la diable au bord du terrain de football communal, dans un environnement fort peu naturel. C'est que le Marais poitevin, où abondent les canaux, se montre avare en eau potable. On a donc planté les tentes maraboutes à proximité des vestiaires du stade pour bénéficier des installations sanitaires. Les jeunes Allemands du Bund Naturschutz (équivalent allemand de la Fédération française des sociétés de protection de la nature) ont tout de même donné une touche « école » à l'ensemble en installant dès leur arrivée une « douche écologique » - une simple poubelle de plastique placée sur un échafaudage et alimentée en eau chaude par des panneaux solaires.

Deux sensibilités

Dans les sous-camps, en revanche, on vit au vert, et les feux de camp allumés chaque soir rappellent qu'il s'agit avant tout d'un rassemblement scout. A Saint-Hilaire-la-Palud (Deux-Sèvres), « capitale du marais sauvage », se sont retrouvés pour une quinzaine « verts » une centaine de jeunes de toutes provenances : scouts de France venus de Bellac (Haute-Nouvelle), Trappes (Yvelines) et Niort (Deux-Sèvres) ; scouts catholiques allemands de Landau (Rhénanie), de Paderborn (Westphalie) et militants du « Bund » de Bavière. L'idée de ce camp, naturellement parrainé par l'Office franco-allemand pour la jeunesse, est née l'an dernier en RFA à l'occasion de l'Année européenne de l'environnement. Pomme de discorde entre la

France et l'Allemagne, la protection de l'environnement méritait une rencontre, et ce premier camp prouverait que les jeunes peuvent se retrouver là où les adultes divergent.

Voire. Le camp de Saint-Hilaire-la-Palud a fidèlement reproduit les clichés traditionnels entre les sensibilités « germanique » et « latine ». D'emblée, l'intitulé même de l'opération marque une nuance : pour les Allemands, il s'agit d'un « écolager » ou camp écologique ; pour les Français, on se contentait d'annoncer un « camp nature », qui ne peut effaroucher personne. Cette distinction entre l'écologie, à la fois science du milieu et mouvement militant, et l'amour de la nature, dans la tradition qui va de Rousseau à Baden-Powell, a constamment fait planer un malentendu sur les activités du camp. Les scouts français étaient venus pour faire leur « B.A. » (bonne action) à l'égard de Dame Nature. Les scouts et écolos allemands s'attendaient à une sorte d'université d'été où l'on viendrait acquiescer des arguments pour le combat écologique.

D'où, par exemple, l'étonnement de Berthold Bredt, le responsable du « Bund » bavarois, de constater que seulement deux scouts français ont assisté à son exposé sur les déchets nucléaires, et encore pour défendre - ô sacrilège ! - le principe de l'énergie nucléaire ! Même indifférence des jeunes Français à l'égard des menaces sur la couche d'ozone ou pour le Waldsterben (dépeuplement des forêts) provoqué par les pluies acides.

Côté allemand, les réticences ont porté sur les buts de certains chantiers de terrain. D'accord pour remettre en eau une ancienne tourbière où fleurissent encore l'orchidée et l'utriculaire - une plante aux racines aquatiques

carnivores. Mais pas d'accord pour défricher un sentier de randonnée pédestre que les paysans veulent large comme un tracteur afin d'y pulvériser des herbicides chimiques ! Pas d'accord non plus pour nettoyer les berges des « conches » et « rigoles » du marais, si c'est seulement pour préparer le terrain de la course des « vingt-quatre heures à la rame » organisée par le Syndicat d'initiative de Saint-Hilaire-la-Palud. « Il nous a fallu beaucoup de persuasion pour leur apprendre le Marais poitevin, explique Yves Gauthier, l'objectif de conscience au service du parc naturel régional. Ils ne comprennent pas que la nature, ici, est le résultat de l'action de l'homme et qu'elle doit être entretenue pour conserver son aspect sauvage. »

Quant aux scouts français, habitués de longue date à jouer les « coureurs de bois », ils ont ironisé sur « ces soi-disant écolos qui n'ont même pas de tente - il a fallu leur en prêter et même les installer - et qui coupent du bois vert pour faire du feu ». Ils ont été déçus, en revanche, que la cuisine biologique pouvait être gastronomique, à condition qu'elle soit faite par Klaus, un grand scout allemand écolo-barbu, portant salopette à la Coluche et sandales à semelle « bio ». Et ils ont découvert que certains canons « français » se chantaient aussi en allemand, ce qui a permis des chorales communes autour du feu.

Surmontant de bon gré leurs interrogations, scouts et écolos allemands se sont mis au travail sur les chantiers « nature ». « Ils ont très bien travaillé », concluent les responsables scouts de Niort, puissance invitante. S'il y avait autant de distance entre la théorie et la pratique écologistes qu'entre la France et l'Allemagne, le rapprochement franco-allemand serait l'affaire de quinze jours.

ROGER CANS.

Algues et insectes infestent la lagune

Venise asphyxiée

Venise. - La cité des Doges vit l'un de ses étés les plus dramatiques : faisant déjà difficilement face à l'invasion de millions de touristes, elle est asphyxiée par les algues et les insectes.

Depuis quelques semaines, une odeur nauséabonde d'œuf pourri flotte sur toute la lagune. Le vaste dépôt qui sont les eaux de Venise, où s'accumulent depuis des dizaines d'années déchets industriels et urbains, ainsi que les engrais, qui multiplient les apparus d'azote, a favorisé la prolifération d'algues vertes de l'espèce « ulva rigida ». Certaines atteignent la taille d'un drap et leur densité est d'environ 50 kilos par mètre carré. La lagune entière en contiendrait un million de tonnes.

Ces algues pompent l'oxygène de l'eau, qui devient blanchâtre, et dont la surface se couvre de centaines de poissons et crustacés morts asphyxiés par l'effet de « serre ». Ces derniers jours, la température de l'eau de la lagune atteignait 30 degrés à cinq mètres de profondeur. La mort des poissons a une conséquence : la prolifération des larves dont ils se nourrissent habituellement.

Ces petits insectes gras ont fait leur apparition massive en 1985. Passant leur brève vie à se reproduire, ils s'agglutinent par milliers sur les plafonds des maisons, sur les fenêtres, qu'ils obscurcissent, sur les pistes de l'aéroport rendues impraticables à certaines heures, dans les gares où les trains patient sur les rails envahis d'une véritable « confiture ». « Nous estimons les larves à environ 35 000 au mètre carré, alors qu'aux Etats-Unis le seuil d'alerte a été fixé à 4 000 », précise M^{me} Rosa Lamanuzzi Carbone, conseillère municipale chargée de l'environnement.

Depuis 1985, une « technique d'urgence » a été mise au point. Des projecteurs très puissants attirent les insectes vers de grandes moustiquaires blanches installées dans des endroits déserts de la lagune. Là, un hélicoptère les inonde de poudre de pyréthre, un puissant insecticide. Les couches de larves mortes attoi-

gnent jusqu'à 30 centimètres. Mais il ne s'agit que de mesures conjoncturelles, qui n'éliminent qu'une partie des insectes et ne changent rien au problème de fond.

Une énorme éponge

Le combat contre les algues semble être tout aussi improvisé. Depuis avril, quatre machines « mange-algues » opèrent dans la lagune. Ces sortes de moissonneuses marines, mises au point par le Consortium Venezia Nuova - concessionnaire depuis trois ans des travaux de sauvetage de Venise et de son bassin - ramassent environ 500 tonnes d'algues par jour. L'intervention, chère, est jugée « ridicule » par les écologistes.

Cet été, la forte chaleur est survenue au moment où se produisait un phénomène peu fréquent de « stagnation » de la marée. Le processus de décomposition de la biomasse s'est alors accéléré, dégageant cette odeur nauséabonde de soufre et d'œuf pourri ; en fait, de l'hydrogène sulfuré.

Une photo d'un gondolier portant un masque hygiénique a fait beaucoup de bruit. C'était, en fait, un « faux » réalisé par un photographe. Les hôpitaux de la ville ont reçu des dizaines d'appels de Vénitiens se plaignant de problèmes respiratoires, de nausées et de rougeurs aux yeux. Ils signalaient que dans leurs maisons, les objets en argent noircissent, les bijoux et stylos en or rouillent, et que les carreaux des salles de bains se couvrent de taches jaunes.

Le cri des Verts - « Nous sommes horrifiés ; c'est un véritable effondrement écologique » - n'est pas très éloigné du rapport présenté au gouvernement fin juin par le ministre de l'environnement, M. Giorgio Ruffolo. « De longues années de décharges industrielles plus ou moins contrôlées, de déversement de déchets urbains et agricoles ont transformé les fonds de la lagune en une éponge asphyxiante hautement polluante », écrivait-il notamment. - (AFP.)

Drogue

Des établissements menacés de fermeture

Le ministre de l'intérieur, M. Pierre Joxe, rappelle à tous les préfets, dans une note envoyée le mercredi 10 août, qu'ils peuvent « ordonner la fermeture administrative des établissements et lieux ouverts au public en cas d'infraction à la législation sur les stupéfiants ». Selon la loi du 31 décembre 1987, les préfets pourront fermer ces établissements pour une période de trois mois, s'ils constatent des délits de production, trafic, détention, offre, cession ou usage de drogue.

Espace

Test réussi pour la navette

Retardé à cinq reprises, l'essai d'allumage simultané des trois moteurs principaux de la navette spatiale Discovery a finalement eu lieu le mercredi 10 août. Les trois moteurs ont fonctionné pendant plus de vingt secondes et, sous réserve d'études approfondies des enregistrements, le test a été un plein succès.

La préparation de la mission de Discovery passe maintenant, en principe le 18 août, par l'allumage d'un propulseur d'appoint artificiellement déformé. C'est la déformation d'un point de ces propulseurs qui avait entraîné en janvier 1988 l'explosion de Challenger et l'arrêt des vols de navettes.

Les propulseurs ont été depuis redessinés et testés avec succès dans des conditions normales. Pour le test du 18 août, on créera des défauts techniques dans un propulseur afin d'évaluer les marges de sécurité. Il faudra aussi réparer une minuscule fuite de carburant dans

REPÈRES

L'un des moteurs, dont l'origine reste mystérieuse. Les techniciens espèrent pouvoir le faire en s'installant dans la soute de la navette. S'ils y arrivent ainsi, la mission reste envisageable pour octobre. Sinon, il faudra ramener la navette dans son hangar d'assemblage, ce qui entraînerait deux mois de retard.

Droits de l'homme

Une série de concerts d'Amnesty International

Bruce Springsteen, Peter Gabriel, Sting, Tracy Chapman et Youssou N'Dour vont participer, en septembre, à une série de concerts internationaux célébrant le quarantième anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme (10 décembre 1948). Cette tournée est organisée par la Fondation des concerts pour les droits de l'homme, de New-York, pour le compte d'Amnesty International.

Les concerts commenceront à Londres le 2 septembre, puis continueront pendant plus de six semaines dans une vingtaine de villes d'Europe, d'Afrique, d'Asie et d'Amérique. Dans chaque pays, des artistes locaux rejoindront les cinq vedettes de la tournée. Celle-ci sera à Paris les dimanche 4 et lundi 5 sep-

tembre, à 18 heures, au Palais omnisports de Bercy. A chaque concert, la Déclaration universelle des droits de l'homme sera distribuée aux spectateurs, qui seront invités à la signer. Les signatures seront communiquées, le 10 décembre, aux gouvernements du monde entier. Avec cette campagne, Amnesty International compte mobiliser de nouveaux militants et sensibiliser l'opinion publique.

Spéléologie

Cent jours hors du temps

Une spéléologue de trente-deux ans, Véronique Leguen, est descendue, mercredi 10 août, dans l'avenue du Vallat noir, près de Millieu (Aveyron). Elle va y passer cent jours, coupée du monde, sans montre ni rien qui puisse lui faire perdre conscience du temps qui passe. L'objectif de cette expérience est d'étudier comment le rythme biologique interne se désynchronise du temps réel. Le responsable scientifique de l'expérience est le spéléologue français Michel Siffre, qui passa lui-même deux cent cinquante jours sous terre en 1972. Véronique Leguen, qui a emporté une tonne et demie de vivres, de nombreux livres et un animal en peluche pour lui tenir compagnie, portera sur elle des capteurs (température, tension, rythme cardiaque) dont les indications seront en permanence transmises à la surface.

LA BOURSE EN DIRECT

LE MONDE DE LA BOURSE

Suivez en direct l'évolution des cours de la Bourse

BOURSE

36.15 LEMONDE

CRÉATEURS D'ENTREPRISES

VOTRE SIÈGE SOCIAL A PARIS A PARTIR DE 180 HT PAR MOIS

Réception et réexpédition du courrier

Permanence téléphonique

Permanence télé

Rédaction d'actes et constitution de sociétés.

GEICA/42-96-41-12

55 bis, rue du Louvre, 75002 Paris

Société

Après l'annulation des promotions décidées par M. Pandraud

Le problème des nominations de policiers sera réglé « avec la plus grande rigueur »

Le ministre de l'intérieur, M. Pierre Joxe, souhaite clarifier rapidement la situation née de l'annulation par le tribunal administratif de Paris du tableau d'avancement de cent vingt-neuf commissaires promus par M. Robert Pandraud en juin 1986. Selon son cabinet, M. Joxe a demandé à ses services d'agir « avec diligence » qu'il a en effet été associé à la décision du tribunal administratif (le Monde du 11 août).

L'une des hypothèses envisagées serait de confirmer les cent vingt-neuf commissaires dans le grade qui leur a été octroyé il y a deux ans, tout en ajoutant à la liste les sept fonctionnaires qui avaient été exclus du tableau par M. Pandraud à son arrivée place Beauvau et remplacés par des policiers proches du RPR. Rectifiant le tableau d'avancement publié le 19 mars 1986 par les services de M. Joxe, M. Pandraud avait

ainsi promu MM. Yves Majorel, alors membre de son cabinet et aujourd'hui directeur de la sûreté publique à Monaco; Louis Kerbois, directeur du SRPJ d'Alger; Michel Arzel, commissaire du V^e arrondissement de Paris; Jean Le Gac, également membre à l'époque du cabinet de M. Pandraud; Guy Legris, détaché à la mairie de Paris; Démétrius Dragac, adjoint du directeur des polices urbaines à Bastia et Pierre Thomas, à l'époque à Nouméa.

Avant été rayés de la liste MM. Pierre-Jean Vallier, directeur départemental des polices urbaines à Nouméa; Jean-Claude Cortes, directeur des renseignements généraux en Nouvelle-Calédonie; Sylvain Amaral, en poste à Abidjan; Yvan Delon, alors en fonctions à Chalon-sur-Saône, dans le département d'élection de M. Joxe; Jacques Doucet, détaché à l'EDF; Guy Pargem, au service central des CRS, et Bernard Antenn, l'un des responsables du Syndicat national des commissaires (minoritaire), et le seul, également, des fonctionnaires

concernés à avoir porté l'affaire devant le tribunal administratif. A l'exception du commissaire Doucet, les six autres avaient, en tout état de cause, obtenu une promotion en 1987.

Pour le Syndicat des commissaires et des hauts fonctionnaires, l'organisation majoritaire, le règlement de ce dossier doit s'inscrire « dans un cadre respectant aussi bien le droit que la dignité des fonctionnaires concernés et la bonne marche des services de police ». Le syndicat, qui avait été associé par M. Joxe aux premières promotions sans s'émouvoir de la rectification apportée ensuite par M. Pandraud, souhaite que cette affaire ne fasse pas l'objet de « polémiques nuisibles à l'efficacité et au renom de la police nationale ».

Le Syndicat national des commissaires estime, pour sa part, que le jugement du tribunal administratif sanctionne « une pratique administrative, contraire à la fonction publique, qui s'appuie sur la cooptation, le népotisme et l'esprit de clan ».

CORRESPONDANCE

Autour de l'affaire Jobic

En marge de l'affaire Jobic (le Monde du 10 août), M. Daniel Duglery, secrétaire général du Syndicat des commissaires de police et des hauts fonctionnaires de la police nationale, a écrit au président de la République pour lui demander de « mettre fin à la solitude du juge d'instruction ». La publication de cette lettre, dans nos éditions du 29 juillet, a suscité la réaction de M. Alain Chénier, inspecteur principal de police, secrétaire de la CFBT-Police du Nord, et de M. Didier Gallot, juge d'instruction au tribunal de grande instance des Sabes-d'Olonne (Vendée).

Il faudrait rappeler à M. Duglery, écrit M. Chénier, que, si les dispositions pénales en vigueur attestent de la présomption d'innocence dévolue à toute personne inculpée, il existe aussi un article de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen d'août 1789, le neuvième, qui pro-

clame que « tout homme est présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable ». C'est-à-dire jugé par un tribunal ayant seul qualité pour en décider (ce texte est affiché dans tous les commissariats de France).

Or la plupart des affaires policières quotidiennes conduisent à l'interpellation de femmes et d'hommes qui n'auront pas à être inculpés avant d'être jugés. Ces cohortes de justiciables ordinaires ne bénéficient donc pas du vénéral secret de l'instruction, et chaque jour des commissaires de police de notre beau pays livrent en pâture aux canards locaux les identités et adresses de ces personnes. Et cela sous le prétexte fallacieux de vouloir rassurer l'opinion, quand cette pratique ne fait qu'alimenter son fameux sentiment d'insécurité!

La présomption d'innocence n'est donc pas seulement bafouée par certaines pratiques journalistiques dont l'affaire Jobic nous a effectivement donné l'illustration la plus écorchée, mais également par celle des responsables de notre police nationale (...). Mais, enfin, l'affaire Jobic aura eu un mérite: celui d'inciter les commissaires de police eux-mêmes à exiger la création de juridictions d'inculpation! Robert Badinter n'a pas dû en revenir.

M. Gallot, quant à lui, estime que, depuis le début de l'affaire Jobic, nous entendons des propos inadmissibles tenus par certains membres du Syndicat des commissaires de police, notamment lors de la manifestation de la place Beauvau, fin 1987. J'observe, ajoute-t-il, que le juge Hayat, dont la défense publique n'est relayée par personne, respecte rigoureusement les règles du code de procédure pénale, en observant un silence total malgré les attaques inadmissibles dont il est l'objet.

Sur le fond, M. Gallot craint que l'analyse de M. Duglery ne traduise

une méconnaissance parfaite de la réalité des rapports qui existent entre magistrats, enquêteurs et chefs de leur vie de famille, de leur situation financière, s'efforçant de lutter avec nous contre la délinquance sous toutes ses formes, et ceux qui ont choisi d'autres voies et d'autres fonctions. C'est une ambiguïté détestable qui serait ainsi levée, cela permettrait que cesse d'apparaître cette opposition parfaitement illusoire et factice entre juges et policiers.

Enfin M. Gallot demande aux commissaires de police de laisser faire le juge Hayat: respectez les règles d'organisation judiciaire et celles du code de procédure pénale, cessez de vous comporter comme l'ont fait déjà certains qui croyaient, eux aussi, venir en aide efficacement à leurs amis. Vous ne faites que jeter des doutes supplémentaires dans nos esprits et vous nuisez en fait au commissaire Jobic (...). Les enquêteurs des services de SRPJ savent, eux, les lourdeurs, pertes de temps, gages d'inefficacité totale, qu'impliquerait la mise en œuvre de réformes précipitées et mal préparées de l'instruction.

Une opération de l'ex-FLNC dans les studios de RCI

BASTIA de notre correspondant

Cinq minutes avant la diffusion du journal de 18 h 45 de la station de radio privée RCI (Radio-Corse internationale), une jeune femme a sonné à la porte des studios, situés rue Napoléon, en plein centre de Bastia. Elle était suivie de deux hommes portant des cagoules et armés. Ceux-ci, après avoir ligoté les quatre personnes présentes, ont diffusé un texte enregistré sur cassette en langue corse identique à celui des tracts distribués par un groupe de huit hommes se réclamant de l'ex-FLNC, le 4 août dernier, lors d'une opération dans le train reliant Calvi à Bastia (le Monde du 6 août).

Dans son message, l'ex-FLNC se félicite d'avoir favorisé le dialogue politique par l'instauration d'une trêve de ses actions militaires. « Nous avons ouvert la voie d'un règlement politique global. Nous ferons tout pour aller le plus loin possible dans la recherche de cette solution », déclare l'organisation dissoute, qui précise que son « attitude, dans l'avenir, sera fonction des décisions et des actes politiques du gouvernement ».

M. C.

« Protestation contre des atteintes aux droits de l'homme ». — Le collectif Per u passe, qui regroupe plusieurs syndicats et associations de gauche, réuni le lundi 8 août à Ajaccio, a protesté contre « les atteintes répétées aux droits de l'homme à l'égard des prisonniers politiques corses ». Le collectif demande « le regroupement dans le même quartier de détention de l'ensemble des détenus corses, l'amélioration du régime de détention (...), la levée de toute censure, la possibilité d'une défense collective et cohérente, l'accélération des procédures d'instruction, le renforcement des mesures d'assignation à résidence ainsi que le retrait des affiches d'avis de recherche ».

Alarmes et nuisances sonores

Dans un communiqué publié le mercredi 10 août, la direction des libertés publiques du ministère de l'intérieur précise que les alarmes sonores destinées à protéger du vol les véhicules, les commerces et les habitations peuvent, dans le cas où elles « se déclenchent à tout propos et polluent le voisinage », donner lieu à des amendes allant de 600 à 1 300 francs.

Le communiqué met les usagers en garde contre les « alarmes fantaisies » qui n'ont pas reçu l'agrément du ministère de l'intérieur et rappelle que « la durée d'émission du système sonore doit être limitée à trois minutes au maximum » (trente secondes lorsqu'il s'agit d'un véhicule). Le ministère indique que, en dehors des établissements « particulièrement exposés » (banques, bijouteries, armureries, galeries d'art, etc.), l'autorisation d'installer une alarme n'est accordée aux particuliers que dans certains cas (notamment, de la situation géographique du bien à protéger).

Décès

— La Direction des musées de France et la Réunion des musées nationaux ont le regret de faire part du décès, le 2 août 1988, de

M^{me} Germaine BARNAUD, chevalier de la Légion d'honneur, chevalier des Arts et Lettres, ancienne attachée à l'Inspection générale des musées classés et contrôlés.

— Jean-Gérard Bursztajn, son époux, Judith Bursztajn, sa fille, Charlotte Sabbah, sa mère, Françoise, Erica, Bernard, ses sœurs et son frère, Et toutes leurs familles, Sylvain Bursztajn, son beau-frère, Tous ses amis, font part du décès de

M^{me} Yolande BURSZTEIN, née Sabbah, survenue le mercredi 10 août 1988.

Les obsèques auront lieu le vendredi 12 août, à 16 h 30, au cimetière de Bagneux.

5, rue Sainte-Beuve, 75006 Paris.

— M^{me} Jacqueline Lanusse, sa fille, Christine et Bertrand Hiesau, Anne Charlotte et Grégoire François, Elisabeth et Thomas Lanusse, Denis Loyer, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, François Raymond, Jean-Pierre, Claudie et Guillaume Raymond, Yves et Agnès Camus, ses sœurs, Robert et Thierry Mirzeau, ses cousins, Et toute la famille, font part du décès de

M^{me} André CAMUS, née Marie-Madeleine Raymond, survenue à Surgères, le 8 août 1988, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Les obsèques ont été célébrées en l'église Notre-Dame de Surgères, le mercredi 10 août, dans l'intimité familiale.

3, rue François-Coppée, 75015 Paris.

— M. André Dessori, M. et M^{me} Oussard-Dessori et leurs enfants, M. et M^{me} Francis Dessori, M. et M^{me} Pierre Sardon, Et toute la famille, font part du décès de

M^{me} Madeleine DASSORI, survenue le 4 août 1988 à l'âge de soixante-huit ans.

Les obsèques ont eu lieu, selon sa volonté, dans l'intimité familiale.

Le présent avis tient lieu de faire-part.

10, boulevard Jean-Mermoz, 92000 Nanterre-Seine.

Pompes Funèbres
Marbrerie
CAHEN & C^e
43-20-74-52
MINTEL par le 11

— La Direction des musées de France et la Réunion des musées nationaux ont le regret de faire part du décès, le 2 août 1988, de

M^{me} Cécile GOLDSCHIEDER, chevalier de la Légion d'honneur, conservateur en chef honoraire des musées de France, ancien conservateur du Musée Rodin.

— Jacqueline, Pierre-François et Mathieu Léonard. Sa famille et ses proches. Ses amis, ont la douleur de vous annoncer la disparition de

Jacques LÉONARD,

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité.

8, boulevard Volney, 35700 Rennes.

— Le directeur général du CNRS, Le directeur scientifique du département mathématiques et physique de base du CNRS.

Les membres du laboratoire Aimé-Cotton et tous ses collègues, ont le regret de faire part du décès de

M. Sylvain LIBERMAN,

directeur du laboratoire Aimé-Cotton, survenue le 5 août 1988.

[Né le 24 décembre 1934, Sylvain Liberman est entré au CNRS comme maître de recherche en 1973, après avoir enseigné à la Sorbonne puis à l'université d'Orsay. En 1981, il devient directeur du laboratoire Aimé-Cotton où il a effectué l'essentiel de son activité de recherche depuis 1983.]

Le nom de Sylvain Liberman est étroitement lié au développement des techniques de spectroscopie laser de très haute résolution. Après une thèse remarquable sur les études spectroscopiques de résonance laser par les gaz rares, il a apporté nombre d'innovations et il est principalement attaché à l'étude spectroscopique des séries d'atomes radioactifs instables; en particulier la découverte au CERN de la première série de spectre optique du francium lui vaut une renommée internationale.

— M^{me} Farrell O'Reilly, Le docteur et M^{me} Philippe O'Reilly, Les familles O'Reilly-Bucaille, Prenat, Bonfait, Duverger, Magnin, ont la tristesse de faire part du décès de

Révérend Père Patrick O'REILLY, de la Société de Marie, officier de la Légion d'honneur,

survenue le 6 août 1988 à Paris dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Les obsèques ont eu lieu le jeudi 11 août, en la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, 66, rue des Plantes, à 10 h 30.

34, bd Marbeau, 75116 Paris, 20, place du Châtelet, 75001 Paris, 6, rue J. Fournier, 75006 Paris.

— Carmona, Samuel, Elías, ont la tristesse de faire part du décès de leur père

Patricio VALENZUELA,

survenue à Paris, le 9 août 1988.

5, rue d'Argout, 75002 Paris.

CARNET DU MONDE
Les avis peuvent être insérés
à la main ou par voie postale avant 10 h
au siège du journal.
7, rue de Valenciennes, 75002 Paris Cedex 08.
Tél. MONPAR 950 572 F.
Télégram. 46-23-06-81.
Renseignements. Tél. 42-47-35-03.
Tarif de la ligne H.T.
Toutes rubriques 78 F
Abonnés (avant justification) 89 F
Communications diverses 32 F
Insertion minimum 10 lignes (dont
4 lignes de titres). Les lignes en
capital sont facturées sur
la base de deux lignes.

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au Journal officiel
du jeudi 11 août 1988 :

UNE DÉLIBÉRATION
De la Commission nationale de l'information et des libertés
n° 88-83 du 5 juillet 1988 portant
adoption d'une recommandation
relative à la gestion des crédits ou
des prêts consentis à des personnes
physiques par les établissements de crédit.

UN ARRÊTÉ
Du 8 juillet 1988 relatif au
prix d'architecture sportive contemporaine pour 1988 et en fixant
l'organisation.

UNE LISTE
D'admission à l'Ecole de l'air
en 1988.

DEMANDEZ NOTRE SUPPLÉMENT

Le Monde

Une piscine trop courte

Tous les records de natation établis lors des Quatrième Jeux panaméricains disputés l'an dernier à Nairobi (Kenya) ont été annulés. Selon le président de la Fédération de natation du Kenya, le bassin spécialement construit pour ces épreuves, ne mesurait que 49,95 mètres au lieu des 50 mètres qui constituent la norme olympique.

TALOTAC						LISTE OFFICIELLE DES SOMMES À PAYER AUX BILLETTS ENTIERS	
Le règlement de TALOTAC ne prévoit aucun cumul (A.D. de 207788)							
Le numéro 6 7 4 6 6 8						gagne 4 000 000,00 F	
Les numéros		0 7 4 6 6 8		5 7 4 6 6 8			
approchant		1 7 4 6 6 8		7 7 4 6 6 8		gagnent	
à la centaine		2 7 4 6 6 8		8 7 4 6 6 8		40 000,00 F	
de mille		3 7 4 6 6 8		9 7 4 6 6 8			
4 7 4 6 6 8							
Les numéros approchant aux						gagnent	
Décimales de mille	Mille	Centaines	Décimales	Dollars			
604668	670668	674068	674608	674660	674660		
614668	671668	674168	674618	674661	674661		
624668	672668	674268	674628	674662	674662		
634668	673668	674368	674638	674663	674663		
644668	674668	674468	674648	674664	674664	10 000,00 F	
654668	675668	674568	674658	674665	674665		
664668	676668	674668	674678	674666	674666		
674668	677668	674668	674688	674667	674667		
684668	678668	674668	674698	674668	674668		
694668	679668	674668	674698	674669	674669		
Tous les billets en entier			4 6 6 8			4 000,00 F	
gagnent			6 6 8			400,00 F	
par			6 8			200,00 F	
			8			100,00 F	
LOTO							
TIRAGE DU MERCREDI 10 AOÛT 1988						PRIMES COMPLÉMENTAIRES	
POUR LES TIRAGES DES MERCREDI 17 ET SAMEDI 20 AOÛT 1988							
VALIDATION JOUEUR HORS APRES-DEMI							
TALOTAC						TIRAGE DU MERCREDI 10 AOÛT 1988	
RÉSULTATS OFFICIELS - INFORMATIONS						25.15 LOTO	
88						64	

loterie nationale						
LISTE OFFICIELLE DES SOMMES À PAYER (M.D. DE 8 888)						
TOUTES SOMMES SONT AUX BILLETS ENTIERS						
TERMINATIONS	FINALES ET NUMÉROS	SOMMES GAGNÉES	TERMINATIONS	FINALES ET NUMÉROS	SOMMES GAGNÉES	
0	436	1 000	4	138414	100 000	
	6850	5 000		170134	100 000	
	7880	5 000	5	067255	50 000	
	10000	50 000		067255	100 000	
	14250	50 000		154455	100 000	
1	68820	50 000	6	173555	100 000	
	511	1 000		7	41155	50 000
	741	1 000			85075	50 000
	8171	5 000	105155		100 000	
	2	781	5 000	8	0557	5 000
25701		50 000	15557		50 000	
34251		50 000	065757		100 000	
3		6451	50 000	9	055417	10 000 000
		82301	50 000		155417	500 000
	92501	50 000	4		55	400
	77251	50 000		345	1 000	
	057171	100 000		3455	5 000	
4	5000	5 000	5	3055	5 000	
	1152	5 000		3055	5 000	
	5222	5 000		3055	5 000	
	5	555	1 000	6	55	400
		4	500		5255	5 000
55		500	4555		5 000	
6		4354	5 000	7	5545	5 000
		105554	100 000		5555	5 000
	78215	50 000	5555		5 000	
	7	5555	5 000	8	78215	50 000
		5555	5 000		5555	50 000
5555		5 000	155555		100 000	
8		5555	5 000	9	5555	5 000
		5555	5 000		5555	5 000
	5555	5 000	5555		5 000	
	9	5555	5 000	0	5555	5 000
		5555	5 000		5555	5 000
5555		5 000	5555		5 000	

88

SUPER GROS LOT

TRACÉ DU NOMBRE EN AOÛT 1982

63

RÉSULTATS OFFICIELS - RÉSULTATOSSE

32.15 LOTO

Dimanches siciliens

Dans les *Années perdues*, le romancier sicilien Vitaliano Brancati nous dépeint la vie morose des « vitelloni » de Catane.

LEONARDO SCIASCIA a raconté qu'un matin de septembre 1954, son ami Vitaliano Brancati, amer et désabusé, s'approcha d'un autre ami et lui dit : « Je voulais te saluer car nous ne nous verrons peut-être plus. » Vitaliano se rendait à Turin pour y subir une intervention bénigne dont il ne se releva pas. Comme le rapporte Jean-Marie Laclavetine dans sa préface aux *Années perdues*, Sciascia devait ajouter : « La vérité, c'est que quand un homme veut mourir, il y parvient. »

Vitaliano Brancati, un écrivain sicilien mort à quarante-sept ans, ne cessait depuis plus de vingt ans d'essayer de comprendre, de toutes ses forces, de toute son intelligence, de tout son art, et de toute sa culture dix-huitième, comment, entre dix-sept et vingt-sept ans, il avait pu devenir cet homme-là, incompréhensible, ayant abdiqué toute pensée, fasciné par le muscle fasciste et le verbe du Duce.

Vingt ans à ne « plus dormir que d'un œil comme le vigile dans une maison déjà visitée par les voleurs ». C'est cette fêlure, ce doute ancré au cœur de soi-même, qui fait de lui un écrivain tellement moderne, à l'affût devant toutes les soumissions de la pensée, hanté d'un « qui suis-je ? » panique, environné des volutes du mensonge lyrique. Les *Années perdues*, que publient les éditions Fayard, ne parlent pas d'autre chose, même s'il s'agit du roman le plus comique qu'un écrivain de

la famille nostalgique de Fitzgerald ou de Pavese ait pu concevoir.

Au début, c'est le portrait d'une ville où chacun est occupé à débattre des meilleurs moyens de tuer le temps. On se demande comment venir à bout de la soirée ou du dimanche; l'éternel problème du dimanche.

Leonardo Barili, qui rentre chez lui après avoir vécu à Rome, n'échappe pas à cette fatalité. Il est donc à Natasca, pseudonyme transparent de Catane, pour vingt jours : le temps, dit-il, de retrouver la lumière qui, soudain, lui a manqué, la belle lumière qui baignait sa vie et qui s'est éteinte, ce qui rend la vie simplement intolérable. Les *Années perdues* racontent son étrange aventure et l'histoire de ses amis de Natasca, des héros de notre temps, vitelloni compliqués, si proches en vérité.

Quatre mousquetaires sans Milady

Ils sont quatre mousquetaires sans cause et sans Milady. Après de Leonardo, il y a Giovanni Luini, qui a l'attention sautillante comme un oiseau; il y a l'architecte Rodolfo De Mei, qui aurait dû partir travailler à Rome mais qui reste chez sa redoutable mère, espérant que le duc de Villadora lui trouvera de l'ouvrage. Ce duc qui n'enfile sa chemise que par les pieds pour éviter tout contact



Brancati, un Sicilien de la famille de Fitzgerald et Pavese.

entre un tison suspect et sa bouche ou son nez. Aussi, Rodolfo attend, sur le cours principal, comme son frère Enzo, un homme dépressif, sujet à de splendides fous rires.

Un jour, raconte Brancati, les garçons deviennent heureux, à cause de l'irruption d'un étrange personnage, au verbe entraînant, à la foi contagieuse, plein d'un projet grandiose, qu'il veut imposer à sa ville natale en profitant du prestige que lui confère son statut d'Américain d'adoption. Buscino, c'est son vrai nom, veut construire une tour, car il sait la valeur symbolique et réconfortante des grands travaux. Et cette tour panoramique envahit le roman, qui prend des allures haldanques, comme sous l'effet d'une accélération loufoque.

Les embûches placées par Brancati sur le chemin de ses

héros — raisons d'argent, problèmes de susceptibilité, perles de circonvolutions, séduire, charmer, tromper — donnent à l'histoire un ton rocambolesque. D'autant que s'y mêle, alors, un homme aux moustaches rousses, qui ne connaît d'autre plaisir que de dire ce qu'il ne faut pas, qui s'occupe à chercher la faille chez tous ceux qui l'entourent, et s'en sert d'une façon démoniaque. Mais sa cruauté mesquine à quel-ques chose de beau, tant les châti-ments qu'il imagine pour ses vic-times sont justes, au sens de Dante. Ses lettres anonymes, ses propositions incongrues, sont inoubliables : elles en disent long sur les manières dont se dévoile la pensée.

GENEVIEVE BRISAC.

★ LES ANNÉES PERDUES, de Vitaliano Brancati. Traduit de l'italien par Jean-Marie Laclavetine. Fayard, 259 p., 95 F.

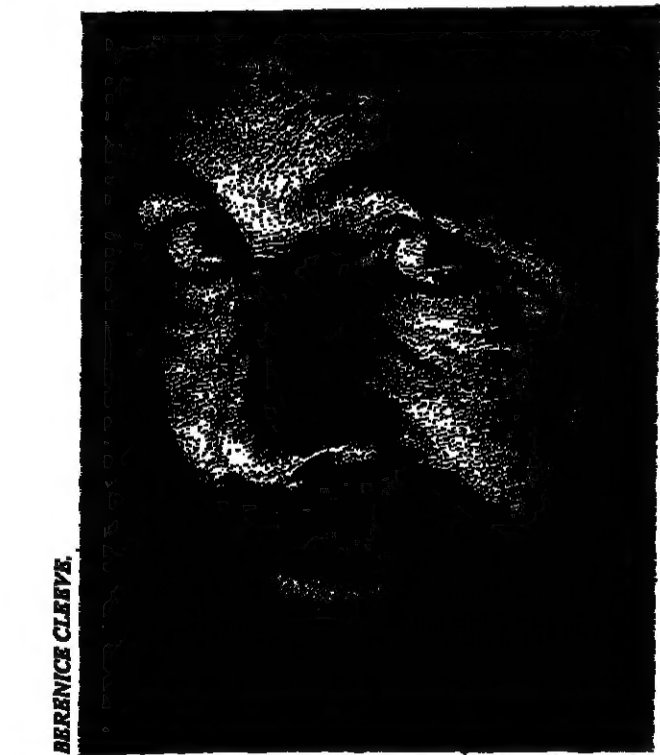
François Augiéras, l'écrivain masqué

L'itinéraire extravagant d'un aventurier de la littérature qui fut berger, gardien de musée, méhariste, avant de finir parmi les idiots du village.

FIN 1949, quelques privilégiés — écrivains ou éditeurs — reçoivent par la poste un fascicule réunissant des petits cahiers de différentes couleurs — bleus, blancs, orange, jaunes — dont le texte est abondamment raturé. L'auteur, Abdallah Chaamba, est inconnu de tous, mais le *Vieillard et l'Enfant*, qui relate l'initiation à la vie d'un jeune Arabe par un vieil officier français, ne laisse pas indifférent.

André Gide écrit, le premier, à Abdallah Chaamba pour lui exprimer sa sympathie. Henry Miller, Albert Camus, Michel Leiris, Jacques Brenner, Pierre Herbart, Henri Michaux, s'interrogent sur la véritable identité de cet écrivain dont l'œuvre les intrigue tant. Abdallah Chaamba, alias François Augiéras, même s'il rencontre André Gide à Taormina le 21 juin 1950, ne tente pas d'exploiter l'intérêt que suscite son livre. A vingt-cinq ans, il a déjà décidé qu'il demeurerait à jamais en marge d'une société qu'il méprise trop pour la détester tout à fait.

François Augiéras n'aura de cesse de retravailler le *Vieillard et l'Enfant*, comme s'il redoutait de l'achever et de signer ainsi son arrêt de mort. En 1951, il en publie, toujours à compte d'auteur, une « version intégrale » dont il brûle presque tous les exemplaires lors d'un autodafé auquel il convie ses amis. C'est cette version qui paraîtra chez Minuit en 1954. Certains critiques « bien inspirés » croient qu'il s'agit d'une œuvre posthume de Gide ou d'un récit « autobiographique » de Montherlant. Des 272 pages de cette édition, Augiéras n'en gardera que 75,



lorsque, soi-disant, il établira en 1958 la « version définitive » de son livre (1).

Enfin, dans son testament du 20 mai 1970, il reconstruit le puzzle qu'il s'est acharné toute sa vie à épargner : « Le Vieillard et l'Enfant est en réalité dispersé dans trois livres : le *Vieillard et l'Enfant* des Editions de Minuit, version de 1958, la meilleure ; les *chapitres titrés « El Golea »* dans le *Voyage des morts* ; le *chapitre titré « Un printemps au Sahara »* dans *Une adolescence, chez Christian Bourgois*. »

Aventurier asocial, François Augiéras devint successivement

berger, gardien de musée, méhariste. Nul n'eut l'audace de lui reprocher sa désinvolture, mais il en paya le prix. C'est ainsi qu'il dut publier à compte d'auteur, en 1959, le *Voyage des morts* (2) et qu'il essuya par la suite maintes rebuffades jusqu'à ce qu'Etienne Lalou, enthousiaste, fasse éditer *Un voyage au mont Athos* chez Flammarion (3).

Paul Placet fut pendant près d'un quart de siècle l'un des plus proches amis d'Augiéras. Son témoignage, en attendant celui de Pierre-Charles Nivière (4), nous restitue fidèlement toutes les contradictions de ce vagabond mystique, libertin et homosexuel,

qui se prêtait des anecdotes barbares pour se consoler de n'avoir pas connu un père décédé deux mois avant sa naissance, en 1925, à Rochester, aux Etats-Unis. Cette absence du père conduira d'ailleurs François Augiéras à proférer quelques aberrations : « J'ai fréquenté tous les mouvements de jeunesse. Pétain était le père de tous les jeunes » ; comme je n'ai pas eu de père, cela m'en faisait un symbolique (5). » Le pétainisme larvé est bien gênant. A quoi bon haïr l'Occident et sa barbarie si cela conduit à adhérer à l'une de ses représentations les plus sinistres ?

La maladie et la misère obscurcissent les dernières années d'Augiéras. De l'hospice de vieillards de Saint-Rome à celui de Montignac, son dernier voyage sera une lente glissade « au milieu des vieux, des indigents, des idiots du village » (6). François Augiéras allait mourir, le 13 décembre 1971, à quarante-six ans. Sa sépulture au cimetière de Domme est dépourvue de toute pierre tombale ou inscription.

PIERRE DRACHLINE.

★ FRANÇOIS AUGIÉRAS, UN BARBARE EN OCCIDENT, de Paul Placet, éd. Pierre Fanlac, 254 p., 139 F.

(1) Imprimerie Fontas, à Pérignieux ; version reprise chez Minuit en 1963, précédée d'une sorte de préface intitulée *Zigzag*.

(2) La NEF. Réédité chez Fata Morgana en 1979.

(3) 1970. Réédité chez le même éditeur, en 1988, avec une préface de Jean Chalou.

(4) François Augiéras ou une extraordinaire trajectoire. A paraître.

(5) In *Une adolescence au temps du maréchal*, Bourgois, 1968 ; Fata Morgana-Plein Chant, 1980.

(6) Lettre à Pierre-Charles Nivière.

La vie de cour dans l'ancien Japon

RECENTEMENT une œuvre suscita jugement plus unanime : au Japon comme à l'étranger, le *Dit du Genji* (*Genji monogatari*) est tenu pour un des monuments de la littérature universelle. Il y a une dizaine d'années, René Sieffert, à qui l'on doit d'autre part nombre de traductions de classiques japonais : Bashō, Saikaku, Ueda Akinari, Zeami et le nô ainsi que le cycle épique

cour à l'époque Heian (794-1192). Le dixième et le onzième siècles constituaient l'une des grandes périodes de stabilité politique pour le Japon, et l'on vit s'y développer une culture extrêmement raffinée. Période fascinante, car malgré tous les apports venus de la Chine, la culture du Japon de Heian fut à bien des égards unique. Ecrit entre 1005 et 1014, le *Dit du Genji* est le reflet de cette vie de

Ecrit il y a mille ans,
le *Dit du Genji* est sans doute
le seul ouvrage classique
que tous les Japonais connaissent.

du treizième siècle, avait publié la première moitié de ce récit de plus de deux mille pages, écrit il y a près d'un millénaire par une dame de la cour, Murasaki Shikibu. Il en a traduit aujourd'hui la seconde partie et remanié la précédente, offrant pour la première fois à un public français une version intégrale de cette œuvre prodigieuse.

Le *Genji monogatari* est sans doute le seul ouvrage classique que tous les Japonais connaissent. Lu et relu depuis près de mille ans, il est encore maintenant, à travers ses transcriptions en langue moderne (celle de Tanizaki et celle d'Enchi Fumiko), l'un des best-sellers de l'édition. Présentée au théâtre ou au cinéma, l'histoire du *Genji* fut même dernièrement transposée en bandes dessinées (vendues à quelque 700 000 exemplaires). Récemment un livre de pure fiction provoque un tel débat intellectuel et fut soumise à un examen aussi minutieux : depuis des siècles, le *Genji monogatari* a été l'objet d'une montagne de commentaires, de controverses, d'études, d'essais (près de dix mille ouvrages, dit-on...). Incontestablement, cette œuvre parle au tréfonds de l'âme japonaise.

la cour, de ses plaisirs et de ses jeux subtils et furtifs. Et ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur que d'avoir su, en grand écrivain, être à la fois immergé dans un monde et comme extérieur à lui pour le décrire : Murasaki fait partager au lecteur les plus secrètes émotions de ses personnages, tout en conservant à leur égard distance et presque désinvolture. Elle se concentre sur la vie esthétique et sentimentale d'un groupe restreint d'aristocrates sans prétendre brosser le tableau d'une société, parlant de l'existence qu'elle connaît par expérience personnelle.

Aussi, bien que le *Dit du Genji* soit d'abord une œuvre d'imagination, il peut également être lu comme un document, en faisant toutefois la part de l'idéalisation inhérente au travail de la fiction. Dans un ouvrage en préparation, *Clés pour le « Genji »*, qui contiendra notamment des commentaires sur les partis pris qu'implique toute traduction, René Sieffert aborde cette dimension de l'œuvre (vie de la cour et des femmes en particulier, usages, costumes, etc.).

PHILIPPE PONS.

Le monde du *Genji* passe pour un monde idéal, une sorte d'âge d'or : celui de la vie de

(Lire la suite de notre entretien avec le traducteur, René Sieffert, page 12.)

René DEPESTRE



Hadriana dans tous mes rêves

roman

« René Depestre a écrit une somptueuse histoire d'amour. Une histoire à peine vraisemblable pour un esprit cartésien mais tellement quotidienne pour un Haïtien ! »

Tahar Ben Jelloun/Le Monde

GALLIMARD *rf*

● AU FIL DES LECTURES PHILOSOPHIQUES

Les leçons de Sénèque

«A quoi bon d'innombrables livres, à quoi bon des bibliothèques, si leur propriétaire peut à peine, en toute une vie, lire la totalité des titres ? (...) Il est nettement préférable de s'intéresser à un nombre limité d'écrivains que de se perdre en lire beaucoup. » C'est le genre de propos que tient Sénèque à Sérénius, dans *De la tranquillité de l'âme*. Cette lettre ouverte d'un grand seigneur philosophe à un disciple riche, converti au stoïcisme mais encore tourmenté, fait partie de ces classiques qu'on finit par ne plus lire tant ils sont célèbres. Quand Sénèque parle de « philosophie », le terme ne désigne pas les constructions conceptuelles systématiques auxquelles les temps modernes nous ont habitués. Il renvoie plutôt à des recettes pratiques, des exercices quotidiens sur soi — toute une thérapeutique des passions reconstruite d'heures en heures.

Un essai de Paul Veyne rend ses arêtes vives à la silhouette du sage, et à son idéal de guérison définitive de l'âme. L'historien-philosophe souligne également leurs limites, voire leurs échecs. Cette mise en perspective redonne au texte un relief, et peut-être, paradoxalement, une forme d'actualité. Car chacun sent que des désirs de sagesse travaillent nos paysages postindustriels. Mais pouvons-nous endosser des toges, et demander simplement à la philosophie de nous consoler ? Ou bien faudrait-il réinventer la sagesse ?

Les matériaux publiés par la « Petite bibliothèque Rivages » fourniront sans doute, à leur manière, les éléments d'une réponse dispersée. Soberement élégante, cette nouvelle collection de poche, dirigée par Lidia Breda, regroupera des textes philosophiques centrés sur l'art de vivre. Venus d'époques et d'horizons culturels différents, ils ont en commun de jeter des ponts entre éthique et esthétique. En même temps que Sénèque, on peut lire un volume d'essais du philosophe allemand Georg Simmel (1858-1918), intitulé *La Tragédie de la culture*, précédé d'un texte de Vladimir Jankélévitch sur Simmel, paru en 1925 (254 p., 49 F.). D'autres titres sont annoncés pour la rentrée.

★ *DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME*, de Sénèque. Traduit du latin par Colette Lazzar, et précédé d'un essai de Paul Veyne. Ed. Rivages, « Petite bibliothèque Rivages », 156 p., 32 F.

La bibliothèque de Descartes

L'ÉTÉ 1645, Descartes commentait Sénèque. Sa conception des passions est tout autre que celle du stoïcien. Dernier texte publié en français de son vivant (le livre sort en 1649, Descartes meurt en février 1650), les *Passions de l'âme* constituent une œuvre plus fameuse que vraiment fréquentée. En l'édition dans la collection « Tel », les éditions Gallimard ont eu la bonne idée d'y joindre une ample et fine étude de Jean-Maurice Monnoyer, qui dégage les fondements de la « pathétique » cartésienne (la science des passions et de leur bon usage). Avec une précision remarquable, l'auteur évalue le rôle capital du savoir anatomique dans la pensée de Descartes.

On ne devrait pas oublier que, lorsque Sorbière demande au philosophe, en 1645, quels livres de physique il estime le plus, celui-ci le conduit dans une armoire-cour et lui montre un vase en cours de dissection. « Voilà ma bibliothèque », dit-il. Sans doute a-t-on eu tort de privilégier trop souvent la seule métaphysique de Descartes au détriment de sa médecine et de sa mécanique.

Elles sautes, en effet, permettant de comprendre comment il est possible d'orienter à notre profit l'union de l'âme et du corps, et de devenir « son propre médecin » en réglant l'usage de nos passions. Pour le détail des analyses — notamment celles de l'admiration, de la générosité ou de la distinction entre « estime de soi » et « amour propre », — on ne peut que renvoyer à l'étude de Jean-Maurice Monnoyer, qui, par sa taille comme par sa richesse, constitue à elle seule un livre.

★ *LES PASSIONS DE L'ÂME*, de Descartes, précédé de *LA PATHÉTIQUE CARTÉSIENNE*, par Jean-Maurice Monnoyer. Gallimard, coll. « Tel », 290 p., 53 F.

Louis Meyer, l'ami de Spinoza

La connaissance de Spinoza s'est considérablement accrue ces dernières années. On aperçoit mieux son cheminement intellectuel, les influences qu'il a subies ou rencontrées, l'environnement culturel dans lequel sa pensée s'est peu à peu construite. Rien de Spinoza n'est étranger à Pierre-François Moreau, responsable, avec Jacqueline Lagné, du Groupe de recherches spinozistes du CNRS. Il a fait le point des dernières découvertes dans un numéro de la revue *Les Études philosophiques* consacré à Spinoza (oct.-nov. 1987, PUF, 200 p.). Et récemment, en traduisant, avec Jacqueline Lagné, pour la première fois en français l'ouvrage de Louis Meyer, *La Philosophie interprète de l'Écriture sainte*.

Louis Meyer fut un de proches de Spinoza durant plus de vingt ans. On connaît les lettres que le philosophe lui a adressées. On connaît moins les écrits de ce médecin, poète et homme de théâtre, qui se lançait avec fougue dans les débats de son temps. Rédigée dans le même volume que le *Traité théologico-politique* de Spinoza, en 1673 et 1674, la *Philosophie interprète de l'Écriture sainte* fut condamnée, en même temps que le *Traité* de Spinoza, en 1674. La thèse de cet ouvrage est aussi simple que provocatrice : la raison seule est une norme suffisante d'interprétation des Écritures. Une fois leurs prétendus mystères élucidés de la sorte, les diverses églises chrétiennes, réconciliées, pourront unir leurs efforts pour la conversion des infidèles... Indispensable à une bonne intelligence d'une large part de l'œuvre de Spinoza, le texte contribue également à mieux faire connaître les débats opposant, à l'âge classique, tenants et adversaires de la raison.

Il faut également signaler la réimpression du grand ouvrage d'Alexandre Matheron, *Individu et communauté chez Spinoza*, publié en 1969 et devenu depuis un classique des études spinozistes (Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 652 p., 195 F.). Il convient enfin de mentionner un essai très original et vif de Jean-Claude Piquet, professeur à l'université de Lausanne. Il prend son point de départ dans un aspect peu connu de la vie de Spinoza : son activité de peintre, et son hésitation probable à en faire métier. Ce trait singulier sert de prétexte à une lecture inattendue, mais fort suggestive, de l'*Éthique* à la lumière de l'expérience esthétique.

★ *LA PHILOSOPHIE INTERPRÈTE DE L'ÉCRITURE SAINTES*, de Louis Meyer. Traduction du latin, notes et présentation par Jacqueline Lagné et Pierre-François Moreau. Ed. Inter-textes, coll. « Horizons », 268 p., 149 F.

★ *LE DIEU DE SPINOZA*, de Jean-Claude Piquet. Ed. Labor et Fides (1, rue Beauregard, 1204 Genève), 134 p., 82 F.

ROGER-POL DROIT.

Vous écrivez ? Écrivez-nous !

Important éditeur parisien recherche, pour ses différentes collections, manuscrits inédits de romans, essais, récits, mémoires, nouvelles, poésie, théâtre.

Les ouvrages retenus feront l'objet d'un lancement par presse, radio et télévision. Contrat défini par l'article 49 de la loi du 11/03/57 sur la propriété littéraire.

Adressez manuscrits et CV à : La Pensée Universelle Service L.M. 4, rue Charlemagne 75004 Paris

Tél. : 48.87.08.21

LA PENSÉE UNIVERSELLE ÉDITEURS



L'artisan du mot

Serge Koster retrace l'itinéraire de ce disciple de Malherbe et de Rimbaud qui a révolutionné la poésie française.

DANS l'ordre de la littérature, il y a quelques-uns à avoir inventé et révolutionné ce siècle. En compagnie de Paulhan, de Michaux, de Leiris ou de Blanchot, Francis Ponge est de ceux-là. Mort le samedi 6 août, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans (voir le *Monde* du 9 août), Francis Ponge a été inhumé mercredi à Nîmes. Son œuvre a longuement et secrètement cheminé dans le terroir de nos lettres, qu'elle a travaillé en profondeur, avant d'émerger et d'être reconnue dans sa splendeur, qui est de célébrer le mot et le monde.

L'étrange est que la radicale rupture à partir de quoi s'élabora le texte pongien aille de pair avec l'inscription dans une lignée identifiable et revendiquée par l'homme. Né à Montpellier en 1899, Ponge appartenait à une famille protestante enracinée dans le Midi modelé par les Romains. Son héritage est fait de lieux et des livres de cette région et de cette culture. La lecture de Lucrèce, d'Horace et de Tacite, la concision des formules latines sur les styles, la rigueur morale : autant de traits qui se trouveront gravés dans son style.

Sur ce matériau sensible et mental se greffe une seconde série d'impressions : il a dix ans lorsque son père, directeur d'une agence bancaire, est nommé à Caen ; la ville natale de Malherbe, le père du classicisme français, l'apôtre de la pureté de la langue, est adoptée par l'enfant comme un second berceau original. Ce transport et cette trajectoire insistent l'œuvre de Francis Ponge à travers une histoire qui, faisant l'impasse sur les romantiques, relie et noue serré les épiciens antiques, Malherbe, La Fontaine, Baudelaire, Lautréamont et Mallarmé. L'admirable *Pour un Malherbe* orchestre et condense cet idéal existentiel : « Vibration de la corde tendue. Minuterie du verbe. Raison et raison. »

De tels maîtres, une telle formation, engagent une attitude globale de refus en face d'un usage dégradé de la société et de la langue française. Elle est aussi la conséquence visible d'une découverte mûrie durant l'adolescence : « Mon père avait, dans sa bibliothèque, le *Litté*, qui a eu une si grande importance pour moi, où j'ai trouvé un autre monde, celui des vocabulaires, des mots, mots français bien sûr, un monde aussi réel pour moi, aussi faisant partie du monde extérieur, du monde sensible, aussi physique pour moi que la nature. La phrase », déclare-t-il dans un de ses entretiens radiophoniques avec Philippe Soltes en 1967, et il ajoute : « C'est-à-dire que, me plongeant dans (...) le dictionnaire *Litté*, parce que ce dictionnaire comporte de longs développements sur l'histoire des mots, la sémantique, et aussi sur l'étymologie (...), on verra que je n'ai jamais cherché qu'à redonner à la langue française cette densité, cette matérialité, cette épaisseur (...) qui lui vient de ses origines les plus anciennes. » Ces expériences et ces exigences sont mal compatibles avec les impératifs prosaïques de l'avenir.

Une incessante conquête

Retraité après coup, ce programme ambitieux se vérifie dans ce qu'il serait l'impertinent (parce que cela ne convient pas et apparaît inconvénient) d'appeler une carrière d'homme de lettres. Après les confidentiels *Deux petits écrits* parus en 1926 à la NRF, il faut attendre 1942 pour que soit livré au public son plus célèbre ouvrage, le *Parti pris des choses* (1). Ce n'est pas qu'il ait jamais renoncé à écrire, mais cette production est une incessante conquête.

Conquête sur l'existence quotidienne : marié en 1931, il travaille dans cette « sorte de bague » que sont à ses yeux les Messageries Hachette, d'où il sera licencié en 1937 pour ses activités militantes (à la CGT, puis au PC) ; tâches harassantes qui, de son avenu, ne lui laissent que vingt minutes chaque soir pour écrire. De là cette brièveté des textes ; comme si, non seulement l'objet, selon la formule reprise de Braque, mais la durée même lui imposaient une rhétorique.

Conquête sur la parole d'autrui, sur la parole sociale qui parle en chaque individu aliéné : « C'est alors qu'enseigner l'art de résister aux paroles devient utile, l'art de ne dire que ce que l'on veut dire, l'art de la violence et de la soumission. Somme toute fonder une rhétorique, ou plutôt apprendre à chacun l'art de fonder sa propre rhétorique, est une œuvre de salut public », écrit-il dans les années 30 dans un des *Proèmes*, alors qu'il s'est rapproché



« J'ai trouvé au monde, celui des vocabulaires, des mots, aussi réel pour moi, aussi physique pour moi que la nature, la physique. »

des surréalistes sans adhérer à leur mouvement.

Précisément, les « proèmes » indiquent le troisième front du combat : il a dix ans lorsque son père, directeur d'une agence bancaire, est nommé à Caen ; la ville natale de Malherbe, le père du classicisme français, l'apôtre de la pureté de la langue, est adoptée par l'enfant comme un second berceau original. Ce transport et cette trajectoire insistent l'œuvre de Francis Ponge à travers une histoire qui, faisant l'impasse sur les romantiques, relie et noue serré les épiciens antiques, Malherbe, La Fontaine, Baudelaire, Lautréamont et Mallarmé. L'admirable *Pour un Malherbe* orchestre et condense cet idéal existentiel : « Vibration de la corde tendue. Minuterie du verbe. Raison et raison. »

Un drame de la jubilation

Drames, ai-je dit : le terme pourrait égarer. Il s'agit d'un drame de la jubilation : « L'on devrait pouvoir à tous poèmes donner ce titre : *Raison de vivre heureux*. » Car ce bonheur textuel est un bonheur ontologique de la présence au monde. A cette époque, journaliste actif de la Résistance, Ponge s'ancra (s'encre ?) simultanément dans l'histoire, la matière et le mot. Ce que marque le recueil fondateur de 1942, c'est une perspective matérialiste, en

rupture avec l'anthropomorphisme qui est la règle en littérature depuis des siècles.

Fin le point de vue sentimental et philosophique de l'homme au centre de la création ! Chaque objet est appréhendé, « compte tenu des choses », selon les exigences à la fois physiques et morales que suggère son mode d'être. C'est l'objet qui suscite l'expression, laquelle en retour s'approfondit de ses strates sémantiques pour cerner et éprouver, si possible, l'objet. Ainsi l'étude de l'Orange est-elle « menée aussi rondement que possible », et poussée à l'« expression » de sa saveur. L'échange libidinal entre le texte et la chose est extraordinairement rendu par le début des *Mûres* : « Aux buissons typographiques constitués par le poème sur une route qui ne mène hors des choses ni à l'esprit, certains fruits sont formés d'une agglomération de sphères qu'une goutte d'encre remplit. »

Cette mise en abîme, que Ponge nomme l'« objet », intègre à la fois les connaissances scientifiques de l'époque et les qualités d'humour et de tendresse d'un regard attentif. De surcroît, à partir de 1944, Ponge se lie d'amitié avec des peintres et des sculpteurs, tels Braque, Picasso, Fautrier, Giacometti, Dubuffet, en

même temps qu'il se passionne pour les auteurs de natures mortes, comme Chardin ou Cézanne : leurs œuvres, voire leurs personnes, sont autant d'« objets » qui entrent dans son champ d'écriture. *L'Atelier contemporain*, réédité en 1977 l'essentiel de ce domaine (1).

Un austère cheminement

Devenu directeur de la page littéraire de l'hebdomadaire communiste *Action* peu après la Libération, Francis Ponge quitte le PC en 1947 (avant d'évoluer vers le gaullisme) et va connaître des difficultés pécuniaires, gagnant sa vie par diverses tâches d'enseignement. Ascète artistique, ascète sociale, ascète éthique. L'accès à la notoriété se fera à la faveur d'un austère cheminement. Y contribuent les tenants du nouveau roman, adhérents par le « regard objectif », les membres de l'équipe *Tel* quel, sensibles à l'union révolutionnaire de la pratique et de la théorie et qui, en 1960, inaugurent leur revue avec la *Figue*. Après *Proèmes* (1948) et *la Rage de l'expression* (1952) (1), cette œuvre majeure se développe notamment avec les trois volumes du *Grand Recueil* (*Lyres, Méthodes, Pièces*, 1961) (1), l'ensemble monumental de *Tome premier* (1965) (1), *Nouveau recueil et le Savon* (1967) (1).

A l'étranger (aux États-Unis particulièrement), l'œuvre pongienne bénéficie d'un rayonnement qu'attestent les récompenses et les traductions (comme celle, en allemand, que réalise en 1981 Peter Handke) ; la France suit avec, en 1981, le Grand Prix national de poésie.

La poétique de Ponge possède une propriété singulière qui, en germe très tôt, se déploie dans la dernière phase du parcours : elle consiste, pour l'artisan du mot, à ouvrir son atelier et exhiber ses outils, ses brouillons, ses efforts, la suite des travaux et des jours qui aboutit à l'ouvrage. Du coup, se trouve mis à bas le mythe de l'inspiration et communiqués l'acharnement et l'avidité d'écriture. Cette œuvre de désir et de célébration, qui nous unit « au corps des lettres », selon la formule de Marcel Spada, devient ainsi un véritable « *Work in progress* », où ne se dissocient plus la réflexion critique et l'itinéraire créateur. Les admirables variations de *Pour un Malherbe* (1965), le somptueux objet esthétique qu'est *la Fabrique du pré* (1971) et *Comment une figue de paroles et pourquoi* (1977) (2) font du livre une totalité en devenir, un univers en expansion.

SERGE KOSTER.

— Serge Koster a publié en 1983 un essai sur Francis Ponge (Ed. H. Veyrier.)

(1) Gallimard.
(2) Flammarion.

Un homme ombrageux

FRANCIS PONGE était un être d'accueil et de retrait.

Que ce fût dans son logis du quartier Moutet à Paris ou dans son manoir provençal, entre la mer et les gorges du Loup, il vous ouvrirait volontiers sa porte, mais avec un mouvement de sympathie jalouse qui visait à éclairer son travail tout en préservant la sphère intime. Il entretenait des relations intermittentes, où alternaient les phases de compréhension chaleureuse et de distance silencieuse.

Les origines huguenotes, voire cathares, les épreuves laborieuses, le parcours trop longtemps souterrain d'une création tout louée par quelques-uns et tard reconnue par le public, expliquent peut-être le contraste des témoignages le concernant.

Avec son aîné Jean Paulhan, le maître de l'éloge critique, ce fut une durable union, où n'ont manqué ni la rupture ni la réconciliation.

Ses contemporains sont très divisés. D'un côté les propos très crus que tient Georges Heinein dans ses lettres de 1948 à Henri Calet, lorsqu'il évoque « la compagnie harassante de M. Ponge ». De l'autre les témoignages favorables, tel celui de Georges Limbour, qui fut son voisin et celui de René Char, qui, pour le défendre des attaques de Jean Wahl dans les *Temps modernes* (octobre 1958), parle

S. K.

Ray Carv
sa dernière

par Jean Vautrin

R

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

le

LA VIE LITTÉRAIRE

Ray Carver a fumé sa dernière cigarette

Après la mort du nouvelliste et poète américain Raymond Carver le mardi 2 août, des suites d'un cancer des poumons (le Monde du 6 août 1988), le romancier Jean Vautrin, qui était son ami, évoque la figure de ce géant discret, l'un des très grands écrivains de sa génération.

par Jean Vautrin

RAY CARVER, mon ami de cœur et de bonne intelligence, ne regarde plus les hommes. Pour cause de calamine, il a laissé son blouson de cuir sur une chaise et il est entré sans frapper au paradis des gloires. Le barman lui a dit qu'il était attendu dans le coin fumeurs. Que sa place était retenue en milieu de ceux qu'il admirait le plus : Hemingway, Monsieur Faulkner et Guy de Maupassant. Des types comme lui, qui n'en finissent pas d'être immortels.

Ray Carver vivait et respirait à Syracuse, New-York, U.S.A. Après cent boulots précaires et dix-huit tentatives pour devenir un saint, il avait vécu dans les trois États de la côte Pacifique et enseignait à l'université l'art d'écrire. Bien qu'il fût de quelques années leur cadet, il était de la génération des Barthelme, Coover, Brautigan et Pynchon, mais il n'a commencé à être lu que lorsqu'ils avaient déjà pleinement donné leur mesure.

Avant de le rencontrer j'avais lu quelque part qu'il habitait une vaste maison à deux étages, au bord d'une rue calme. Qu'une Mercedes trônait dans le passage et qu'au bout de la pelouse une vieille VW terminait une existence paisible. Bon, j'avais lu cela. Et quelques interviews parues dans *The Paris Review*, auxquelles s'ajoutaient de rares photos en noir et blanc. Sur ces clichés, l'auteur de *Parles-moi d'amour* et des *Vitamines du bonheur* (1) ressemblait à un bon démon quotidien, un peu mélanco-lique. La lumière grise, le flou s'acharnaient à confirmer son mystère. Et c'était bien ainsi. Souvent les éléments biographiques incomplets conspiraient pour donner une atmosphère.

Dans la vie courante Ray Carver était un grand type qui s'habillait avec des chemises à carreaux et des jeans. Pour quelqu'un de sa taille, il était un géant, avec la voix la plus confidentielle que vous ayez pu imaginer. A peine si elle sortait de lui. Elle rejoignait sa chanson intérieure, celle d'un gigantesque écrivain qui se dévouait à la cause des nains. Car une fois pour toutes



Ray Carver avait mis son talent et ses obsessions au service d'un monde sans passé et sans avenir, d'une classe sociale sans mémoire, celle des petites gens agités par les tracasseries du moment, les drames de la vie conjugale, du chômage et de l'alcoolisme.

Nul mieux que lui n'a su décrire l'enlèvement, le renoncement, l'indifférence, le cambouis de l'âme, l'annélie du désir. Son ton inégalable était juste, tenu et sublimé. Sur fond de télévision ininterrompue, il lui suffisait d'entrouvrir la fenêtre pour aller au-devant d'une race moyenne dont le rêve médiocre n'enlève pas la glorieuse part du mystère. Après tout, on peut bien avoir l'envie du ciel et habiter une maison standard.

Carver, le magicien du texte court, le plus européen des nouvellistes américains, à force d'amour cruel pour les êtres, a su en soixante petits chefs-d'œuvre tracer les lignes de force d'une extraordinaire tragi-comédie humaine, et la littérature vient de perdre un de ses meilleurs biologistes.

Reste le monde selon Carver, la manière brillante dont l'écrivain peut s'approcher le plus près possible de la vérité des mots. Il a aiguillé les siens jusqu'à la limite. Jusqu'à ce qu'il enferme, sous leur forme la plus simple, une densité indiscutable et une lumière irragardable.

Carver était mon maître, je conserve de lui le souvenir lumineux des moments chaleureux passés en sa compagnie et cette photo, prise hier à peine, qui nous réunissait avec Howard Buten autour d'une bonne bouteille dans le quartier des Halles.

Ray, tu fumais ta dernière cigarette.

(1) Les deux livres sont parus aux éditions Mazarine.

Les 75 ans de Paul Ricoeur

PARMI les grands philosophes contemporains, aucun sans doute n'a cette forme d'attention ouverte à la diversité des savoirs, cette attitude faite de rigueur et de respect en éveil qui caractérisent Paul Ricoeur. Homme de réflexion et de foi, philosophe ne répugnant pas aux textes de circonstance ni aux engagements politiques, c'est hors des modes et des écoles qu'il a suivi son chemin de pensée, dans une double fidélité à l'héritage de la phénoménologie husserlienne et à la philosophie de l'existence inspirée de Gabriel Marcel, Emmanuel, Mounier et Karl Jaspers.

Contré par l'hérémétique, sa réflexion croise des domaines aussi divers que l'expérience religieuse, les théories linguistiques, la psychanalyse, l'exégèse biblique, la fiction littéraire. Grand lecteur, il a su, avant beaucoup, reconnaître l'importance de la philosophie analytique avec laquelle il est entré en dialogue. Ce ne sont là que quelques facettes d'une œuvre majeure. Le numéro dou-

ble de la revue *Esprit*, où Ricoeur a publié tant de ses articles, permet de mieux les saisir et d'en apercevoir d'autres encore.

Cet important dossier, qui rassemble la majeure partie des travaux menés au cours des journées de juin 1987, est complété par deux textes du philosophe, le *Scandale du mal* et *l'Identité narrative*, (*Esprit* juillet-août 1988, 328 p., 89 F.).

Il faut également signaler que cette année où le philosophe a soixante-quinze ans a été marquée par une décennie au Centre de Carrey-la-Salle, sous la direction de Jean Greisch et Richard Kearney, et par la rédaction du grand triptyque consacré à la *Philosophie de la volonté*. Le premier tome, *Le Volontaire et l'Involontaire*, paru en 1950, est réimprimé sous ce titre, tandis que *l'Homme faible* et *Symbolique du Mal* sont regroupés en un volume intitulé *Finitude et culpabilité* (Ed. Aubier, coll. « Philosophie de l'esprit », respectivement 466 p., 135 F. et 494 p., 140 F.).

Que le grand Cros me croque

Il y a autour de Charles Cros comme un malentendu. On garde de lui le souvenir d'un poète fantaisiste et trépidant, « sec-sec-sec » à l'image de son heron saur. Ce n'est pourtant pas l'esprit d'invention qui lui fit défaut. Celui qu'André Breton présentait comme « un inventeur perpétuel » avait plutôt pécunié par excès de créativité. Non seulement en matière de science — il eut l'idée du phonographe, fit des recherches sur la photographie en couleur, présenta le télégraphe — mais aussi dans le domaine littéraire, où d'inattendus rebondissements verbaux viennent au service d'un humour corrosif et vertigineux, aux confins de l'absurde.

Le centenaire de sa mort (il a disparu le 9 août 1898) devrait donner l'occasion de réhabiliter ce marginal du « carcé antique » de Rimbaud, du cénacle des Villiers de Honnailles et des Hydropathes. Breton percuta son incongruité explosive et le mentionna dans son *Anthologie de l'humour noir*. « Au centre de quelques-uns des poèmes de Cros, un revolver est braqué. Le grand Cros semblait prêt à tout pour « mettre en fureur les gens — graves, graves, graves ».

MARION VAN REUTERHEIM.

★ L'HOMME AUX PIEDS RETOURNÉS, de Charles Cros. Éditions La bougie du sappeur (52, rue de l'Arbre-Sec, 75001 Paris), 173 p., 95 F.

★ CHARLES CROS, INVENTEUR ET POÈTE, ouvrage collectif. Éditions Atelier du gué (Villeneuve-la-Garenne, 11300 Lamoignon), 159 p., 50 F.

Double visage pour la NRF

Pour l'été, la *Nouvelle Revue française* se gonfle traditionnellement en un fort numéro double. Celui de cette année, Jacques Réda l'a composé assez riche et divers pour qu'il puisse constituer une « lecture d'été » qui en vaut beaucoup d'autres.

Deux noms, deux visages, ouvrent le cahier : Thomas Bernhard (traduit de l'allemand par Gilberte Lambrich) dont son rôle nocturne d'ordonneur préposé au nihilisme ; comme crispé par un rictus de déstabilisation, il plaide pour l'abaissement, l'humiliation de quelques valeurs de la culture européenne « catholique d'État ». Le second visage est celui de Pierre-Albert Jourdan, visage diurne, en attente d'un point calme du monde. La prose poétique — ici des lettres à sa fille — de Jourdan est tout entière dans cet appel et cette attente... Plus loin, Roger Munier analyse la pensée du lieu chez Jourdan et sa recherche, jusqu'au seuil de la mort (en septembre 1981), de ce qu'il nommait un « dieu d'herbe » (1)...

Toujours du côté poétique, où le choix est plus heureux : une ample diégie de Xavier Bordes, qui confirme sa capacité à jouer de registres variés (2) ; Yves Bicher, dont le regard aigu ne reste pas au dehors du monde et des âmes qu'il décrit (3) ; enfin, Paul de Roux, qui a traduit de l'anglais quelques poèmes de Stephen Spender dans lesquels la gravité du propos n'efface jamais le légèreté et la délicatesse du mouvement poétique.

PATRICK KÉCHICHIAN.

★ NRF, juillet-août 1988, N° 426-427, 256 p., 75 F.

(1) Le premier volume des œuvres de P.-A. Jourdan a été publié au Mercure de France en 1987, avec une préface d'Yves Bonnefoy, sous le titre *Les Sémaphores de nuit*.

(2) Voir son recueil, *La Pierre Ancestrale* (Gallimard, 1987).

(3) Voir son très beau livre *Le Malin du crabe* (L'Alphée, 1985).

Un Salon

du livre médiéval

Des historiens, des écrivains, des peintres, des comédiens sont réunis jusqu'au 31 août au château d'Amboise. La Comedia Nova, compagnie théâtrale implantée à Tours, est à l'origine de cette académie d'été consacrée au Moyen Âge et à la Renaissance.

Point d'orgue de la cérémonie : un Salon du livre médiéval et de la Renaissance, qui sera présidé, du 13 au 16 août, par Régine Pernoud. Ces périodes de l'histoire de France sont ou seront présentées sous les facettes les plus diverses à travers des expositions, des conférences, des saynètes et une grande fête, organisée sur le modèle des divertissements médiévaux.

★ Pour tout renseignement, s'adresser à la Comedia Nova. Tél. : 47-20-92-02.

ROMANS

Les spectres d'Henri Thomas

L'art d'échapper aux rendez-vous convenus.

HENRI THOMAS a soixante-seize ans. C'est un athlète complet de la littérature, à la fois poète (*Joueur surpris*), romancier (*La Nuit de Londres*), nouvelliste (*Les Tours de Notre-Dame*), essayiste (*Tristan le dépossédé*), traducteur (de Goethe, de Shakespeare, de Jünger, de Melville, de Kleist, de Pouchkine). C'est également un écrivain qui n'a pas épargné les distinctions et les récompenses : prix Médicis 1960, prix Femina 1961. Ce rappel bibliographique veut simplement souligner un étonnement : après un demi-siècle d'écriture, après une bonne cinquantaine de livres dont la critique n'a jamais manqué de souligner les hautes qualités de style et d'inspiration, Henri Thomas n'occupe toujours pas, aux yeux du public, la place qu'il devrait être la sienne au panthéon de nos gloires artistiques contemporaines : une des toutes premières.

L'ombrageuse discrétion de l'écrivain ne suffit pas à expliquer cette pénombre : Julien Gracq n'a rien perdu à se maintenir obstinément à l'écart des feux médiatiques. La raison n'en est pas davantage à chercher du côté d'un avant-gardisme qui éloignerait d'Henri Thomas les lecteurs non initiés : la prose de l'auteur de *John Perkins* coule avec la fluidité d'une grande rivière classique.

L'infinie mémoire du temps

Mais ce classicisme paisible n'est, il est vrai, qu'un piège ; et c'est sans doute parce qu'il joue, sans bruit, sans spectacle, sans forfanterie, de toutes les ambiguïtés, de toutes les fausses nonchances, de tous les faux semblants de la limpidité, qu'Henri Thomas désarçonne : il est toujours absent de l'endroit où, on l'attend et les lecteurs n'appréhendent guère qu'on leur pose perpétuellement des lapins.

Un détour par la vie, le dernier roman d'Henri Thomas, indique jusque dans son titre cette volonté d'échapper aux rendez-vous convenus. Il existe certes, dans cette histoire très belle et très simple de quelques jeunes gens qui, étudiants à Strasbourg à la veille de la seconde guerre mondiale, assistent à la montée des périls, puis au déchaînement de la barbarie, des personnages fortement

attachants, complexes, tourmentés.

Cependant, l'art de Thomas ne consiste pas à nous le rendre plus présents, plus vivants à mesure que nous avançons dans le récit, mais, au contraire, à leur ôter progressivement tous les attributs de la réalité, à nous les montrer sous leur forme la plus vraie, la plus essentielle : celle de spectres, d'existences immatérielles condamnées à faire un « détour par la vie » avant de reprendre leur place dans l'infinie mémoire du temps.

Pour Henri Thomas, comme pour les romantiques allemands, dont il est — avec Gracq précisément — le continuateur inspiré, les vies individuelles ne sont que des condensations accidentelles et passagères, les reflets éphémères d'une réalité infiniment plus vaste — dans l'espace et dans le temps — dont elles aident parfois à sonder les mystères.

Les comportements intimes, les pensées et les errements de Blécher, de Gwynnever et de leurs amis, leurs blessures d'enfance, leurs retournements et leurs trahisons, leur recherche, forcée ou ironique, d'eux-mêmes ne peuvent plus se lire, dans la distance désinvolte où les maintient le romancier, comme les avatars d'une liberté mais comme les signes d'un déchirement qui s'est produit dans l'âme même du monde ; si ces personnages ont tant de peine à exister, si leur destin est à ce point évanescence que le romancier paraît toujours tenté de renoncer à en poursuivre le récit, c'est qu'ils sont eux-mêmes les enfants de la disparition, les fils de l'éclipse... *« Ils vivent dans une éclipse... l'éclipse de la raison. L'éclipse a commencé en Allemagne, elle débordait, elle s'étendait sur la jeunesse française... C'est ce que mon oncle, le général, appelle les enfants perdus de l'histoire. »*

Le roman d'Henri Thomas se lit donc comme une tentative pour décrire cette formidable éclipse, pour dessiner le vide, pour matérialiser l'absence. La simplicité linéaire et presque nonchalante de la prose n'est qu'un leurre destiné à tromper le lecteur trop docile : elle ouvre sur des gouffres, sur des massacres de l'esprit. Ce roman, qui semble filer, rêveur et narquois, dessine en creux la marque de nos angoisses les plus vives, les plus actuelles.

PIERRE LEPAPE.

★ UN DÉTOUR PAR LA VIE d'Henri Thomas. Gallimard, 178 p., 82 F.

La barbarie, cette maladie contagieuse

Un conte philosophique de Jacques Blot.

FORBAN, le narrateur du roman de Jacques Blot, est né dissident comme d'autres naissent avec une infirmité. Ce fauteur de troubles vit dans un pays totalitaire, soumis à l'arbitraire des Bottés qui torturent, pillent et tuent selon leur bon plaisir et au non d'un ordre devenu fou à force de logique.

Poète (1) et romancier (2), Jacques Blot nous donne à lire avec ce livre une manière de conte philosophique qui aurait le pessimisme pour morale. Ses personnages aux noms imagés : Jambou-Bois, Corbeau, la Chèvre, Sans-Peur, Bonnet-Rouge, Joli-Cœur, la Sauterelle, etc., ne sont ni des héros ni des bourreaux, mais, tout simplement, des hommes et des femmes qui, quel que soit leur camp, essaient de survivre.

Forban lui-même, qui a connu l'arrestation, la torture et la déportation, n'est revenu des camps de la mort lente que parce qu'il a rendu quelques services au pouvoir, en donnant des renseignements sur certains de ses amis. Et, désormais, pour prix de sa liberté surveillée, il informe Madame la Protectrice en chef, dite la Chèvre, lorsque celle-ci le convoque pour lui rappeler qu'il n'est que ce qu'elle veut, quoi qu'il paraisse.

Forban ne nourrit d'illusions aucune espèce d'illusion sur l'avenir. Les Bottés, garants de la Morale collective, ont instauré dans le pays l'autorité des meurs en séparant les hommes et les femmes et en créant la « police des conduites relâchées ». Néanmoins, pour satisfaire des instincts qui ne demandaient qu'à s'exprimer, ils ont institué des jeux du cirque dont sort vainqueur celui qui a fracassé le plus grand nombre de vitres.

Ce roman pourrait être étouffant s'il n'était servi par une écriture poétique parfaitement maîtrisée qui rend tolérable la monstruosité. Forban, plus par lassitude que par un sursaut de dignité, finira par se libérer de la Chèvre en l'assassinant. Il découvrira, par la suite, que la barbarie est une maladie contagieuse et qu'elle a déjà contaminé les esprits de ses amis, car ceux-ci tuent et s'entre-tuent à l'instar des Bottés. Il ne restera plus à Forban qu'à se retirer dans les montagnes pour y vivre loin de l'humanité.

PIERRE DRACHLINE.

★ FORBAN, de Jacques Blot, Seuil, 249 p., 89 F.

(1) *Présages de l'ombre* (1976) et *Le Temps et la Lumière* (1983) au Seuil.

(2) *Marthe et Jérôme* (1968) et *Les Processions intérieures* (1972), chez le même éditeur.

le débat

Directeur : Pierre Nora

50

NUMÉRO SPÉCIAL

1953-1987

TRENTE-CINQ ANS
DE VIE INTELLECTUELLE
FRANÇAISE

les dates, les hommes, les mots

Gallimard

12 % des Français
déclarent vouloir lire
ce roman pendant
leurs vacances.

Le Monde daté 10 juin

Sondage SOFRES
pour
France-Loisirs
Le Monde

RICHARD BOHRINGER

C'est beau
avec elle
la nuit



★ Pour tout renseignement, s'adresser à la Comedia Nova. Tél. : 47-20-92-02.

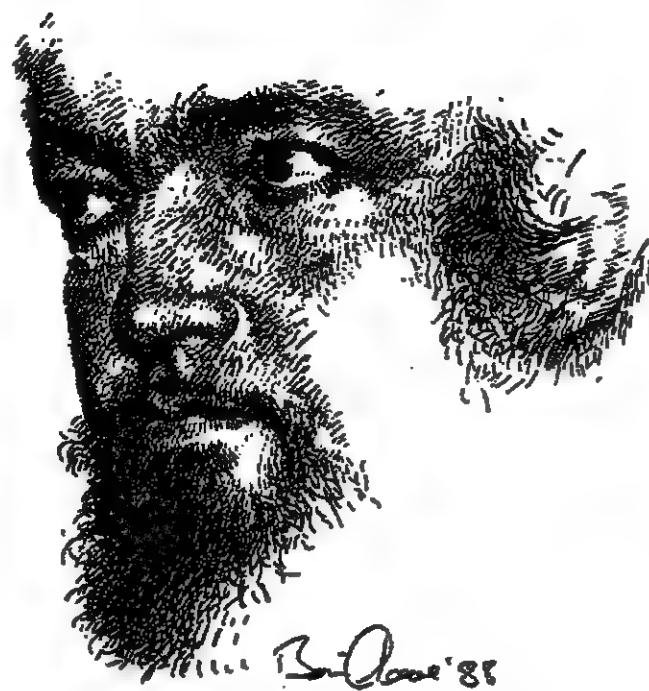
● LETTRES D'AMÉRIQUE LATINE

Les anguilles et les étoiles

EN 1968, Julio Cortázar accomplit un voyage en Inde au cours duquel il visita et photographia longuement l'observatoire de Jaipur, ces immenses et étranges machines de marbre « buvant un flux d'étoiles », conçues et construites en 1740 à la demande de l'un des grands esprits du dix-huitième siècle, le sultan Jai Singh. Le texte qui naquit de cette visite, *La prose de l'observatoire*, est enfin traduit — de façon superbe — par Laure Bataillon. Il est accompagné des photographies de Cortázar, remarquablement tirées d'une pellicule de qualité médiocre par le photographe Antonio Galvez.

C'est un livre incantatoire, dédié à la mystérieuse rencontre de phénomènes qui, pour échapper aux règles de la stricte rationalité, n'en participent pas moins d'une structure cohérente, mathématique et poétique, de l'univers, où le mouvement des étoiles et celui des anguilles éblouissent, par exemple, de troublantes correspondances.

Cortázar, dans cette *Prose de l'observatoire*, cherche, de toute la force de son lyrisme, de toute la subtilité de ses métaphores, de toute la puissance de son imagination, à échapper au destin de l'homme occidental emprisonné dans les limites de la raison cartésienne, pour s'ouvrir



complètement au mystère du monde : « Je voudrais élargir en un champ de contact que le système qui a fait de moi ce que je suis n'a avec force et théorie... Je sais que Jai Singh était avec nous, du côté de l'anguille traçant son idéogramme planétaire dans l'obscurité qui désolait la science et lui fait s'arracher les cheveux. »

★ LA PROSE DE L'OBSERVATOIRE, de Julio Cortázar, traduit de l'espagnol par Laure Bataillon, Gallimard, 130 p., 150 F.

L'exploration de Roberto Juarroz

Une tentative passionnée pour réconcilier la poésie et la pensée.

« *À QUOI bon des poètes ?* », se demandait Hölderlin. « Le poète est celui qui dit les choses essentielles », affirmait Elisabeth Browning. Eluard annonçait, avec un bel optimisme, l'avènement futur de l'évident poétique : « Toutes les paroles seront sacrées et l'homme, s'étant enfin accordé à la réalité, qui est siennne, n'aura plus qu'à fermer les yeux pour que s'ouvrent les portes du merveilleux... » Et Pierre Jean Jouve notait, mine de rien : « Nous avons aujourd'hui des théoriciens de la Poésie : en général ils ne sont pas poètes. »

Pour Roberto Juarroz, le grand poète argentin dont l'œuvre entière obéit à l'injonction de la *Poésie verticale* (1), la relation décisive, à la fois problématique et féconde, confronte l'espace de la poésie et l'espace de la réalité : « La poésie est une tentative risquée et visionnaire d'accéder à un espace qui a toujours préoccupé et angoissé l'homme : l'espace de l'impossible, qui parfois semble aussi l'espace de l'indicible. »

Toute la quête de Juarroz a été orientée vers cet « impossible ». Son livre *Poésie et Réalité* se présente comme une évocation de cette tension obsessionnelle, vécue

ainsi qu'une pérégrination de son propre destin à travers le langage.

A proprement parler, il ne s'agit pas d'un essai, mais d'une mise à la question d'une expérience intensément éprouvée et qui veut sans cesse donner ses preuves. C'est pourquoi Juarroz mêle des poèmes aux discours : « L'office de la parole est que le monde puisse dire le monde, que le monde puisse dire l'homme. »

La parole : ce corps vers tout.

La réflexion vient en écho, pour faire escorte au poème, jamais pour le réduire ou l'enclore : « Penser et sentir sont une seule et même chose, comme l'intelligence et l'amour, l'action et la contemplation. L'homme a été obstinément trompé et divisé. Sa capacité d'imaginer, son pouvoir de vision, sa force de contemplation, ont été relégués dans la marge du décoratif et de l'inutile. La poésie et la philosophie se sont séparées à certain moment catastrophique de l'histoire de la pensée. Le destin du poète moderne est de réunir la pensée, le sentiment, l'imagination, l'amour, la création. Et cela comme forme de vie et comme voie d'accès au poème, qui doit façonner cette unité. »

Plus qu'un plaidoyer qui voudrait convaincre, le livre de Roberto Juarroz apparaît comme un viatique pour tous ceux qui entendent ajouter du réel au réel ; pour ceux qui savent que « le poète est beaucoup plus qu'un genre littéraire ou qu'une simple formule ludique ». Le recueil des dialogues de Juarroz avec Guillermo Botta, qui est paru en même temps, sous le titre de *Poésie et Réalité*, poursuit, sur un mode plus spontané, la même exploration fervente et lucide. C'est un bonheur rare que d'écouter cette voix qui procède par éclair et qui ne craint ni l'effraction, ni la révélation, ni le mystère.

ANDRÉ VELTER.

★ POÉSIE ET RÉALITÉ, de Roberto Juarroz, traduit de l'espagnol par Jean-Claude Masson, éd. Lettres Vives, 60 p., 60 F.

★ POÉSIE ET CRÉATION, dialogues de Roberto Juarroz avec Guillermo Botta, traduits de l'espagnol par Fernand Verbeke, éd. Ues (B.P. 59, 83490 Le May), 156 p., 120 F.

(1) *Poésie verticale*, Fayard, 1980 ; *Quinze Poèmes*, éd. Ues, 1983 ; *Nouvelle Poésie Verticale*, Lettres Vives, 1984 ; *Névéisme Poétique verticale*, éd. Brandes, 1986. Traduction de Roger Massee.

Une mémoire trop lourde

L'enquête de l'Uruguayen Fernando Butazzoni sur une jeune femme victime des tortionnaires d'Argentine

IL est des livres dont on ne parle pas facilement. Le trouble que suscite le roman de l'Uruguayen Fernando Butazzoni coupe court aux commentaires. « Ce livre, précise l'auteur, est le fruit d'une longue obsession. Durant mon voyage en Suède, il y a quelques années, un ami intime me rapporta l'histoire de Julia Flores. Bien que j'aie connu différents témoins des camps d'extermination de l'Argentine de Videla, je n'ai eu de cesse d'en savoir plus sur cette jeune fille, cette Uruguayenne de vingt-cinq ans prise au piège de ce moulin de terreur. J'ai parlé avec bien des gens, lu des lettres et des confessions, respecté quelques silences. Et c'est ainsi que, peu à peu, j'ai écrit ce roman. »

En Suède, donc, un immigré uruguayen, le narrateur, rencontre Julia Flores. Une idylle se noue, pleine de passion et d'illusions, que va ruiner la mémoire, ouverte comme une plaie, de cette jeune femme rescapée d'une usine de mort, le camp militaire de La Perla, près de Cordoba. L'amour ne résiste pas au dégoût de l'horreur, la torture par un capitaine qui s'efforce ensuite de gagner l'affection de sa victime, l'assassinat des récalcitrants à

coups de bâton dans les écuries, les « transferts » quotidiens où sont menés au peloton les condamnés choisis la veille par un responsable.

Le surmoi qui, sous les yeux de Julia Flores, a pris fin pour des centaines d'hommes, de femmes, d'adolescents « disparus sans autres renseignements », elle y reconstruit de son propre gré, parce qu'il est pur que la mort elle-même. Trop imprégnée de nuit et de brouillard, elle se suicide à Malmö, dans un de ces pays civilisés où l'assassinement est le privilège du choix démocratique, alors qu'il est imposé à coups de bottes et de slogans dans les régimes militaires.

Le récit, sans pathétique ni indignation, montre avec quelle facilité se délite la frontière entre les valeurs spécifiquement humaines et la rigueur des lois qui les rabaisent en prétendant les élever. Quel de plus banal que le propos des tortionnaires de La Perla ? Ils ne souhaitent rien tant que d'assurer la grandeur de l'Argentine, éviter l'anarchie au pays, accéder à la promotion puis à la retraite, équilibrer salaire et travail, prendre le plaisir à la saute et combler ça et

là les insatisfactions de l'amour. Sans l'uniforme, la « gégène » et le fusil qui leur donnent mauvais genre, on les prendrait pour le commun des électriciens plébiscitant la main de fer ou de velours qui gouvernera leur destinée.

Il a suffi d'une armée de parade, sans qualité guerrière, pour faire le ménage en déconstruisant de la saleté partout. Rien que de très ordinaire, dirait-on. Cependant, en quelques années, l'ordinaire a cessé de se confondre avec le tolérable. Aucune comptabilité de chambres à gaz n'a le poids d'un savoir tant que pèse encore l'ignorance qu'une seule victime en contient six millions. C'est un constat que Butazzoni a su dresser.

JEAN LESGUREL.

★ LE TIGRE ET LA NEIGE, de Fernando Butazzoni, traduit de l'espagnol par René Pons. Éditions de l'Aube (84240, La Tour-d'Aigues), 195 p., 90 F.

— Signalez également les entretiens d'Ernesto Sabato avec Carlos Cerezo, réunis sous le titre *Mas Larzines*, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Salas-Lu et Lucien Mercier. Présentation de Marie-Élisabeth de Portuvalle. Belfond, 190 p., 90 F.

● LETTRES JAPONAISES

UN ENTRETIEN AVEC RENÉ SIEFFERT, LE TRADUCTEUR

« Le Dit du Genji » : un fleuve sans fin

« Quelle originalité présente la seconde moitié du *Dit du Genji* par rapport à la première ? »

— On peut distinguer plusieurs cycles qui diffèrent d'une manière sensible, non seulement par le contenu, ou les personnages qui tour à tour occupent le devant de la scène, mais par le style même. Celui-ci évolue, en effet, dans le sens d'une complexité, d'une ampleur et d'une subtilité croissantes. Cela, me semble-t-il, ne fait que traduire la maîtrise, la sûreté de main acquises par l'auteur. Jusqu'au livre 33, avec lequel s'achève la première partie, il s'agit d'une sorte de biographie amoureuse et politique du Genji. Puis un autre récit va commencer, qui se poursuivra jusqu'au livre 54. Les dix derniers livres forment une sorte de « roman dans le roman » que l'on pourrait presque lire indépendamment : il s'agit là, à mon sens, du roman psychologique le plus étonnant, par sa subtilité et sa pénétration, qui ait jamais été écrit dans aucune langue.

— Une histoire très différente de celles qui précèdent, toute en demi-teinte, imprégnée d'une inépuisable mélancolie qui se termine sur une phrase grammaticalement incomplète, que je rends par des points de suspension. Ultime effet de l'art ou mort inopinée de l'auteur ? Peu importe. Le récit, dans son ensemble, est pareil au fleuve sans fin qu'est l'histoire des hommes, semblables et interchangeables sans jamais être identiques, à l'image des gouttes d'eau qui composent ce même fleuve, comme l'a dit admirablement Kamo no Chomei dans ses *Notes de l'ermitage*, au treizième siècle. Cette opposition entre l'immuable et le « fluant » étant l'un des principes majeurs de l'esthétique japonaise.

— Le *Dit du Genji* peut-il être considéré comme un document de valeur historique ?



Torii Kiyonobu : Scène palatine.

— A l'arrière-plan des épisodes, toute une société courtoise revit sous nos yeux. Mais la psychologie, les comportements, sont certainement ceux des contemporains de l'auteur, qui en a saisi les traits sur le vif. Il y a une vérité psychologique incontestable du récit. Ainsi Murasaki décrit-elle, avec une finesse inimitable, les conséquences de certaines réalités historiques : elle montre, par exemple, les formes particulières que revêt la jalousie dans une société polygame où la notion de mariage telle que nous l'entendons en Occident est absente, mais s'inscrit dans un système d'union politique sur quoi repose le pouvoir de l'ambitieux famille des Fujiwara. Si la vie amoureuse à la cour était relativement libre, elle était limitée par les exigences de réputation. Il me semble que l'un des prodiges de cet ouvrage est de nous faire comprendre, à un millénaire de distance, les pensées et les sentiments les plus intimes des personnages, bref, leur vision du monde.

— L'auteur manipule environ trois cents personnages sur trois générations. Cela doit poser des problèmes énormes au traducteur ?

— Pendant vingt ans, j'ai reculé devant la traduction du *Genji*. L'expérience est éprouvante. Voilà une femme qui se met en scène elle-même, introduit une sorte de complicité avec le lecteur à travers des apartés et dépeint ses personnages avec une extrême sensibilité, mais en les tenant à une certaine distance... Et le tout dans un style qui ressemble à une musique légère... Il faut en quelque sorte entrer dans l'esprit de l'auteur. J'ai procédé en lisant de longs passages et en relevant les mots inconnus ou les obscures. Puis, peu à peu, des fragments de phrases se constituaient en français, et je me mettais à écrire presque sans rature. L'enregistrement, puis j'écoutais le texte à la main pour vérifier si le rythme coulait bien. En traduisant, j'ai été obligé de choisir un style afin d'obtenir une certaine homogénéité. J'ai pris finalement Saint-Simon pour modèle, car il a décrit un milieu du même type : un monde fermé avec ses canons, ses ragots, ses intrigues.

— En outre, je me suis efforcé de franchir le vocabulaire. Certains mots sont intraduisibles (noms de plantes, de couleurs, de vêtements, d'instruments) : il fallait trouver des solutions tenant compte de la nature de l'œuvre et du public auquel je destinais ce travail. J'ai donc choisi des équivalents approximatifs plutôt que d'alourdir le texte de mots japonais qui n'auraient rien ajouté à sa compréhension. J'ai tenté aussi de transposer les termes qui, en japonais, et singulièrement dans la poésie et dans le langage des femmes de Heian, permettent de jouer sur une gamme étendue de nuances. Enfin, je me suis abstenu de respecter scrupuleusement le mouvement de la phrase, le rythme souvent complexe et toujours oratoire d'un texte qui était destiné à être lu à haute voix.

— Que retirez-vous de cette « relation » suivie avec Dame Murasaki ?

— Le souvenir d'une présence de tous les instants, obsédante et parfois pesante, mais d'une fascination aussi, une sorte d'envoûtement, de possession dont il est difficile de se détacher. Après avoir achevé la première partie, j'avais, d'ailleurs, été tenté de rompre, et la brouille a duré des années...

Propos recueillis par PHILIPPE PONS.

La vie de cour dans l'ancien Japon

(Suite de la page 2.)

Si, à près de mille ans de distance, le *Dit du Genji* demeure si cher aux Japonais, c'est surtout qu'il reflète une sensibilité diffuse, mais non moins prégnante, qui constitue l'une des trames de leur culture : le sentiment de l'universelle impermanence de ce monde et de la vanité ultime de toute expérience humaine. Ce sentiment, qu'ils rendent parfois par l'expression *mono no aware* (la beauté poignante de la fragilité des choses), est peut-être moins contradictoire qu'on ne le pense avec le dynamisme de leur société : comme les hindouistes, les Japonais sont pénétrés de l'idée de néant, mais à la différence de ceux-ci qui s'immobilisent dans leur refus, les Japonais semblent avoir découvert dans l'impermanence du monde une force mobilisatrice.

La cour de Heian prisait le cérémoniel, la fête, l'élégance et une mélancolie qui n'est sans doute pas étrangère à l'influence du bouddhisme, pour lequel le monde est un lieu de souffrance. Un sentiment que l'on retrouvera sous une autre forme à l'époque Edo (1603-

1688) avec la notion d'*utshyo* (le monde flottant). Le *Genji*, en apparence un parfait séducteur, voyage et trivola, est souvent assailli par cette mélancolie lorsque les images du plaisir s'évanouissent : il restera d'ailleurs la proie d'un tourment secret.

La seconde partie de l'ouvrage, pour laquelle René Sieffert a introduit la sous-titre d'*Impermanence* (la première comportant celui de « Magnificence ») et s'achève sur une sorte d'apothéose du *Genji*, est empreinte de cette coloration pessimiste : le temps passe inexorablement, écrasant les héros, qui cherchent en vain à conjurer cette impermanence à laquelle nul ne peut se soustraire, ni par l'ambition ni par l'amour, et qui fait toute l'intensité psychologique d'une œuvre sans égale.

Ph. P.

★ LE DIT DU GENJI, de Murasaki Shikibu, traduit du japonais par René Sieffert, tome I : *Magnificence*, tome II : *Impermanence*. Presses orientales de France. Les deux volumes sous emboîtement, 695 F.

Autres parutions

● *Masque de femme*, de Fumiko Enchi. Une variation moderne sur les masques du théâtre nō par une romancière, née en 1906, qui a adapté le *Roman du Genji*. Traduction de René de Coccaty et Ryôji Nakamura. Gallimard, 148 p., 88 F.

● *Des Japonaises*. Un ouvrage collectif sur les Japonaises des années 80, leur manière de vivre à la fois les bouleversements de l'époque et la fidélité au passé. Traduction de Hidako Fukumoto et Catherine Pigeaux. Des femmes, 238 p., 105 F.

● *Vie d'une amie de la volupté*, de Ihara Saikaku. Par un romancier du dix-septième siècle, l'autobiographie d'une vieille femme qui avait cru à la liberté de l'amour. Le livre a été publié pour la première fois en France en 1976. Traduction, préface et notes de Georges Bon-marchand. Gallimard/UNESCO, 148 F.

● *Connaissance de l'Orient*, 248 p., 38 F.

● *La Sumida*, de Nagai Kafu. Une autre réédition importante. Un roman du début du siècle par un des auteurs les plus marquants de la génération de Meiji. Traduction, préface et commentaires de Pierre Faure. Gallimard/UNESCO, « Connaissance de l'Orient », 158 p., 33 F.

● *La Mort en été*, de Yukio Mishima. Dix nouvelles pour un portrait du Japon moderne. La première parution en France date de 1983. Traduit de l'anglais par Dominique Aury. Gallimard, « Folio », 308 p.

● *Voyageur de la cité flottante*, de John David Marley. Un regard britannique sur les mœurs japonaises. Traduit de l'anglais par Michel Weidberg. Denoël, 332 p., 148 F.

● *Cohère, sans rire*, de Pierre Lévy. Quand un universitaire helléniste étudie la mythologie japonaise. Les Belles Lettres, 120 p., 85 F.

● *Le Démon du nô*, de Nobuko Albery. Exilée de son pays natal depuis les années 60, Nobuko Albery retrace dans ce roman la gestation du célèbre théâtre aux quatorzième et quinzième siècles. Traduit de l'anglais par Suzanne Mayoux. Gallimard, 366 p., 128 F.

● *Le Maître ou le tournoi de go*, de Yasunari Kawabata. La réédition d'un très beau livre sur le démon du jeu. Traduit du japonais par Sylvie Regnaud-Gatier. Le Livre de poche, « Bibo », 158 p.

● *Scandale*, de Shūsaku Endō. Né à Tokyo en 1923, Shūsaku Endō met en scène un romancier qui enquête sur son double. Traduit du japonais par Catherine Anelot. Stock, 286 p., 119 F.

CINÉMA

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

Fr

CINÉMA

Francis Weber tourne une nouvelle version des « Fugitifs »

Le rire français à Hollywood

A Los Angeles et à Tacoma, Francis Weber tourne et produit pour les studios Disney le remake de son propre film les Fugitifs, avec une équipe entièrement américaine : un cinéaste français dans une situation sans précédent.

Francis Weber n'est jamais content. Etudiant en médecine pendant quatre ans, le petit-neveu de Tristan Bernard s'ennuyait dans les amphithéâtres. Journaliste de radio, il rongea son frein. Il écrivit sa première pièce à trente ans, bien tard jugé-t-il, même si l'Enlèvement se joua avec grand succès. Scénariste du Grand Blond avec une chaussure noire pour Yves Robert (1972) et de l'Emmerdeur pour Edouard Molinaro (1973), il regrette de ne pas être le metteur en scène de Pierre Richard pour le premier, de Lino Ventura et de Jacques Brel pour le second. Il ne s'ennuie guère de ce que ses impeccables scénarios soient rachetés par un studio américain, que l'Emmerdeur soit offert à Billy Wilder, qui en tira Buddy Buddy, interprété par Jack Lemmon et Walter Matthau (1981).

Enfin lancé dans la réalisation pour le Joueur (1976), histoire drôle et cruelle d'un homme « acheté » pour distraire un enfant, Weber découvre en Pierre Richard un interprète de prédilection, un complice, un frère, sans perdre une once de son esprit d'autocritique, favorisé par l'échec du remake hollywoodien confié à Richard Donner et Richard Pryor.

Avec les Etats-Unis, une touche plus sérieuse est donnée quand Weber adapte pour le cinéma la Cage aux folles, la pièce de Jean Poiret, qui, après Paris, triomphe partout notamment dans toutes les villes américaines : à New York comme Los Angeles, à Chicago comme à Boston. Le film, italo-français, est particulièrement financé par les Artistes associés, et Weber lié à son succès américain alors sans égal pour une production européenne (1979).

Cependant, Weber écrit Coup de tête et Cause toujours sur un thème récurrent, deux histoires d'homme-américain, deux subtilités jouées par Patrick Dewaere d'un côté, Jean-Pierre Marielle et Annie Girardot de l'autre, mais sans vraie réponse publique : il change d'optique. Si Pierre Richard doit beaucoup à Yves Robert, Weber doit beaucoup à Richard, et le lui prouve. En 1981, il l'unit à Gérard Depardieu pour la

Chèvre, reconduisant le couple en 1983 avec les Compères et en 1986 pour les Fugitifs. Chacun de ces films dépasse le million d'entrées à Paris, et Francis Weber, auteur complet, est en même temps consultant des studios Disney, payé fort cher pour donner son avis sur des scénarios. D'autres producteurs le sollicitent : en 1987, il s'est, en fait, installé à Hollywood. Provisoirement ?

Ce qui lui advient est sans précédent. Disney achète les droits des Fugitifs et demande à son auteur

diminué, non plus que son angoisse quant au résultat : « On n'imagine pas, explique-t-il, comme c'est difficile de diriger un film dans une langue étrangère. » Et d'ajouter : « Un metteur en scène à Hollywood, c'est « a king who can be fired », un roi qui peut être viré (par le studio). »

Los Angeles « Downtown », centre original de la ville. Dans un immeuble de bureaux désaffecté, à moins de 100 mètres du nouveau musée d'art contemporain et de son environnement architectural auda-

c'est le quartier des marchands de fringues importées d'Extrême-Orient et vendues par des Mexicains récemment installés. Dans les kiosques, la presse est en espagnol. Postés en vertical le long d'une cheminée d'usine en ruine, les lettres de métal formant le mot Bendix, vieilles comme la marquerie qu'elles épellent, achèvent de rouiller. La doubleur de James Earl Jones, imposante silhouette noire d'un ancien champion de boxe, ne perd pas son temps entre les réglages : il vient de racheter treize



Francis Weber, Marie Short et Nick Nolte (de gauche à droite) sur le tournage.

réalisateur d'en produire lui-même le remake aux Etats-Unis, avec une équipe et une distribution entièrement américaines. Contrairement à Trois hommes et un couffin, qui a été adapté au contexte local et mis en scène par un autre réalisateur que l'original, Fugitifs (titre provisoire du fait de l'existence d'une série de télévision homonyme) doit tout au seul Weber. Pignon (Pierre Richard), devenu Perry, est joué par Martin Short, Lucas (Depardieu), reste Lucas pour Nick Nolte. Seul le personnage qu'interprétait Michel Blanc a été supprimé, et celui du policier, confié au formidable James Earl Jones « Gardens of Stone, de Coppola », sensiblement amplifié. Quant à la scène finale, qui menait Pignon, sa fille et Lucas de France en Italie, elle se passe cette fois à la frontière américano-canadienne.

Un ouvrage récent recensait les gens du cinéma français qui ont fait carrière aux Etats-Unis (1). Parmi les metteurs en scène, très rares sont ceux qu'Hollywood a appelés au vu de leur réussite européenne : Tourneur, Duvivier, Clair, Malle, Gavran. Weber prend la suite, et s'en trouve bien. Sa tension sur le plateau n'a pas

diminué, Francis Weber l'exigeant à fait reconstituer le commissariat de police ; des clochards, des drogués, vrais ceux-là, entourent le building fatigué. Un étage entier figure la porte central de Tacoma, cette ville industrielle en déclin de l'Etat de Washington, sur le Pacifique, où l'on a tourné les extérieurs. Le moindre faux bureau où est posé l'annuaire de l'Etat, le moindre faux dossier de la trachée porte le nom de Tacoma, débordant de ces petits détails vrais qu'on ne verra pas à l'image, mais qui assurent pourtant la véracité de l'histoire.

On tourne cette nuit dans le quartier d'Hollywood, qui, malgré son nom, ne prête plus guère au rêve ; peu sûr, hanté par les drogués, les ivrognes et les voyous, le quadrilatère où se trouve l'immeuble-décor est cerné par de vrais policiers. Ici même, l'an dernier, l'équipe de Spielberg portait des gilets pare-balles : on est à un bloc de Hollywood Boulevard, du Grauman Theatre et du Walk of Fame, où sont inscrits dans les étoiles du trottoir les noms des plus célèbres personnalités du show-biz.

Le lendemain, nouveaux extérieurs dans Los Angeles Downtown : une boutique de hot-dogs minable,

milie pantalons à un intermédiaire italien débarqué sur le tournage on ne sait comment. Quant à ce figurant pakistanais qui passe et repasse, s'installant à toutes les conversations, il me demande aimablement quel est cet homme brun, à l'allure et à l'accent français, à qui je parle souvent.

Le film sortira aux Etats-Unis pour Noël prochain, dans l'ensemble des villes-clés du territoire. Comme toujours, le premier week-end sera décisif et déterminera les efforts publicitaires menés ensuite. On peut espérer une recette intérieure de 30 millions de dollars, chiffre moyen des récentes productions Disney, qui, des Big Eight, les huit grands studios, a été le plus favorisé ces dernières années. Mais Francis Weber fonce à n'y point trop penser encore : il a d'autres projets avec Warner et les Artistes associés, songe aussi à retourner en France, à faire des films avec ses amis, et peut-être à penser à la littérature : « Dans un scénario, il faut toujours retrancher. Pas dans un roman. »

OLIVIER BARROT.

(1) Paris-Hollywood, par Dominique Leboucq, Hazan, 1987.

MUSIQUE

« La Clémence de Titus » au Festival de Salzbourg

Un péplum abusif

A trois semaines d'intervalle, il n'est pas possible d'éviter, pour la nouvelle Clémence de Titus de Salzbourg, la comparaison avec celle d'Aix-en-Provence qui la surclasse nettement.

On n'en est plus à découvrir le dernier opéra de Mozart écrit en quelques semaines pour le couronnement de l'empereur Léopold II comme roi de Bohême à Prague, mais les problèmes d'interprétation, de mise en scène en particulier, restent toujours délicats pour une œuvre qui semble marquer un retour en arrière, vers la forme désuète de l'opéra seria.

La réalisation de Peter Breiner est tombée dans l'ornière de la fausse évocation antique, pis, du tapage à l'œil qui est souvent le péché mignon de Salzbourg. Enrico Job, le décorateur, a « complété » les admirables galeries du musée au rocher par des volées d'escaliers et, malheureusement, par un petit théâtre en forme de bonbonnière installée au centre. Il fallait, certes, un lieu plus discret et intime pour les débats de conscience des personnages, mais quel dommage d'avoir planté ces trois obélisques soutenant des rideaux verts qui décrivent un ovale ventru détruisant l'harmonie de la façade rocheuse !

Le mobilier et les costumes jouent sur l'équivoque des styles antiques et Empire, avec un charme certain, mais qui accentue la distanciation. Ce ne serait pas grave si les rapports entre les personnages n'étaient pas trop stéréotypés, les gestes assez « convenus » pour « occuper » les airs plutôt que pour approfondir les sentiments, et si surtout les grandes scènes d'ensemble (la procession des offrandes, l'incendie à Rome, le pardon final) ne paraissaient aussi faibles et parfois pompiers.

Du haut de son piédestal

Peter Breiner a voulu, en effet, absolument utiliser l'espace dans toute son ampleur, mais avec des jeux de scène contestables, inutiles ou pagailleurs : le sac du palais de Titus et la riposte des troupes fidèles prêtent à rire ; on ne comprend pas comment deux conjurés peuvent être arrêtés, alors que Vitellius et Sextus ont tant de mal à coordonner leurs décisions ; on s'homme que

Titus fasse grâce si facilement à tous ces gens, alors qu'ils n'ont pas les mêmes raisons de renoncer à leur dessein que les grands coupables... Enfin, le tableau ultime qui voit l'empereur abusivement statué de son vivant, et pardonnant du haut de son piédestal poussé par les conspirateurs, relève du péplum le plus ridicule.

Rappelons seulement qu'à Aix, Caçoyannis avait su faire jouer cette œuvre avec une intensité, une émotion, une grandeur, qui en estompaient les côtés schématisés et formalistes, pour en extraire la vérité racinienne des chœurs dans les splendides décors, très stylisés, de Nicholas Georgiadis.

Ce n'est pas que la distribution de Salzbourg soit médiocre, on s'en doute, mais elle ne brille pas non plus du même éclat : la Vitellia impérieuse et brutale de Carol Vaness n'a pas la même séduction suprême et la complexité de Charlotte Margiono, même si elle témoigne d'une réelle force dramatique ; Gösta Winbergh correspond au portrait dessiné par le metteur en scène d'un Titus névrosé (encore un !) et implicitement plutôt que foncièrement magnanime, avec son timbre perçant, un peu mince malgré sa couleur, à l'ouvrage dans les vocalises trop rapides.

Christine Barbaux, lumineuse Servilia, Martha Senn, Annus à la voix tendre et fragile, Lazo Polgar, très beau Publius, assez inquiétant, forment un ensemble de qualité. Mais on se souviendra surtout du Sextus très dévoué de Dolores Ziegler, voix claire et frémissante de jeune cantatrice pleins de flamme, mélancolique ou pathétique, au cœur labouré par cet amour pour Vitellia qui veut l'obliger à tuer Titus, son meilleur ami. Les chœurs, superbes, sont ceux de l'Opéra de Vienne.

C'est Ricardo Muti qui dirige la représentation et l'on peut imaginer toute la finesse avec laquelle il mène le Philharmonique de Vienne, la subtilité du phrasé, l'intensité à la cime de la vague. Mais elle paraît cependant trop discrète, dans le style de l'opéra seria où c'est le chanteur qui fait tout, tandis qu'Armin Jordan contribuait à la présence du drame à Aix par l'énergie, la chaleur qu'il communiquait sans cesse aux voix comme à l'orchestre, la présence même de Mozart.

JACQUES LONCHAMPT.

★ Prochaines représentations les 13, 21 et 28 août (19 heures).

« Le Soviet », de Mikhaïl Tomanichvili

La publicité du film de Mikhaïl Tomanichvili, déjà responsable d'un titre français particulièrement stupide, le Soviet, ajoute un sous-titre, le Revanche, pour faire croire à un Rambo russe d'avant Gorbachev.

Il s'agit d'un affrontement au cours de manœuvres dans le Pacifique entre soldats soviétiques et américains, dont un vétéran, affectivement inspiré de Rambo. Un soldat américain, qui a commis de terribles horreurs au Vietnam qu'il ne peut plus revenir aux Etats-Unis. Il n'a fait qu'obéir aux ordres d'un officier politicien véreux et en plus, par suite d'une erreur humaine, a été brûlé au napalm.

C'est dire qu'il se range, et quand l'officier véreux lui propose une dernière mission, il accepte mais décide de lancer un missile nucléaire réellement chargé, seul moyen de s'en sortir, dit-il aux marins qu'il entraîne dans sa rébellion. Raisonnablement douteux, mais qui montre bien les dangers de l'individualisme américain, alors que l'officier soviétique ne fait rien sans son équipage.

Il se portera au secours d'un sympathique jeune couple américain échoué sur une île déserte, empêchera le missile nucléaire de partir, sera abattu dans le dos, et ses compagnons iront annoncer la triste nouvelle à son père, un beau vieillard au visage creusé, qui formait les yeux, retenant ses larmes.

Décidément, le Soviet n'a rien à voir avec Rambo. Ce n'est pas un film d'action. Il est plus didactique que lyrique. Les massacres ne sont pas spectaculaires, et ne prennent qu'une faible partie de l'histoire. Le reste décrit la vie des marins soviétiques qui rêvent de revenir dans leur village, et des Américains qui préparent d'un côté les manœuvres et de l'autre les magouilles. Ils parlent anglais, n'arrêtent pas de parler, et leur voix est recouverte par la traduction en russe.

Résultat : une esthétique de téléfilm, bavard, trop lent. Un divertissement sans ambition, qui n'a pas eu d'ennui avec la censure. En ce sens, c'est intéressant à voir.

COLETTE GODARD.

EXPOSITIONS

A Carcassonne, Toulouse et Montauban

L'abstraction continue

Où sont les grands abstraits français ? Réponse dans plusieurs expositions méridionales.

L'abstraction lyrique, ou informelle, ou expressionniste, peu importe le mot, ne saurait se soustraire aux règles qui commandent depuis plus d'un siècle au système esthétique et économique des avant-gardes. Moderne, ultramoderne dans les années 50, elle a connu ensuite, naturellement, désaffection et redécouverte, académismes et renouvellements. Certains de ses adeptes n'ont pas changé, d'autres ont cherché et cherchent encore à tirer de leur art des ressources inattendues. L'exercice est d'autant plus périlleux que, abstraits, ils ne peuvent jouer ni du sujet ni de la figure. De là sans doute le sentiment, fort excessif assurément, qui professe que cette abstraction à vite et mal vieillit.

Les œuvres récentes de Hans Hartung exposées à Carcassonne sont à cet égard exemplaires d'une volonté intransigeante de changement, à laquelle il peut arriver de préférer heurter plutôt que de renoncer. S'étant saisi d'un instrument singulier, un sulfateur à vigne, l'artiste lance sur le blanc de la toile préparée d'innombrables taches de couleur qui composent une sorte de tapisserie diaphane et aérienne. Nébuleuses, un peu « chinoises » et légèrement « pollockiennes », ces danses browniennes en jaune et bleu, si élégantes, si légères, manquent quelquefois de densité. On croirait que le peintre, qui dirige sans hésitation cette pluie d'éclaboussures, a jugé suffisant de démontrer encore une fois sa maîtrise et privé sa peinture de la violence qui la justifiait autrefois. Ce que l'on voit ici, ce sont des Hartung séduisants, mais des Hartung dans le style d'Hartung, des variations sur une idée

apparue dans les années 60, des abstractions obéissant à la tentation du décoratif.

Le décoratif, c'est l'ennemi précisément. On le vérifie à l'étape suivante, au réfectoire des Jacobins de Toulouse où le futur musée d'art contemporain de la ville présente sa collection de peintres abstraits. Elle a été conçue selon un schéma binaire : les années 50 d'un côté, les « vieux », en somme, — les années 80 de l'autre — autrement dit les « jeunes ». Ce système, qui a la grave défaut d'ignorer les générations intermédiaires, de Hantai à Support-Surface, juxtapose Pollock à Autard, Hartung et Prydzem, Bissière et Pignatelli. Il n'est pas sûr qu'une confrontation si brutale soit très nécessaire.

Il est encore plus douteux qu'elle tourne à l'avantage des « jeunes », dont quelques-uns se révèlent plus pasticheurs qu'inventifs, emprisonnés dans des références et des habitudes dont ils n'ont pas encore eu le temps de sortir, ni même de prendre conscience. On se dirait autant des abstraits espagnols qui complètent l'accrochage. L'hispanophilie, quand elle se permet toutes les indulgences, n'est plus qu'une manie. Et l'abstraction, quand elle se vide de sa substance, n'est plus qu'une mode et une convention.

Le même danger menaçait Olivier Debré. La solution de facilité, dans son cas, eût été de continuer à peindre de longues toiles pâles rehaussées de rares empâtements et striées de coulures habilement dirigées. Il est clair désormais que l'artiste a su conjurer la menace et trouver à l'intérieur de son inspiration et de sa technique les moyens d'une métamorphose. Deux changements ont été sans doute décisifs, l'un affectant le chromatisme, l'autre la composition.

Abandonnant les harmonies à dominante estompées, les jaunes clairs, les terres, les bleus délavés,

Debré a peu à peu hissé ses couleurs jusqu'à une sorte de « fauvisme abstrait ». Inattendu disciple de Matisse et de Dufy, il semble se détacher désormais de roses thyriens, de verts acides, de rouges et de carmins purs qui mettent le feu à ses toiles. Les dissonances se font plus nombreuses, plus risquées et plus heureuses. On découvre ainsi un peintre qui passe de l'aigre au chaleureux, du voluptueux au froid, de la flamme à la glace. On découvre un peintre français de la qualité d'un Sam Francis ou d'un Clyfford Still.

Cette révolution des couleurs s'appuie sur un travail de construction nouveau. Au dispositif en long, court, scandé de rares obliques redressées — dispositifs qui glissent à la frise et semblaient se vouloir trace d'un mouvement du bras et du corps, — Debré substitue de plus en plus volontiers des organisations d'une géométrie complexe. Une structure se dégage, telle que les points les plus vivement colorés occupent les sommets d'un triangle ou les angles d'un carré.

Olivier Debré ne s'est point pour autant converti à la rigueur d'une peinture au compas ou au tire-ligne. Simplement, si l'on peut dire, il a pensé que son œuvre avait besoin d'un surcroît de fermeté et d'un regain de vigueur. A la vue de ses toiles récentes, accrochées avec quelque maladresse dans les salles voûtées et roses, très roses, du musée Ingres, on ne saurait douter de la légitimité de son évolution. Il est mieux que jamais, et selon une formule qui s'applique jadis au nabi Maurice Denis, l'abstrait « aux belles images ».

PHILIPPE DAGEN.

★ Tours narbonnaises, cité de Carcassonne, jusqu'au 15 septembre. En même temps, au musée des Beaux-Arts, Anna-Eva Bergman et Patrick Raynaud.

★ Choix d'abstrait, réfectoire des Jacobins, Toulouse, jusqu'au 30 octobre. ★ Musée Ingres, Montauban, jusqu'au 4 septembre.

Mort du compositeur Giacinto Scelsi

Le compositeur italien Giacinto Scelsi est mort le 9 août, à Rome. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans.

Avec Giacinto Scelsi, né à La Spezia le 8 janvier 1905, disparaît l'une des figures les plus énigmatiques de la musique d'aujourd'hui. Il refusait obstinément de se laisser photographier et de parler de sa musique et se plaisait à brouiller les pistes quand on lui demandait la date de composition de telle ou telle de ses œuvres.

De sa brève autobiographie, rédigée sous forme poétique, on peut extraire quelques bribes qui éclaircissent déjà sur sa personnalité : « Escrime, échecs, latin, une éducation médiévale. Un ancien châteaudeau dans le sud de l'Italie. — Vienne : travail sur la dodécaphonie. — Londres : mariage. — Inde : yoga. — Népal. — Paris. — Concerts (...) à Rome : sons, vis solitaires, sons... »

Outre son ascense à improviser au piano dès l'âge de cinq ans, on sait par ailleurs qu'il étudia la composition à Rome avec G. Salustio et fut ensuite conseillé par Ottorino Respighi et Alfredo Casella, sans devenir cependant le disciple de l'un ou de l'autre. Une de ses premières œuvres, Rotatives, fut créée à Paris en 1931. La direction de Pierre Monteux, mais n'a pas laissé de traces.

Il fut parmi les premiers compositeurs italiens à subir, indirectement, l'influence de Schönberg, puis, à partir de 1948, il semble délaisser la musique au profit de la poésie. Il ne reprendra la composition qu'en 1952, inaugurant à quarante-huit ans une nouvelle manière, la seule qu'il reconnaîtra désormais et dans laquelle il écrira près de quatre-vingts partitions dont les vingt premières sont

pour des instruments solo, comme pour expérimenter et explorer un langage neuf où le quart de ton tendra une place de plus en plus importante.

Par la suite, les effectifs s'amplifieront jusqu'au grand orchestre tandis que l'élément vocal deviendra le véhicule privilégié d'expérimentations nouvelles grâce à la rencontre de la chanteuse japonaise Michiko Hirayama, dont les techniques si diverses et si raffinées deviendront pour Scelsi une source d'inspiration très stimulante.

Presque inconnue en France jusqu'au début des années 70 — et à peu près ignorée en Italie, — la musique de Scelsi a été d'abord révélée par les fondateurs de l'ensemble l'itinéraire qui, lors de leur séjour romain à la villa Médicis, furent tout heureux de se découvrir un grand-père spirituel. Peu à peu, des compositions parfois anciennes ont vu tardivement leur première audition, leur premier enregistrement.

On apprendit ainsi à connaître l'œuvre, le style, mais le créateur demeurait toujours aussi impénétrable, à l'abri derrière une sérénité orientalisante qui pouvait sembler un peu ostentatoire, gentiment réfractaire aux investigations dont il se tirait par une piroquette ou un sourire. On avait pu le voir lors des concerts-recontres à l'abbaye de Royaumont en mai 1987 assistant à l'exécution de plusieurs de ses œuvres, mais sans paraître y prendre vraiment part.

GERARD CONDE.

★ Les disques FY ont réalisé deux enregistrements consacrés à Scelsi : l'un comporte des œuvres chorales par le Groupe vocal de France (FY 119), l'autre des œuvres instrumentales par l'ensemble 2a2m (FY 103). La plupart des partitions de Scelsi sont édités chez Salabert.

ÉTRANGER	POLITIQUE	SOCIÉTÉ	CULTURE	ÉCONOMIE	SERVICES	TÉLÉMATIQUE
3 La préparation du cessez-le-feu dans le Golfe. 4 La visite du prince Sihanouk au Japon. 5 Rencontre avec Alexandre Dubcek.	6 M. Le Pen pourrait se rendre en Nouvelle-Calédonie avec M. Rocard avant la fin du mois d'août. — En 800 fiches, un bréviaire à l'usage des candidats aux élections cantonales et municipales.	7 Ecologie franco-allemande : un camp de jeunes dans le marais poitevin. — Venise asphyxiée. 8 Le problème des nominations de policiers sera réglé avec la plus grande rigueur.	13 Francis Weber tourne une nouvelle version des <i>Fugitifs</i> , à Hollywood. — La Clémence de Titus, au Festival de Salzbourg. — Expositions à Carcassonne, Toulouse et Montauban. 6 COMMUNICATION : l'augmentation de la redevance audiovisuelle.	16 La polémique sur le choix de constructeurs étrangers pour fournir des micro-ordinateurs à l'éducation nationale. 17 Le marché français de la moto redémarre. 18-19 Marchés financiers.	Abonnements 16 Annonces classées 17 Carnet 8 Météorologie 15 Mots croisés 15 Radio-télévision 15 Spectacles 14	● Jouez avec le Monde ... JEU ● La messagerie internationale DIA 36-15 tapez LM ● La mini-journal de la rédaction JOUR ● Admission aux grandes écoles ECOLES 36-15 tapez LEMONDE

Israël et l'avenir de la Cisjordanie

Pour M. Shamir, le désengagement jordanien n'a rien changé

JÉRUSALEM
de notre correspondant

On continue « comme avant », puisque rien n'a changé ici. Tel est le message délivré, mercredi 10 août, par le premier ministre israélien, M. Itzhak Shamir, en réponse à la décision du roi Hussein de Jordanie de rompre « les liens légaux et administratifs » entre son pays et la Cisjordanie. Le chef du Likoud, la droite nationaliste, ne voit pas de tournant historique dans la nouvelle politique annoncée à Amman ni de bouleversement radical qui doivent préoccuper Israël outre mesure. Il l'a dit sans état d'âme, du haut de la tribune de la Knesset, le Parlement, en session extraordinaire pour entendre pour la première fois le point de vue du chef du gouvernement sur le « désengagement » jordanien.

Sans jamais se départir de son habituelle placidité, M. Shamir a observé : « Les mesures que vient de prendre la Jordanie sont d'abord, et avant tout, dirigées contre l'O.L.P. ». Or, a-t-il poursuivi, « les relations entre la Jordanie et l'O.L.P. ne nous concernent pas ; la seule chose qui nous importe est que la Jordanie continue à maintenir la sécurité le long de la frontière. Il n'y a pas à priori de modification de la politique du gouvernement dans les territoires occupés... ». Le désengagement annoncé par le roi Hussein, a expliqué M. Shamir, n'a pas créé de

vide légal, puisque le système de pouvoir existant [en Cisjordanie] va continuer à fonctionner comme avant.

Une « poigne de fer »

Autrement dit, l'administration israélienne installée depuis l'occupation de la Cisjordanie en 1967 s'attachera à la gestion du territoire. « Si la Jordanie est effectivement décidée à ce désengagement, cela va nuire aux résidents arabes [de Cisjordanie], et non pas à l'Etat d'Israël, qui, comme par le passé, va maintenir son système de contrôle et de sécurité ». Toute tentative de l'O.L.P. pour promouvoir un gouvernement palestinien « indépendant » dans les territoires occupés sera réprimée sans merci. « S'il y a des gens assez fous pour lancer de telles idées, a affirmé le premier ministre, ils se heurteront à une poigne de fer ».

Le chef du Likoud est fidèle à la ligne de son parti : les territoires occupés de Cisjordanie et de Gaza doivent rester dans l'ensemble israélien ; il ne saurait y avoir de compromis territorial ni avec la Jordanie ni, bien sûr, avec l'O.L.P. ; la seule chose à négocier avec les pays arabes est la paix, et il n'y a jamais, a dit M. Shamir, d'Etat palestinien entre Israël et la Jordanie. Le premier ministre a expliqué qu'Israël était toujours disposé à négocier avec la Jordanie — dans le

cadre des accords de Camp David, — mais il a averti que cet « engagement unilatéral ne serait pas éternel ».

A mots couverts, c'est laisser planer la menace qu'un gouvernement du Likoud pourrait décider un jour d'annexer purement et simplement la Cisjordanie et Gaza.

M. Shamir a donc choisi de répondre avec indifférence et sérénité à la renonciation par Amman à ses prétentions historiques sur la Cisjordanie. Le coup est évidemment beaucoup plus dur pour les partisans adversaires travaillistes du Likoud au sein du gouvernement d'union nationale : ils ont fondé toute leur politique sur la négociation d'un compromis territorial avec Amman — la fameuse « option jordanienne ».

En principe celle-ci n'existe plus — le roi écartant toute « responsabilité » sur la Cisjordanie à l'O.L.P. — mais le chef travailliste, M. Shimon Peres, ministre des affaires étrangères, se refuse encore à y croire vraiment. Il a forgé cette formule optimiste (de son point de vue) pour masquer le désarroi certain qui s'est emparé de son parti : « S'il y a une option israélienne en novembre, dit-il, alors il y aura de nouveau une option jordanienne ». Autrement dit : si les travaillistes gagnent les élections, le processus de paix sera débloqué et le roi Hussein voudra bien reconsidérer sa décision.

ALAIN FRACHON.

Après avoir dérivé plus d'un mois

Des « boat people » reconnaissent s'être livrés au cannibalisme

Des « boat people » vietnamiens, réfugiés aux Philippines, ont affirmé avoir eu recours au cannibalisme pour survivre, après avoir dérivé en mer pendant trente-sept jours.

Les cinquante-deux réfugiés — ils étaient cent dix au départ, sur un bateau de 11 mètres de long dont le moteur a lâché au bout de deux à trois jours de navigation — ont accusé l'équipage du navire de guerre américain Dubuck de leur avoir refusé de les prendre à bord malgré leur état (famine, déshydratation) et celui de leur embarcation. « Il y avait un mort à bord, le bateau dérivait depuis dix-neuf jours, des gens souffraient de la soif et de la faim » lorsqu'ils ont croisé le Dubuck.

L'équipage du navire, selon la marine américaine, qui a ouvert une enquête, a fourni des vivres aux réfugiés, jugeant cependant qu'ils pouvaient poursuivre leur voyage. C'est par la suite que des « boat people » ont tué une partie de leurs compagnons et les ont mangés.

Les enquêteurs ne savent pas combien de personnes auraient été tuées, les déclarations des réfugiés étant contradictoires. « Certains disent plus de trois, les autres moins », a affirmé M. Robert Cooper, représentant à Manille du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR). — (AP.)

Après le relèvement du taux d'escompte américain

La décision de la Réserve fédérale provoque une hausse générale des taux d'intérêt

La France pourra-t-elle échapper au mouvement général de hausse des taux d'intérêt relancé, le mardi 9 août, par le relèvement du taux d'escompte américain ? Jeudi dans la matinée, le franc français perdait du terrain vis-à-vis du deutschemark. La devise allemande, qui était repassée mercredi pour la première fois depuis plusieurs semaines au-dessus de 3,38 FF, était négociée jeudi autour de 3,39 FF. Sur le marché monétaire français, le taux de l'argent au jour le jour, déjà en hausse mercredi, continuait à se tendre jeudi (autour de 7 5/8 et 7 3/4).

En fait, la décision de la Réserve fédérale de relever d'un demi-point son taux d'escompte a provoqué une hausse générale des taux d'intérêt dans le monde. Certes, seule des principales banques centrales, la Banque nationale de Belgique a réagi officiellement pour l'instant. Elle a annoncé un relèvement de 0,25 %, à compter de jeudi, de son taux d'escompte. Il est ainsi porté à 7,25 %. Mais sur tous les marchés monétaires et obligataires, le coût de l'argent est en hausse.

Ainsi, au Japon, malgré une tension sur les taux à court terme, les autorités monétaires — le ministre des finances, M. Kiichi Miyazawa, notamment — ont réaffirmé qu'elles n'avaient pas l'intention de procéder à une relèvement du taux de l'escompte. Il a été fixé en avril 1987 à 2,5 % et n'a pas bougé depuis cette date. En Allemagne, les rumeurs quant à une éventuelle hausse du taux de l'escompte (actuellement de 3 %) se répandent. Le conseil de la Bundesbank ne doit cependant tenir sa prochaine réunion que le 25 août.

Aux Etats-Unis, le relèvement du principal taux directeur a naturellement eu un effet de contagion sur les autres taux d'intérêt. Le rendement sur les bons du Trésor à treize ans a enregistré une augmentation sensible, approchant, à 9,36 %, son

niveau du 14 décembre dernier (9,38 %). Le Trésor américain a dû, en outre, payer un taux de 9,27 % lors de l'adjudication de bons à dix ans, mercredi. Il s'agit du prix le plus élevé que l'Etat américain paie depuis trois ans pour ce type de produits.

Reflex du dollar

Sur le marché des changes, le dollar, qui avait connu une flambée mardi, à l'annonce du relèvement du taux de l'escompte, a accusé un reflux, mercredi, à New-York, confirmé jeudi sur les principales places européennes et asiatiques. A New-York, il terminait à 1,9068 deutschemark (contre 1,92), 133,67 yens (contre 135,13) et 6,44 francs français (contre 6,47).

Trois facteurs expliquent le reflux du billet vert. Certains opérateurs ont vendu pour prendre leurs bénéfices. Dans la journée de mercredi ensuite, des informations ont circulé selon lesquelles une réunion du G-7 (les ministres des finances des sept grands pays industriels) allait avoir lieu au cours du week-end du 15 août. Cette rumeur a été démentie, jeudi, par le ministère japonais des finances. Enfin, l'annonce d'un excédent commercial japonais en forte hausse en juillet (7,2 milliards de dollars, après 5,9 milliards) laisse craindre sur les marchés un chiffre du commerce extérieur américain « très mauvais ». Le résultat de juin doit être rendu public le 16 août.

Dans cet environnement, la France pourra-t-elle faire bande à part ? Rue de Rivoli, les conseillers de M. Pierre Bérégovoy (le ministre est en vacances) affirment, cependant, que la décision américaine ne devrait conduire à « aucun changement dans la politique économique de la France en faveur d'un crédit bon marché ».

En fait, selon l'analyse des conseillers du ministre, les hausses de taux actuelles sont liées à chaque fois à des situations économiques nationales particulières. En relevant leurs taux, les Allemands veulent ralentir leur croissance et les Américains à étouffer les pressions inflationnistes. Pour la Rue de Rivoli, aucun élément, dans la situation économique française, ne justifie une hausse des taux d'intérêt.

Quant à la position du franc au sein du système monétaire européen, les conseillers de M. Bérégovoy estiment qu'il y a actuellement une « certaine déconnexion » entre taux d'intérêt et taux de change et que, globalement, le franc se comporte bien vis-à-vis des autres monnaies européennes, notamment du deutschemark.

Sur les marchés des actions, après la chute, mercredi, du Dow Jones, le baromètre de Wall Street (-2,2 %). Tokyo reprenait son souffle jeudi (+0,8 %) alors que Paris continuait à baisser (-1,3 % à 11 heures).

E. L.

BOURSE DE PARIS

Matinée du 11 août

La baisse s'accélère

Le mouvement de baisse s'accroît dans la matinée de jeudi à la Bourse de Paris. En retrait de 1,18 %, déjà, à l'ouverture, l'indice instantané de tendance accusait un recul voisin de 1,3 % à 11 heures. Les hausses ont été à peu près inexistantes. A l'inverse, les baisses ont été légères, affectant Crouzet, BIS, Lann, Géophysique, CGE, Raffinage-Distribution, Nord-Est, BAFIP, Dumez.

A B C D E F G

« Les travaillistes devront repenser leur politique » déclare le roi Hussein au « Washington Post »

Dans une interview accordée à l'envoyé spécial du Washington Post à Amman et publiée jeudi 11 août, le roi Hussein de Jordanie confirme le caractère « stratégique » de sa décision de désengager son pays de Cisjordanie. Le souverain se montre pessimiste quant aux chances d'une relance rapide du processus de paix au Proche-Orient.

« L'option israélienne n'existe pas, dit-il. Nous ne l'avons pas vue malgré tous nos efforts au fil des années. ». Le roi espère qu'elle « émergera maintenant d'une façon ou d'une autre » au cours de la période de « réflexion » provoquée par sa décision. Conscient de l'effet dévastateur que son désengagement provoque parmi les dirigeants travaillistes israéliens, le roi Hussein souligne que « les travaillistes comme le Likoud devront repenser leur politique ».

Le roi ne cache pas sa déception à l'égard des Etats-Unis. A une question portant sur la politique américaine, il interroge, « Quelle politique ? ». Le soutien inconditionnel des Etats-Unis à Israël, ajoute le roi, « a encouragé ce pays à ne pas penser à son propre avenir ». « Rien », ajoute le souverain, de très important ne peut arriver avant les élections américaines et israéliennes. Mais, estime-t-il, les deux candidats américains devraient réaliser que « le problème du Proche-Orient est si délicat qu'il ne devrait pas être un sujet de campagne électorale ».

Un Palestinien tué par balle près de Naplouse. — Un Palestinien de dix-sept ans a été tué, le mercredi 10 août, dans le village de Tubas, proche de Naplouse, dans le nord de la Cisjordanie occupée, lors d'un violent affrontement entre manifestants et forces de l'ordre israéliennes. Ahmed Daraghmeah a été atteint d'une balle dans la poitrine.

Le sort des otages britanniques au Liban L'archevêque de Cantorbéry a reçu un diplomate iranien

Londres (AFP). — Un diplomate iranien, M. Mohamed Reza Sâid Mohtamedi, s'est rendu le mercredi 10 août à Londres, au siège de l'Eglise d'Angleterre, où il a eu des entretiens pendant une heure et quart avec l'archevêque de Cantorbéry, le docteur Robert Runcie.

Cette visite fait suite à une série de missions de bons offices de dignitaires anglicans au Proche-Orient. L'archevêque anglican de Melbourne, le docteur David Penman, s'est récemment rendu, sur instruction de l'archevêque de Cantorbéry, à Téhéran.

Parallèlement, l'évêque anglican de Chypre, le docteur John Brown, a passé trois jours au Liban pour s'entretenir avec des dirigeants chrétiens libanais du sort de quatre Iraniens disparus dans ce pays depuis juillet 1982.

Jeudi, pour la première fois depuis plus d'un an, un diplomate britannique, M. David Reddaway, devait quitter Londres pour Téhéran, où il séjournera trois semaines, afin d'amorcer la normalisation des relations diplomatiques.

EN BREF

● **AFGHANISTAN** : la résistance entre dans la ville de Kunduz. — La résistance afghane a réussi mercredi 10 août à forcer un cordon militaire et à entrer dans la ville de Kunduz, près de la frontière soviétique, a annoncé Radio-Kaboul. Les moudjahidines avaient assiégé la ville dès le départ des troupes soviétiques il y a deux jours. La contre-offensive lancée par les forces gouvernementales a fait trente-cinq morts, a précisé la radio. Par ailleurs, la Pravda a confirmé mercredi que l'armée rouge avait subi des pertes lors de l'évacuation de la ville de Kandahar. Enfin, cinq personnes ont été tuées et onze autres blessées, mercredi, par des roquettes tirées par

ANGOLA Le soutien des Etats-Unis à l'UNITA est « complètement stupide » estime le président du Zimbabwe

Les forces cubaines pourraient se retirer d'Angola « d'ici six ou sept mois », a déclaré le président zimbabwéen, M. Robert Mugabe, lors d'une conférence de presse réunie le mercredi 10 août à Harare. Conformément à l'accord de Genève approuvé par Luanda, La Havane et Pretoria, l'Angola et Cuba doivent soumettre, le 1^{er} septembre, un calendrier de retrait du contingent cubain (environ cinquante mille hommes) « acceptable par toutes les parties ».

M. Mugabe a qualifié de « retraite » le repli des troupes sud-africaines du sud de l'Angola. « La moral des combattants [sud-africains] baissait, l'opinion publique se posait des questions sur le bien-fondé de la lutte en Angola », a-t-il affirmé. Selon le président zimbabwéen, les forces sud-africaines « se sont cassées le nez » en Angola, elles étaient « encerclées, et la supériorité des Mig-23 sur les Mirage »

des résistants contre Kaboul et la ville de Mehtarlam, dans le nord-est du pays, selon l'agence Tass et Radio-Kaboul. — (AFP, Reuters.)

● **ÉTATS-UNIS** : la cote de M. Bush remonte. — Le candidat démocrate à l'élection présidentielle, M. Michael Dukakis, n'aurait plus qu'une avance de sept points sur son rival républicain, le vice-président George Bush, indique un sondage Gallup publié mardi 9 août. M. Dukakis bénéficiait d'un avantage de dix-sept points à l'issue de la convention nationale démocrate du mois dernier. — (AP.)

● « Le Messenger » prend le contrôle de « l'Essor savoyard ». — L'hebdomadaire le Messenger, qui, situé à Thonon (Haute-Savoie), connaît un tirage de 49 000 exemplaires, vient de racheter l'Essor savoyard, un autre hebdomadaire installé à Annecy, dont le tirage est de 32 000 exemplaires. L'accord signé entre les responsables des deux journaux — M. Bernard Mossu, PDG du Messenger et vice-président du Syndicat national de la presse hebdomadaire régionale d'information, et M. Fivel, directeur de l'Essor savoyard, — entrera en vigueur le 1^{er} septembre.

Le numéro du « Monde » daté 11 août 1988 a été tiré à 454 968 exemplaires

En Allemagne fédérale

4 200 vœux élevés aux hormones vont être abattus

Une affaire d'élevage de vœux aux hormones vient d'être découverte en Allemagne fédérale, dans le Land de Rhénanie-Westphalie, près de Münster. Le parquet de Münster a arrêté mardi 9 août M. Félix Hyng, propriétaire d'un important élevage de vœux situé à Südlohn-Oedingen, à proximité de la frontière néerlandaise.

La police et les services vétérinaires ont établi qu'au moins 4 200 des 14 000 vœux de M. Hyng avaient été piqués aux hormones, vraisemblablement avec un mélange à base de cyponatène. Les vœux traités, représentant un capital de 30 millions de deutschemarks (plus d'un million de francs) doivent être abattus dans les prochains jours et leur viande détruite. Tout le cheptel de M. Hyng a en outre été placé sous séquestre.

premier mandat avait été interrompu par un coup d'Etat, en 1941, organisé par les Etats-Unis inquiets de ses liens avec l'Axe. Un président américain, Franklin D. Roosevelt, avait été chassé du pouvoir en 1951 par les militaires. Son dernier mandat n'avait duré que onze jours, en 1968. — (AFP.)

SUPER PROMOTION

19 995 F ht

29 995 F ht

39 995 F ht

49 995 F ht

59 995 F ht

69 995 F ht

79 995 F ht

89 995 F ht

99 995 F ht

jusqu'au 13 août inclus

9 h - 19 h

KA - 14 rue Magellan - 75008 Paris

téléphone 47 23 72 00

métro George V - Parking gratuit

TAPIS PERSANS
FAITS MAIN
exceptionnellement
soldés à
30% 50%
et à
MAISON DE L'IRAN
65, Champs-Élysées (8^e)